



IBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III

XXIV

C

3

NAPOLI





XXIV. C. 3.





L'ANTI-LUCRECE.

TOME PREMIER.







MELCHIOR
Cardinal de Polignac.



Benigne Rogand.

Gravé par J. Boute & du R.

2
L'ANTI-LUCRECE,

P O È M E

SUR LA

RELIGION NATURELLE,

COMPOSÉ

PAR M. LE CARDINAL

DE POLIGNAC;

*Traduit par M. DE BOUGAINVILLE, de l'Académie
Royale des Belles-Lettres.*

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez HIPPOLYTE-LOUIS GUERIN, & JACQUES
GUERIN, rue S. Jacques, à S. Thomas d'Aquin.



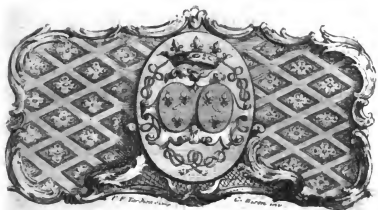
M. DCC. XLIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

Imprimé chez Balth. M. M. & P.

A. 1760.





A

SON ALTESSE SERENISSIME
MADAME LA DUCHESSE
DU MAINE.

MADAME,

LA TRADUCTION de *l'Anti-Lucrèce* a droit
de paroître sous les auspices de VOTRE ALTESSE
SERENISSIME. Je n'exposerai point les motifs qui

* ij

E P I S T R E

m'autorisent à vous la présenter : ce détail n'apprendroit rien au Public. Il sçait que ce Poëme a été fait sous vos yeux , & qu'une Princesse , qui joint à l'élévation du génie l'étendue des connoissances , doit s'intéresser au sort d'un ouvrage regardé comme le monument immortel des connoissances & du génie de son Auteur. L'Anti-Lucrèce ne seroit désavoué ni par Descartes ni par Virgile. Le goût ne s'y fait pas moins sentir que le raisonnement. Des vérités sublimes y sont développées avec art , avec méthode , avec élégance. Si , pour connoître parfaitement le mérite d'un tel Ouvrage , il faut avoir tout ce qui rend capable de le produire , qui peut mieux que vous , MADAME , en sentir tout le prix ?

Je serois peut-être en droit de m'étendre ici sur tant de qualités dont l'assemblage relève en vous l'éclat d'un titre auguste : mais ne craignez point que j'abuse d'une occasion si favorable. Ce n'est pas que j'apprehende que des louanges comme les miennes puissent allarmer votre modestie. Un pareil motif pouvoit arrêter les Fontenelles & d'autres

DEDICATOIRE.

grands hommes, dont la simple estime a de quoi flatter, & qui tous étonnés de vos lumières, se sont disputé la gloire de vous rendre un hommage, adressé moins à votre rang, qu'à vous-même. Notre siècle a peu de génies supérieurs que la Cour de VOTRE ALTESSE SERENISSIME n'ait rassemblés. Poëte & Philosophe, M. de Polignac y trouvoit en même-tems le Parnasse & le Lycée. Elle réunit tous les genres de talens. Aucun, pour être admis auprès de vous, n'a besoin de Mécène. Votre goût, MADAME, leur en sert à tous. Ce goût si sûr & qui soumet à son ressort tant d'objets différens, ne dois-je pas le redouter en présentant à VOTRE ALTESSE SERENISSIME la traduction d'un ouvrage rempli de beautés? J'ai tâché de ne rien oublier pour la rendre digne de l'Auteur, du Public & de Vous. J'ai sans cesse lutté contre l'Original, quoique je n'eusse pas conçu l'espoir de l'égaliser. Le véritable moyen de ne pas demeurer au-dessous de soi-même, c'est de prétendre quelquefois s'élever au-dessus. Noble ambition; elle produit des efforts presque toujours heureux.

E P I S T R E

Que les miens seroient mal récompensés , si l'idée que cette traduction fera prendre de l'Anti-Lucrèce , ne répondoit pas au mérite de l'ouvrage même ! Il est vrai que ce mérite est prouvé par un succès d'autant plus décisif , que l'Anti-Lucrèce , en se montrant , avoit à combattre un des plus grands ennemis qu'un Livre pût redouter. C'est la réputation même dont il jouissoit avant que de paroître. Tout ce qui s'offre à des yeux prévenus doit craindre l'effet du préjugé , plus dangereux lorsqu'il est favorable , que lorsqu'il est contraire. La Renommée , en annonçant un ouvrage , lui fait contracter un engagement sur lequel il ne doit point espérer de grace. Objet inconnu des desirs , de l'impatience & quelquefois de l'admiration précocce du Lecteur , vient-il enfin à se montrer ? Rarement égal à l'idée qu'on s'en formoit , il essuye autant de critiques , qu'il attire de regards : critiques toujours rigoureuses , parce que la curiosité lui demande compte d'un délai , que des beautés sans nombre rachètent à peine ; & souvent injustes , parce que souvent , au lieu d'examiner cet

DEDICATOIRE.

ouvrage en lui-même , on le compare au portrait que l'imagination s'en étoit tracé. Ce n'est plus qu'une copie : il a dans l'esprit de chaque Lecteur un original , dont on veut qu'il représente tous les traits. Vous le sçavez, MADAME , c'est dans cette disposition que le Public se trouvoit à l'égard du Poëme auquel vous vous intéressez. Jamais , peut-être , aucun Livre n'eût d'avance un éclat pareil. Composé par un homme célèbre , désiré par Newton , traduit en partie par deux Princes , confié par l'Auteur à un ami qui semble ne lui avoir survécu peu de tems , que pour donner à ce fruit de tant d'années le degré de maturité qui lui manquoit encore ; l'Anti-Lucrèce a eu pour témoins de sa naissance & de ses progrès tous les amateurs des Lettres.

A cet obstacle s'en joignoient de nouveaux , tirés de la nature même & de la forme de l'ouvrage. C'est un Poëme Latin sur des matieres Philosophiques. Les principes de la Métaphysique, la plus abstraite y servent de base aux loix de la plus sévère morale. On y défend avec force la Religion

E P I S T R E

naturelle ; on l'établit comme le fondement d'une révélation nécessaire ; on prouve l'absurdité d'un Système qui favorise les passions. Quel accueil un tel ouvrage pouvoit-il espérer dans un siècle , où la Langue de l'ancienne Rome est peu cultivée , où l'irréligion triomphe , où l'abus de l'esprit est appelé raison , où les bons mots sont devenus des décisions & les paradoxes des principes ? L'Anti-Lucrèce a cependant réussi : c'est qu'il appartient aux grands hommes de fixer tous les suffrages & de vaincre tous les obstacles. Ils ne persuadent pas toujours ; mais ils enlèvent toujours l'admiration.

En opposant aux Matérialistes la Métaphysique de Descartes , l'Auteur adopte sa Physique , avec des changemens qui la rectifient. C'est , MADAME , une nouvelle raison pour moi de présenter cet ouvrage à VOTRE ALTESSE SERENISSIME. On sçait quel est votre attachement pour le Cartésianisme. L'Histoire de la Philosophie moderne ne manquera pas de vous comparer à cette Reine Philosophe , qui fit l'honneur & l'étonnement du siècle passé. Descartes peut se glori-

DEDICATOIRE.

*fier de vous avoir toutes deux pour Disciples.
Christine a vu ce grand homme ; vous l'avez re-
trouvé dans le Cardinal de Polignac.*

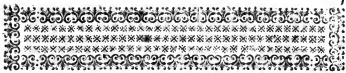
Je suis avec le plus profond respect ,

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME.

Le très-humble & très-obéissant serviteur ;
DE BOUGAINVILLE.

DISCOURS



DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

L'OBJET de l'ouvrage, dont je présente aujourd'hui la traduction, est annoncé par le titre même qu'il porte. L'Auteur s'y propose de combattre le système irrégulier que *Lucrèce* a développé. Ce Poëte Romain, né dans un siècle & dans une ville, où la corruption des mœurs donnoit une foule de partisans à la Philosophie d'*Epicure*, en adopta les principes avec une espèce de fanatisme. Trop éclairé pour ne pas mépriser les objets qu'adoroit le Vulgaire; mais n'ayant ni l'esprit assez juste, ni le cœur assez droit, pour se tenir dans le milieu qui sépare la superstition & l'impieété, il confondit avec les extravagances du Paganisme les dogmes sacrés de la Religion naturelle. Zélé disciple d'*Epicure*, il ne se borna pas à suivre la doctrine de ce fameux Matérialiste. Malgré la difficulté du sujet, il fit un Poëme qui en renferme l'exposition & les détails: Poëme écrit avec art, semé d'images, quelquefois éloquent, toujours méthodique, plein de ces traits qui caractérisent le génie; mais où l'on trouve plus de

force que de clarté dans le style, beaucoup de hardiesse & peu de solidité dans le raisonnement. Toutefois, si nous l'en croyons, c'est la nature, c'est la vérité même, qui s'expriment par sa bouche. Au ton qu'il prend pour débiter ses dogmes, pour donner à la plupart des phénomènes une explication plus souvent ingénieuse que véritable, on croit entendre, non l'interprète d'un philosophe proposer une hypothèse qu'il adopte, mais le ministre d'une Divinité prononcer des oracles. Que Lucrèce parle avec orgueil, je n'en suis pas surpris; il étoit Poète, & se prétendoit esprit fort. Mais qu'un homme qui professe hautement l'Athéisme soit enthousiaste, c'est une conséquence que le délire poétique peut à peine excuser. Lucrèce l'étoit à l'égard du système & de la personne d'Epicure. Panégyriste éternel & presque adorateur de son Maître, il lui prodigue partout les noms de Sage, de Génie sublime, de bienfaiteur des humains : il en fait l'apothéose : il semble ne vouloir renverser tous les autels de l'univers, que pour bâtir de leurs débris un temple à ce Grec fameux.

Lucrèce n'est pas le seul qui le comble d'éloges. Tous les disciples d'Epicure avoient pour sa mémoire un respect profond. Tant que son Ecole subsista, le jour de sa naissance fut célébré comme

un jour de fête ; & depuis le renouvellement des Lettres, sa conduite & sa morale ont trouvé parmi les Modernes un grand nombre d'approbateurs. *Volaterran, Philelphe, Laurent Valle, Saint-Evre-mont, le Chevalier Temple*, une infinité d'autres que je pourrois nommer, ont signalé leur zèle en faveur de ce Philosophe. A tant de suffrages *Bayle* ajoute le sien, & prononce *qu'il n'y a plus que des ignorans ou des entêtés qui puissent juger mal d'Epicure*. On ne doit pas être étonné d'une telle décision. Cet Auteur vouloit, à quelque prix que ce fût, former une liste d'Athées vertueux. Il abuse même de l'autorité de *Gassendi*, pour appuyer son jugement. *Gassendi* se déclare, il est vrai, l'apologiste d'Epicure : dans un Livre composé pour le défendre, il en fait un modèle de toutes les vertus civiles. Mais il n'avoit ni le même but, ni le même intérêt que *Bayle*. En faisant revivre la Physique corpusculaire, il a scû la réformer. Vrai Philosophe, & digne de préparer la voie à *Descartes*, il admet un Créateur intelligent, un avenir, une loi naturelle. Au reste, il n'est pas ici question des mœurs d'Epicure : c'est un point de fait assez indifférent. Pourquoi sa conduite influeroit-elle sur l'idée que nous devons avoir de sa morale ? S'il fut tel qu'on le dépeint, ses partisans suivent moins son exemple, que ses principes : principes

dangereux , & qui sapient les fondemens de la société.

Lucrèce partage les éloges prodigués à son Maître. Si les Matérialistes reconnoissent Epicure pour leur chef, ils regardent Lucrèce comme leur Poète. Charmés d'un ouvrage où sont rassemblées les difficultés les plus spécieuses, que l'Athéisme oppose à la Religion, ils en chérissent, ils en admirent l'Auteur. La pureté de sa diction les flatte moins, que l'audace avec laquelle il attaque & défie la Providence. C'est, à les entendre, une ame noble, un esprit mâle & courageux. Ils aiment à s'élever avec lui dans cette région supérieure, d'où, plein d'une pitié dédaigneuse, il abaisse ses regards sur le reste des mortels. Quelques réflexions sur le néant des grandeurs humaines, quelques maximes sévères & dès lors inconséquentes, semées dans son Poème, leur servent de prétexte pour ériger en ouvrage de morale ce Poème où l'obscénité regne, & qui ne respire que l'irréligion.

M. le Cardinal de Polignac ne pouvoit donc mieux employer ses talens, qu'à réfuter un Auteur si dangereux. Ce n'est pas que le système d'Epicure, & ceux des autres Matérialistes n'aient été souvent combattus. *Fenelon, Mallebranche, Clarke, Derham, Abbadie, Cudwort* & d'autres grands hommes ont avec succès consacré leurs plumes à

la défense de la Religion naturelle. Mais la Poésie n'avoit point encore été vengée de l'outrage que lui fit Lucrèce, en la prostituant à l'Athéisme. Je ne donne pas en effet le titre de poëme à quelques ouvrages didactiques, * écrits en vers contre cette monstrueuse opinion. Pour la détruire avec éclat; pour dissiper les nuages dont un Poète séducteur avoit obscurci la vérité, il falloit un Poète qui pût entrer en lice avec lui & se servir des mêmes armes. Comme le cœur décide presque toujours, même dans ce qui est du ressort de l'esprit, en vain prétend-on nous persuader, si l'on ne sçait nous plaire. Malgré la beauté du vrai, malgré l'intérêt que nous avons à le connoître, il n'est que trop souvent forcé de se parer à nos yeux d'ornemens étrangers. Ces ornemens lui devenoient encore plus nécessaires, depuis que l'erreur qui n'en a pas le même besoin, puisqu'elle flate nos passions, s'offroit armée par Lucrèce de toutes les graces de la Poésie, de tous les artifices du style, de toutes les subtilités du raisonnement. On ne pouvoit réduire au silence cette voix enchanteresse, qu'en opposant à ses sons mélodieux des sons qui ne le fussent pas moins. Ce n'étoit point assez d'exposer avec clarté les preuves de la véritable Doctrine, de les présenter

* Tels sont les Poëmes Latins de *Palæarius*, de *Scipian-Capicius*, & de quelques autres Modernes, &c.

avec méthode , d'en faire sentir tout le poids. Ces qualités suffisantes dans un ouvrage purement philosophique , devoient dans un Poëme être relevées par l'harmonie des vers , la noblesse des idées , l'abondance des images ; & tel est le mérite de l'Anti-Lucrèce. Rival d'un des plus grands Poëtes de l'ancienne Rome , M. de Polignac avoit une imagination moins hardie, mais plus riante ; un style moins nerveux , mais plus naturel ; la même élévation , le même goût , la même étendue d'esprit , & plus de connoissances. Plein de son sujet ; capable de le traiter avec autant d'art que de dignité , il a sçu joindre l'éloquence du langage à celle des raisons ; répandre sur des questions abstraites toute la clarté qu'exigent ces matieres , & toutes les graces qu'elles peuvent souffrir ; enfin , par un mélange de peintures agréables , de sentimens nobles , de preuves décisives ; par les charmes d'un style toujours pur , souvent orné , quelquefois sublime , intéresser son Lecteur , lui plaire & le convaincre.

Pour bien juger de l'objet de cet Ouvrage , il faut donner à l'idée que le titre en présente toute l'étendue qu'elle peut avoir. En paroissant ne combattre qu'Epicure & Lucrèce , l'Auteur attaque réellement tous les Matérialistes. Quoique distingués en plusieurs classes , suivant la différence apparente des systêmes qu'ils adoptent , tous les Athées

ne sont en effet qu'un seul corps. Unis de principes & d'intérêts, ils soutiennent les mêmes erreurs; ils nient les mêmes vérités. Tout homme qui méconnoît la Divinité, la Providence, la distinction de l'ame & du corps, celle du vice & de la vertu, quelque parti qu'il embrasse, quelques preuves qu'il allégué de ses sentimens, trouve sa réfutation dans un Poëme où sont démontrés ces principes fondamentaux de la Religion & des mœurs. Si l'Anti-Lucrèce se borroit à renverser l'hypothèse des atomes, à détruire les argumens qui sont propres aux Epicuriens, à faire sentir l'absurdité du Roman imaginé par leur Maître sur la naissance du monde, & la production des hommes, l'Anti-Lucrèce pourroit être un Poëme élégant; ce ne seroit pas un ouvrage universellement utile. En admirant l'esprit de l'Auteur, je me plaindrois de l'étroite sphère dans laquelle il se seroit renfermé. J'aurois peine à me défendre de souscrire au jugement que j'en ai quelquefois entendu porter par des Critiques superficiels, qui sur la foi d'un titre dont ils ne connoissoient pas l'étendue, l'accusoient d'avoir évoqué des Ombres, pour les combattre. Tout Lecteur capable de réfléchir sentira la fausseté de cette imputation. M. de Polignac combat des ennemis réels. Ce n'est point contre un seul Athée; c'est contre l'Athéisme même qu'il a pris les armes. Le plan

qu'il s'est fait embrasse toutes les grandes questions de Métaphysique & de Morale. Il rassemble dans son ouvrage les plus fortes preuves de ces précieuses vérités, que l'impie traite de chimères ou de problèmes. On y trouve au moins le germe des meilleurs raisonnemens épars dans les Ecrits les plus profonds. Outre les traits qu'il lance contre *Hobbes* & *Spinoza*, la plupart des coups, qui frappent directement Epicure, retombent sur ces Athées modernes : & lors même qu'il paroît n'attaquer que les hypothèses défendues par l'Ecole Epicurienne, il ne s'y borne pas en effet. Ses réponses sont fondées sur des principes généraux, qui prouvent que la matière n'est point éternelle ; qu'incapable de se mouvoir & de se modifier, elle a nécessairement un principe ; que la pensée ne peut être un de ses attributs. En réfutant la doctrine de *Lucrèce* sur la nature de notre ame, il examine l'essence de cet être, il en prouve l'immortalité. En un mot, il ne se contente pas de détruire l'édifice bâti par Epicure ; il en élève un autre sur ses ruines : & si ce nouvel édifice est inébranlable, tous ceux que d'autres Matérialistes ont pû construire sont dès-lors renversés ; parce que deux systèmes contradictoires ne sont pas vrais en même-tems. La vérité est une : on s'en écarte par mille voies différentes ; mais une seule route y conduit.

Si donc ce nouveau défenseur de la Religion naturelle paroît n'avoir d'autre ennemi que Lucrèce, c'est qu'il le regardoit, si j'ose ainsi parler, comme le Champion de l'Athéisme. Une étude approfondie de tous les systèmes irreligieux, soit anciens, soit modernes, lui découvroit le rapport qu'ils ont avec celui d'Epicure. Ses réflexions; ses entretiens avec Bayle; les efforts que faisoient plusieurs Ecrivains, pour établir la prétendue conformité de l'hypothèse Epicurienne & du Cartésianisme; tout en un mot, l'avoit convaincu qu'une réfutation méthodique de Lucrèce seroit digne d'un Poëte Philosophe. L'abrégé que je vais faire de la doctrine d'Epicure, en la comparant à celle des autres Matérialistes, montrera combien le Cardinal de Polignac avoit raison de penser ainsi. A ces opinions j'opposerai le système développé dans l'Anti-Lucrèce. Parallèle important, curieux, & qui peut donner d'utiles éclaircissemens sur le fonds de cet ouvrage. Il formera *la premiere Partie* de ce Discours: je renvoye à *la seconde* tout ce qui regarde la forme du Poëme, son style, son histoire depuis la mort de l'Auteur, & la traduction que j'en donne au Public.

PLAN
de ce
Dis-
cours.



PREMIERE PARTIE.

A N T.
 I.
 1^{er} cis
 du Sys-
 tème
 d'Epi-
 cure.

LE PRINCIPLE fondamental du système d'E-
 picure, c'est que rien n'a pu sortir du néant, & que
 rien ne peut y rentrer. Ce Philosophe n'admet dans
 l'univers que deux substances, toutes deux néces-
 saires, éternelles, infinies ; *la Matière & le Vuide*.
 Par le Vuide, il entend un espace pénétrable à
 tous les corps ; par la Matière, un amas immense
 de corpuscules indivisibles quoiqu'étendus, sim-
 ples quoique diversement figurés, qu'il appelle
Atomes, & qu'il regarde comme les élémens de
 tous les Etres. Ces corpuscules se meuvent par
 eux-mêmes & de toute éternité. Une pesanteur
 qui leur est naturelle les précipite avec une vitesse
 infinie dans les abysses du Vuide ; & leur chû-
 te y produit leur mélange. Ce mélange seroit
 impossible, si les atomes tomboient en lignes pa-
 rallèles : mais par une sorte de déclinaison qu'E-
 picure leur suppose, ils décrivent des courbes,
 des angles qui se croisent ; & par conséquent ils
 doivent se rencontrer, s'entrechoquer & s'unir.
 La variété de leurs figures diversifie ces chocs à
 l'infini. Il en résulte des combinaisons sans nom-
 bre, des tissus de toute espèce : & quoique pris sé-
 parément, les atomes n'ayent rien d'essentiel que
 la pesanteur & la figure ; entremêlés les uns aux

autres , ils produisent des corps doués de qualités sensibles , telles que la couleur , le son , l'odeur ; en un mot , de toutes ces modifications qui différencient les êtres matériels.

Si le concours de ces élémens éternels fait tout éclore , tout est détruit par leur séparation. Les atomes , par des métamorphoses continuelles , se remontrent successivement sous mille formes différentes. Ce sont les matériaux dont le *Hazard* a composé l'univers & tous les corps que l'univers rassemble. Principe aveugle , mais tout-puissant , il construit sans cesse des mondes innombrables. Celui que nous habitons a commencé ; il doit finir : & comme il est formé des débris d'un autre monde , un autre naîtra de ses ruines. Le Vulgaire fait pour tout admirer , parce qu'il ne connoît rien , est frappé des merveilles que la Nature paroît offrir à ses yeux. La régularité des mouvemens célestes , l'éclat des Astres , le retour des Saisons , l'abondance & la variété des productions de la terre le remplissent d'étonnement. L'accord qu'il croit découvrir entre tant de parties d'un même tout , lui fait regarder ce tout comme le chef-d'œuvre d'un Etre intelligent qui le conserve & le gouverne.

• Erreur grossière , vaine illusion , dit Epicure. Apprenez , stupides adorateurs d'un chimérique pouvoir , apprenez que l'univers est un jeu du hazard :

» Reconnoissez dans les révolutions des Astres l'ef-
» fet nécessaire de l'enchaînement & du cours des
» atomes. Ces loix immuables, que vous attribuez
» à la sagesse toute-puissante d'un Créateur, sont le
» fruit d'une imagination superstitieuse. Vous don-
» nez aux Dieux les rênes du monde ; vous les ar-
» mez du tonnerre : présomptueux esclaves, vous
» croyez relever leur grandeur & la vôtre, en les
» établissant vos maîtres. Mortels, connoissez
» mieux les droits & les attributs de la Divinité.
» Son essence est le bonheur suprême ; & ce bon-
» heur ne peut compatir avec les soins qu'entraîne
» le gouvernement de l'univers. Ce monde que
» vous supposez être l'empire des Dieux, n'est pas
» même leur séjour. Ils habitent les espaces qui sé-
» parent les mondes différens : lieux tranquilles ,
» que respectent les Aquilons ; délicieuses retraites
» où régne une paix éternelle. C'est là que dans le
» sein du repos ; aussi peu touchés de vos homma-
» ges, que de vos crimes ; ignorant même s'ils ont
» ici-bas des autels, ils jouissent à jamais d'une oi-
» sive félicité.

» Ils n'ont pas plus de part que vous à la forma-
» tion de notre univers. C'est l'ouvrage du hasard ;
» & voici comment il l'a produit. Lorsqu'un mou-
» vement vague , mais continu & rapide eut
» porté les atomes, dont ce monde est composé ,

» dans la partie de l'espace qu'il occupe , ils com-
» mencerent à s'entremêler ; & ce concours en fit
» d'abord une masse, où se trouvoient confondus des
» élémens de toute grandeur & de toute figure. Ce
» cahos dura peu ; tout se débrouilla bientôt. Les plus
» pesans se précipiterent de toutes parts vers un point
» commun ; tandis que les autres dégagés par cet
» affaissement , s'élevoient à proportion de leur pe-
» titesse & de leur légèreté. Les plus légers se réu-
» nirent dans la plus haute région ; & leur enchaî-
» nement fit la voûte céleste. Divers amas de cor-
» puscules moins deliés , mais tous extrêmement
» subtils , s'arrêtèrent dans les régions inférieures.
» Ces amas , d'abord informes , s'arrondirent insen-
» siblement. On en vit éclore le Soleil , la Lune
» & tant d'Astres , dont l'éclat éblouit vos yeux.
» L'air remplit l'espace qui les sépare de nous. C'est
» un assemblage d'atomes distribués , selon leur de-
» gré de finesse , en différentes couches dont les
» plus épaisses environnent la terre. Elle se formoit
» en même-tems que les autres corps ; & c'est le
» résultat de la partie la plus grossière des élémens ,
» de ceux que la pesanteur avoit d'abord contraints
» de s'abaisser. La fermentation qui mêla tant d'a-
» tomes diversement figurés , en fit une masse énor-
» me , dont l'intérieur est rempli de cavités aussi
» profondes , que les montagnes qui couvrent sa

» surface sont élevées. Tant de rochers , de précipices , d'abysses semés de toutes parts sur la terre , annoncent un arrangement irrégulier de corpuscules mûs par un principe aveugle. Parmi les atomes grossiers qui la forment , il s'en trouve un grand nombre d'autres plus polis , qu'ils avoient entraînés dans leur chute. Ceux-ci produisirent l'Océan , les Fleuves , les Ruisseaux. Tandis que la surface de la terre acquéroit la solidité que nous lui voyons , les minéraux , les pierres , les fossiles se formoient dans ses entrailles , ainsi que les germes de toutes les espèces , soit de végétaux , soit d'animaux , dont elle est peuplée. Ils y restèrent ensevelis , tant que les eaux la couvrirent. Mais lorsqu'elles se furent retirées dans les immenses cavernes où le hazard avoit creusé leur lit , la chaleur du soleil développa ces germes sans nombre , & les fit éclore avec une prodigieuse vitesse. Le même instant vit les collines & les plaines se revêtir de forêts , les rochers se couronner de mousse , l'émail des fleurs relever la verdure des prairies , les plantes s'élever sans ordre , & tous les animaux sortir confusément du sein de la terre. La nature fit alors ce qu'elle renouvelle chaque année sur les bords du Nil. Après la retraite de ce fleuve , les champs qu'il vient d'inonder sont couverts d'une multitude

» de petits animaux, ou plutôt d'embrions à peine
» ébauchés. Le spectacle que donnent ces ferti-
» les campagnes, est l'image de celui que toute
» la face de la terre offrit dans l'origine du monde.
» En un moment elle fut peuplée d'êtres vivans
» éclos tous ensemble. Les Insectes & les Oiseaux
» nâquirent d'abord. Les Hommes épars avec les
» Quadrupedes, les Loups mêlés avec les Agneaux,
» toutes les espèces confondues virent en même-
» tems le jour. Ces innombrables enfans de la terre
» couchés sur le limon qui la couvroit; exposés
» aux influences de l'air, aux rayons du soleil; sans
» connoissance, sans force & presque sans mou-
» vement, puiserent dans des sources communes
» une nourriture convenable à leur état. Des rui-
» seaux de lait portés par un cours naturel vers les
» levres de ces animaux firent couler dans leurs vei-
» nes une substance pure, simple & capable de
» contribuer à leur accroissement. »

Epicure ne balance donc pas à confondre l'espèce humaine avec toutes les autres. L'homme, selon lui, n'est qu'une portion de matière organisée par le hazard. Nulle distinction, quant à l'essence, entre l'ame & le corps. Ces deux parties de nous-mêmes ne diffèrent que par la délicatesse plus ou moins grande de leur texture. Le corps est un assemblage d'atomes grossiers : ceux dont l'ame est le résultat, sont plus

subtils. Quatre sortes d'éléments entrent dans sa composition. Des particules de sang, d'air & de feu, combinées dans un certain ordre avec une autre matière encore plus fine & plus pure, forment cette substance capable de connoître & d'aimer. Elle se divise en deux portions, l'une sensitive, & l'autre intelligente. La première répandue dans tous les membres n'est chargée que de leur imprimer le mouvement, & de recevoir les sensations : c'est *l'ame* proprement dite. La seconde douée de la faculté de penser, a son siège dans le cœur, & de-là préside à toutes les opérations de notre machine : Epicure lui donne le nom d'*esprit*. Mais cet esprit vraiment corporel est dans une entière dépendance des sens. Seuls principes de nos connoissances, seuls juges de tous les objets, nos sens sont infailibles. Leur rapport est l'unique moyen que nous ayons de découvrir l'erreur & la vérité.

Quoique les sens soient les organes qui transmettent à l'ame l'impression des corps environnans, ces corps n'agissent pas immédiatement sur eux. Ils les frappent par l'entremise d'images, qui détachées sans cesse de leur tissu, voltigent dans l'air, obéissent à ses impulsions différentes, & malgré cette agitation conservent la forme, & jusques aux moindres traits des corps dont elles émanent. Rien n'égale la finesse & la légèreté de ces images.

C'est

C'est l'ombre, l'empreinte, l'écorce des objets. On en distingue quatre sortes. Les unes partent de la surface; les autres, du fonds même des corps. Plusieurs se forment d'elles-mêmes dans le vague de l'air; enfin, leur concours & leur mélange en produit de nouvelles, plus ou moins bizarres, suivant la figure de celles qui se font unies, & la manière dont l'union s'est faite. Selon cette absurde théorie, nos sens ne sont que des espèces de réservoirs où les images des objets s'introduisent malgré nous. Le coup qu'elles portent retentit jusqu'à l'ame, même pendant le sommeil, & fait naître un sentiment qu'elle partage avec la machine dont elle meut les organes.

Si le corps est doué, comme l'ame, de la faculté de sentir; l'ame est mortelle, comme le corps. La dissolution des liens qui les unissent, fait périr en même tems l'un & l'autre; & les atomes qui les composoient se séparent, pour former de nouveaux assemblages. Telle est, dans ce Système, la destinée de l'homme. Être matériel & périssable, il sort des mains de la Nature, sans loix, sans maître, sans principe, sans devoirs, sans autre guide qu'un aveugle instinct. Le plaisir est son bien suprême & sa dernière fin. Tranquille sur l'avenir, inaccessible aux remords, sacrifiant tout à son repos, il doit jouir du présent, braver la mort,

& l'attendre avec une parfaite sécurité.

Quelle est donc l'origine de cette religion que l'homme reconnoît , de ces loix qu'il respecte , de cette société pour laquelle il croit être né ? Ce sont, dit Epicure , des établissemens arbitraires , dont l'utilité commune fut le principe & l'objet. Nés libres , nous sommes les artisans de nos propres chaînes ; & cet esclavage que défavoue la Nature , remonte cependant jusqu'à la naissance du monde. Les premiers hommes vécurent d'abord comme les animaux. Plongés dans les ténèbres de l'ignorance , ne se connoissant pas eux-mêmes , fuyant à la rencontre les uns des autres , ils parcouroient au gré de leur caprice les montagnes , les plaines , les forêts. La terre leur servoit de lit ; le gland & les fruits sauvages étoient leur nourriture. Errans le jour à l'ombre des bois , ils se retiroient la nuit dans de profondes cavernes , dont les Lions & les Ours leur disputoient souvent la possession. Las enfin d'avoir sans cesse à se défendre contre les bêtes féroces , & contre la violence de leurs semblables , ils suivirent cet attrait naturel , qui porte les animaux d'une même espèce à se réunir. De tous côtés , il se forma des sociétés plus ou moins nombreuses ; & les Arts les plus nécessaires naquirent en même-tems. Avec des branches d'arbres on construisit des cabanes ; on se fit des vêtemens de

la peau des animaux ; on apprit à défricher la terre. Mais la discorde troubla bientôt ces républiques naissantes. Pouvoit-elle ne pas régner entre des hommes rassemblés par hazard, égaux, indépendans, fougueux, & dont les passions ne connoissoient encore aucune sorte de frein ? Ce n'étoit que meurtres, qu'usurpations réciproques. La terre inondée de sang, alloit devenir un vaste desert. L'excès du désordre en produisit le remede. Les alarmes, les dangers, les malheurs domptèrent la ferocité des hommes. Une funeste expérience leur apprit que cette liberté, dont ils paroissoient jouir, étoit réellement détruite par l'abus qu'ils en faisoient ; & qu'en voulant conserver leur droit sur tout, ils n'avoient en effet la propriété de rien. Ainsi, par un commun accord, ils renoncèrent tous à leurs prétentions sur la part que chacun d'eux possédoit en particulier. Ce sacrifice réciproque qu'ils se firent d'un droit qu'ils tenoient de la Nature, fut la base d'une union durable, & le fondement de toutes les Loix établies depuis, pour maintenir l'ordre & le repos parmi les hommes. De là cette distinction du juste & de l'injuste, du vice & de la vertu. Les actions, toutes indifférentes par elles-mêmes, furent permises ou prosrites, selon qu'elles parurent utiles ou nuisibles. Sans la loi positive, on pourroit assassiner son pere, verser

par un pur caprice le sang de son bienfaiteur , de son ami. La Nature consent à ces sortes de plaisirs.

Quoique les diverses Sociétés dussent leur institution aux mêmes motifs , elles ne prirent pas toutes en naissant la même forme. Un seul homme eut dans les unes assez d'adresse ou de force pour se rendre dépositaire de l'autorité suprême ; elle fut partagée dans les autres entre plusieurs. Mais dans toutes , la politique de ceux qui gouvernoient sçut affermir leur pouvoir , en faisant subir aux peuples un nouveau joug : celui de la Religion. Les hommes sont crédules ; ils chérissent la vie ; l'idée de l'anéantissement fait frémir leur amour propre ; le bruit du tonnerre les intimide ; enfin , la vûe des merveilles de l'univers leur persuade qu'une cause invisible en fait jouer les ressorts. De telles dispositions furent mises à profit par les Législateurs ; & sur ces fondemens communs , dit Epicure , on vit le mensonge élever différens systèmes religieux. Ce sont , ajoute-il en s'obstinant à confondre l'idolâtrie avec la Religion , ce sont des remparts , seuls capables de défendre le Trône & les Loix , contre des esclaves , qui sans ces précautions auroient souvent pû se souvenir qu'ils étoient nés libres. Ces Dieux tonnant sur la tête des coupables , ce Tartare ouvert sous leurs pieds , en inspirant aux

mmes une crainte plus forte que les passions
 òmes, rendent ces passions plus timides. D'un
 tre côté, l'agréable perspective de ces tranqui-
 demeures, où la vertu doit trouver une récom-
 nse éternelle, adoucît à leurs yeux la contrainte
 e la Loi leur impose. Ces idées, dont se repaît
 vulgaire, lui font respecter des bornes dans les-
 elles le retiendrait mal la vûe de ses propres in-
 êts, qu'il n'est pas capable de connoître. Il faut
 tromper, pour le rendre heureux. Mais *le Sage*,
vrai Philosophe, *qui s'élevant au-dessus des préjugés*,
se affranchi des vaines terreurs, n'a pas besoin de
 reils motifs. Il sçait que l'unique moyen de con-
 ver son repos est de ne point attenter à celui
 s autres ; & sur ce principe, il observe en appa-
 nce les loix & le culte de la société, *quoiqu'une*
ude approfondie de la Nature l'éclaire sur l'origine de
établissement. Etrange abus du nom de Sage !
 'est le prostituer que de le donner à des fourbes,
 i se font un devoir d'affecter des sentimens qu'ils
 ont pas ; à des Sophistes, qui poussent l'inconfé-
 nce au point de méconnoître la vérité de la Re-
 gion ; lors même qu'ils en sentent les avantages
 la nécessité.

Que l'on me permette cette réflexion. Je ne
 is trop tôt faire éclater toute l'horreur que m'ins-
 re le Système absurde dont j'offre le précis. Je

J'ai fait d'après l'idée générale que m'en ont donnée trois Lettres d'Epicure , le Poëme de Lucrece , & les Traités Philosophiques de *Cicéron*. Ces Ouvrages auroient pû me fournir les matériaux d'un exposé beaucoup plus étendu ; mais l'objet que je me propose n'exigeoit pas que je parcourusse avec Gassendi toutes les branches de cette doctrine. Je n'ai parlé de la Physique d'Epicure que parce qu'elle est la base de sa Morale , & qu'il étoit essentiel de faire sentir toute l'horreur de cette Morale , dont tant d'Ecrivains ont fait un éloge pompeux. Quels principes de mœurs peut en effet nous donner un Philosophe, qui n'admet d'autre Divinité que le Hazard ; d'autres substances que la matiere & le vuide : qui regarde l'immortalité de l'ame, comme une chimere ; la vertu , comme un nom ; la volupté , comme l'unique bien auquel il nous soit permis d'aspirer ? En vain il parle de tempérance, de justice , d'amour de la patrie ; en vain il exhorte les hommes à réprimer leurs passions ; plus ses préceptes sont beaux, moins ils sont conséquens. Les loix sur lesquelles se fondent le repos & le bonheur de la société , ne tirent leur force que de la Religion naturelle. M. de Polignac a démontré cette vérité dans son Poëme. Elle est si simple & si manifeste , que les incrédules l'ont souvent reconnue. Il n'auroit pas même été nécessaire d'en

développer les preuves , si quelques Modernes ne
 étoient écartés sur ce point du sentiment général.
Lardan & plusieurs autres , ont prétendu que la
 société pouvoit se maintenir sans le secours de la
 Religion. Etrange paradoxe , renouvelé depuis
 par un homme que l'abus de l'esprit & de la raison
 rendu célèbre. Ce Sophiste artificieux & pro-
 fond , qui se faisoit un jeu de changer les vérités en
 problêmes , & de revêtir les plus absurdes opinions
 des couleurs de la vraisemblance , *Bayle* employe
 tout ce qu'il a d'érudition & de sagacité pour éta-
 blir que la corruption des mœurs n'est pas une suite
 nécessaire de l'Athéisme , & qu'un peuple d'athées
 eut vivre aussi tranquille qu'une Nation religieuse.
 Le célèbre *M. Warburton* a renversé ce Système
 dans son excellent Traité sur la Mission de Moïse.
 Si l'on joint à cette partie de son ouvrage le pre-
 mier Livre de l'Anti-Lucrèce , on aura une réfuta-
 tion également éloquente & solide de cette dange-
 reuse erreur.

ART.
 II.
 Système
 des au-
 tres
 Maté-
 rialis-
 tes ,
 compa-
 rés à
 celui
 d'Epi-
 cure.

MAIS pour combattre avec succès la Morale d'E-
 cure , il ne suffit pas de montrer qu'elle a des sui-
 tes funestes. Comme elle est une conséquence né-
 cessaire de sa Physique , il faut arracher cette Physi-
 que même & la détruire. Préliminaire d'au-
 tant indispensable , que la chute du Système Epi-

curien doit entraîner celle de tous les Systèmes enfantés par l'Athéisme, ou qui tendent à l'établir. Je ne crains pas d'avancer qu'il n'est point d'athée, qui ne doive reconnoître quelque branche essentielle, quelque point fondamental de son hypothèse dans celle d'Epicure. Quelque variées qu' soient dans le détail les opinions des Matérialistes, elles sont toutes les mêmes, & pour le fonds, & pour les conséquences. La comparaison approfondie de ces opinions diverses seroit un ouvrage également utile & curieux; mais ce discours a des bornes qui ne me permettent que d'effleurer la matière. Je dois m'en tenir à des généralités. Pour les dégager de tout embarras, je commence par établir quelques principes que je crois incontestables.

I. L'idée de Dieu présente celle d'un Etre intelligent, éternel, unique, infini, doué de toutes les perfections, distingué de la matière, Auteur & Conservateur de l'univers.

II. On doit distinguer deux classes d'athées : l'une de ceux qui disent sans équivoque & sans détour ; *Il n'y a point de Dieu* : l'autre de ceux qui, sans le prononcer en termes formels, admettent, comme Epicure, des principes dont cette erreur est une conséquence nécessaire & directe.

III. Tous les athées sont ou partisans du Hazard, ou Fatalistes. Mais le Hazard & la Fatalité

ne diffèrent presque que de nom ; c'est en effet le même principe.

IV. C'est tomber dans une espèce d'athéisme ; que d'admettre une Divinité , sans reconnoître sa providence.

Ces préliminaires une fois posés , essayons de donner une idée nette & précise des systèmes qui rapportent à celui d'Epicure , sans nous arrêter à trouver cette conformité par de longues discussions. Pour la découvrir , il suffira de rapprocher chaque hypothèse du précis que j'ai fait de l'Epicurisme. Epargner au Lecteur une opération simple & si facile , ce seroit entreprendre sur ses roits.

Gassendi ne balance pas à taxer d'athéisme tous les Philosophes de l'Antiquité. C'est un jugement trop rigoureux , auquel je ne puis souscrire , malgré le respect que j'ai pour ce grand homme , l'un des Modernes qui a le mieux connu l'ancienne philosophie. Il se fonde sur ce que tous les Anciens accordoient à soutenir l'éternité de la Matière. Mais la conséquence ne me paroît pas juste. Cette opinion , quoique fautive , peut entrer dans un système religieux. L'éternité de la Matière ne suppose pas nécessairement une existence indépendante de Dieu. Elle peut être considérée comme l'effet nécessaire d'une cause éternelle , dont la nature est d'agir

& de produire sans cesse. Telle étoit certainement l'idée de *Pythagore* & de *Platon*, & peut-être aussi celle de plusieurs Philosophes de la Secte Ionique. Ils étoient donc bien éloignés de méconnoître une Puissance supérieure. J'en dis autant de ceux qui soutenoient la Matière non seulement éternelle, mais incréée, s'ils admettoient en même tems une Intelligence, principe de l'ordre & suprême arbitre de l'univers. J'avoue que ces derniers ne s'entendoient pas; que supposer un Etre incréé, qui ne dépend d'aucune cause ni pour l'existence, ni pour les attributs, & le soumettre aux loix d'une autre substance coéternelle, c'est se contredire. Bayle a prouvé qu'en soutenant l'éternité d'une matière existante par elle-même, on doit nier la Providence. Mais les hommes ne raisonnent pas toujours conséquemment; & c'est un bonheur en pareil cas. Pour être accusé de ne point reconnoître une Divinité, suffit-il de s'en former une idée fautive? Les systèmes les plus absurdes des Philosophes religieux sont moins ridicules que la Théogonie Grecque ou Romaine; & sans doute, Gassendi ne traitoit point d'athéisme la Religion de ces peuples. Les Philosophes anciens ne méritent donc pas tous le nom d'athées. Ne le donnons qu'à ceux qui soutenant l'éternité des corps, refusoient de croire en même tems une

Intelligence ; ou la regardoient , non comme un Etre réel , mais comme une modification de la Matière.

Tel étoit *Anaximandre* , qui remplaça *Thalès* dans l'Ecole Ionique. *Thalès* en supposant que l'eau est le principe de tous les Êtres , avoit admis une Intelligence coexistente & supérieure : son successeur ne reconnut pour cause universelle qu'une Matière inanimée , brute , informe , à laquelle il donnoit le nom vague d'infini. Eternel , immuable , mais composé de parties mobiles & sujettes à des vicissitudes sans nombre , cet Infini , source de tous les Êtres , est l'abyssme où les replonge la dissolution de leurs élémens. De ce tout immense se forment des mondes innombrables & destructibles. Ces mondes étoient les seules Divinités d'*Anaximandre*. A cette opinion sur la nature des Dieux , il en joignoit une autre aussi singulière sur l'origine de l'espèce humaine. Selon lui , les premiers hommes avoient d'abord été renfermés dans des Poissons ; & la terre ne les vit éclôre , que lorsqu'ils eurent pris dans le sein de ces animaux un accroissement , qui les mit en état de pourvoir à leurs propres besoins.

Ce principe de tous les corps, que *Thalès* croyoit être l'eau , étoit l'air , selon *Anaximenes* , & le feu , suivant *Héraclite*. *Empedocles* distinguoit quatre élémens

coéternels, dont le mélange formoit les Etres particuliers. Pour l'infini d'Anaximandre, c'est visiblement ce que les Péripatéticiens ont désigné depuis sous le nom de *Matiere-premiere*.

On voit par-là ce qu'*Aristote*, Chef de cette nombreuse Ecole, entendoit par ce terme. Pour donner un précis de son système, il faudroit parcourir ses *catégories*, expliquer ses *formes substantielles*, développer ses idées sur *la matiere*, *la forme*, & *la privation*, qu'il regardoit comme les trois principes des corps. Mais sans entrer dans un pareil détail, je crois pouvoir réduire l'essentiel de sa doctrine à quatre points fondamentaux. I. En paroissant reconnoître un Dieu, *Aristote* soutenoit non-seulement l'éternité de la matiere, mais encore celle du monde. II. Selon ce Philosophe, un lien indissoluble unit l'Auteur & l'Ouvrage, quoique distingués l'un de l'autre. III. Les corps terrestres sont des composés d'air, de feu, de terre & d'eau : mais outre ces quatre élémens, *Aristote* suppose une matiere plus pure, incorruptible, homogène, sans pesanteur, dont le mouvement est toujours égal ; & c'est de cette matiere qu'il forme les corps célestes. En conséquence, il distingue le monde en Sphères ou Cieux différens. La suprême Intelligence gouverne le Ciel supérieur, immuable & parfait comme elle-même. Ce Ciel, que les Péripatéticiens nomment

le premier mobile, est celui des étoiles fixes. Mais les soins de la Divinité ne s'étendent pas aux autres sphères, dont chacune renferme une planète. Ces sphères où regnent le mal & le désordre, où la vicissitude exerce un empire absolu sur des corps périssables & sujets à des altérations sans nombre, sont soumises à des *Formes intelligentes* subalternes. Ainsi renfermé dans la contemplation de soi-même & du plus parfait de ses ouvrages, Dieu ignore ce qui se passe ici-bas. Par conséquent point de Providence, point de vertu, point de bonheur après cette vie mortelle. Les avantages de l'esprit, la bonté du corps & les faveurs de la fortune sont toute la félicité de l'homme. IV. Aristote distingue deux parties dans notre ame, l'intellect patient, & l'intellect agent. Le premier ne subsiste plus après la mort; c'est-à-dire, que l'ame n'est plus capable de sentir ni joie, ni douleur. Le second plus pur & plus parfait, dégagé des liens du corps, se rejoint son principe, à l'ame du monde, qui n'est autre que Dieu même.

Straton de Lampsaque n'admettoit d'autre Divinité que la Nature, & par le terme de Nature il déignoit une matière subsistante par elle-même, & douée d'une vie animale; mais privée d'intelligence. Le monde, selon lui, n'est pas un ouvrage nouveau produit par hasard; c'est l'effet éternel &

nécessaire d'un mouvement essentiel à la matière.

Les Philosophes de la Secte Eléatique, *Xéno-phanes*, *Parménides*, *Mélistus* & *Zénon d'Elée* ont prétendu que tous les Etres ne faisoient qu'une substance, & que cette substance unique étoit Dieu même. Une gradation de conséquences tirées d'un principe qu'ils croyoient incontestable, les conduisit à cette absurde opinion. « Rien ne peut être fait » de rien, disoient-ils. Donc ce qui est, a toujours » été: ce qui a toujours été, est éternel: l'éternel » est infini, & l'infini est unique, immobile, inva- » riable. L'univers est donc un seul & même Etre. » Rien ne commence; rien ne finit; rien ne se » meut dans le monde. Tant de reproductions, de » métamorphoses qui semblent varier cette vaste » scène, ne sont que de vaines apparences. » Ce système a beaucoup de rapport avec la Physique des Stoïciens, dont je vais donner une courte analyse.

Suivant *Zénon* & ses Disciples tout est corporel. Ils admettent deux principes dans l'univers; l'un actif & l'autre passif. Mais ces principes ne sont point distingués quant à l'essence: ils ne sont qu'une même *nature*, qu'on appelle *Matiere*, lorsqu'on se la représente comme le sujet de l'action; & *Dieu*, lorsqu'on n'y considère que la raison & la puissance, qui donnent la forme aux Etres particuliers.

Entant que Dieu , cette nature est une substance pure , simple , active , intelligente , quoique matérielle. Ils la nomment *Ether* , ou le feu céleste. Entant que Matière , c'est un composé d'élémens , dont les combinaisons diverses ont produit l'univers. Ainsi Dieu est l'ame du monde ; ou , pour parler le langage de *Séneque* , le monde est Dieu même ; il pense , il a du sentiment. Le feu céleste épandu dans les différentes parties de ce vaste assemblage , les pénètre toutes , les vivifie , les anime , en fait autant de portions de la Divinité. Il rille dans le Soleil & dans les astres ; il fait végéter les plantes ; il imprime le mouvement aux animaux. Mais ce feu principe & conservateur du monde le fera périr un jour. Un embrasement général en consumera toutes les parties. « Alors , disent les Stoïciens , la nature doit entrer dans un parfait repos ; & l'Etre souverain rendu à lui-même , ne s'occupera plus que de ses propres pensées , jusqu'à ce que tout se reproduise & reparaisse sous l'ancienne forme. » En effet , suivant ce système , l'univers doit renaître. C'est un corps qui meurt , pour revivre : c'est le Phénix des Poètes. Nos ames sont aussi des particules du feu céleste , & ont après la mort se replonger dans cet immense océan. Ainsi , quoiqu'elles survivent à la dissolution des organes corporels , on ne doit pas les regarder

comme immortelles dans le sens propre ; puisqu'aucune ne subsiste alors en qualité d'individu distinct, & séparé de tout autre. On sent assez que cette opinion fut l'essence de l'ame exclut nécessairement toute crainte des peines, tout espoir de récompense après cette vie, & dès-lors renverse les fondemens de la Morale. D'ailleurs l'attente d'un avenir où la Justice suprême exercera ses droits, ne peut s'accorder avec deux autres principes universellement reçus chez les Stoïciens, & qui sont comme la base de leur doctrine. Ils soutenoient ^{1^{er}}ement. Que tout est soumis aux loix de la Fatalité ; que les événemens sont liés entre eux par une chaîne que le Destin a formée, & que rien ne peut ni déranger, ni rompre ; en un mot, que l'homme n'est pas libre. ^{2^e}ement. Que les vices ne contribuent pas moins que les vertus, à la beauté de l'univers, & que de ces contrastes résulte un tout parfait. *O Jupiter, ô Tout, s'écrioit un des Oracles du Portique, vous ne pouvez vous passer de moi. Brillant de vertus, ou souillé de crimes, je suis également nécessaire à la perfection de vos œuvres. Destinée suprême, ordonnez de mon sort : je vous obéis avec une aveugle soumission.* Quelle foule de réflexions doit présenter au Lecteur l'alliage que les Stoïciens faisoient de la plus austere Morale avec une Physique si peu religieuse !

Avant

Avant eux *Hippocrate* avoit pensé que le feu distribué dans toutes les parties de l'univers est la Divinité ; que ce feu pur , subtil , immortel , voit tout , entend tout , connoît & le présent & l'avenir. Si nous l'en croyons , notre ame n'est autre chose que la chaleur naturelle répandue dans les membres du corps. *Dicéarque* en faisoit une modification de la matiere , une qualité provenant de la disposition , du concert , du jeu de nos organes , & que détruit la dissolution de cette machine. *Démocrite* qui supposoit un nombre d'atomes animés & pensans , regardoit l'ame comme un composé de pareils corpuscules , assez semblables aux Monades de *Leibnitz*. Cet ancien Philosophe est le prédécesseur d'Epicure. Il soutenoit avant lui la doctrine des atomes , inventée par *Leucippe*. Epicure n'a fait que développer ses idées & les réduire en système , avec quelques innovations , qui ne sont pas toujours heureuses. C'étoit en particulier mal entendre ses intérêts , que de supprimer cette classe d'atomes intelligens , imaginée par Démocrite. Ce dernier avoit une étrange opinion sur la Divinité. Il en prodiguoit le titre à ces images , qui selon lui , détachées des corps , voltigent autour de nous & nous en transmettent l'impression ; aux idées des objets ; enfin , à l'acte de notre entendement , par lequel nous les apercevons. Ainsi le Dieu de

Démocrite n'avoit ni l'unité, ni l'immutabilité, qui constituent l'essence divine. En combattant cette opinion, Bayle avance qu'elle ne peut partir que d'un génie supérieur; mais par une malignité condamnable, il donne la sublime hypothèse du Pere Mallebranche sur les idées, comme un développement de celle de Démocrite. M. l'Abbé d'Olivet a fait sentir la fausseté de cette comparaison, dans l'excellent ouvrage qu'il a composé pour éclaircir celui de Cicéron sur la nature des Dieux.

Ce qui nous reste de la doctrine des Cyniques ne suffit pas, pour en donner une idée nette. Nous savons seulement qu'ils regardoient le juste & l'injuste, comme une distinction arbitraire, & les loix comme le fruit du caprice des hommes. Quant aux Pyrrhoniens, leurs principes sont trop connus, pour que je m'arrête à les développer.

Sans faire une plus longue énumération des différens systêmes imaginés par les anciens sur l'essence de la Divinité, l'origine de l'univers, & la nature de notre ame, je crois pouvoir assurer qu'il n'est point de Philosophe, dont la doctrine sur ces importantes questions, soit à couvert de tout reproche. *Anaxagore* le premier des Grecs qui, suivant Cicéron, ait fait entrer l'idée d'une Intelligence immatérielle dans le systême philosophique, ne la regardoit pas comme principe de la matiere. Pour

former le monde, cet Etre souverain n'avoit fait que débrouiller un cahos éternel comme lui. En approfondissant les pensées de Pythagore & de Platon sur l'Etre suprême, ces pensées si nobles, si sublimes, on les trouve mêlées d'erreurs. Si le monde intelligible, existant de toute éternité dans l'idée de Dieu, est, selon Pythagore, l'archetype du monde matériel, tiré par cet Etre tout-puissant du sein d'une matiere informe; ce Dieu suprême est en même tems uni à son ouvrage par des liens indissolubles. C'est l'ame universelle, dont toutes les ames particulieres ne sont que des écoulemens & des portions. Ces ames préexistantes aux corps qu'elles habitent, en parcourent plusieurs par des transmigrations successives, jusqu'à ce qu'elles se réunissent à leur tout. Dans le système de Platon, nos ames sont aussi des particules de celle du monde: elles ne s'en détachent que pour s'y rejoindre; & cette ame du monde est elle-même une émanation de la Divinité.

Il n'est point d'Epicuriens qui n'adoptassent de pareilles opinions quant aux conséquences morales. Cependant, je le répète, gardons-nous de taxer d'athéisme les Auteurs de ces hypothèses, comme ont fait quelques Ecrivains Modernes, dont le but étoit peut-être d'enrichir de deux noms célèbres la liste des athées. Pythagore & Platon en

admettant l'immortalité de l'ame , avoient sur cette matiere des idées moins saines que le peuple ; mais n'accusons de leurs erreurs que la Raison humaine alors plongée dans les plus épaisses ténèbres. Les absurdités du Paganisme , les fictions des Poètes , les traditions populaires confondues ensemble formoient un cahos , où se perdoient les génies les plus éclairés. A peine pouvoient-ils , à la faveur de quelques traits de lumiere dispersés dans cet abyfme , découvrir un petit nombre de vérités , dont ils n'appercevoient pas même l'accord. La révélation seule a pû dissiper ces nuages. Il falloit qu'un rayon émané du sein de la lumiere même , portât le jour dans cette nuit profonde. En voyant des Auteurs Modernes former à l'aide du seul raisonnement un corps de Morale , on est tenté de croire que la raison suffit pour nous conduire à la vérité. Mais sans la révélation , ils seroient moins éclairés. C'est elle qui les guide quelquefois , sans qu'ils le sçachent. * Plus on étudie les anciennes opinions ,

* M. le Cardinal de Polignac étoit convaincu de cette vérité. Persuadé que la Loi naturelle est insuffisante sans la révélation ; qu'être Philosophe sans être Chrétien , c'est s'arrêter au commencement de la route , prendre les fondemens de l'édifice pour l'édifice même , séparer en un mot deux choses essentiellement unies , il ne regardoit l'Anti-Lucrèce que comme le préliminaire d'un Poëme plus important , où il devoit recueillir & développer les preuves de la Religion Chrétienne. On ne peut trop regretter que ce projet qu'il annonce dans son neuvième Livre , n'ait point eu d'exécution. Ce n'est pas qu'une pareille cause ait besoin d'être défendue ; mais elle honore les

plus on sent la justesse de cette remarque, faite par plusieurs grands Hommes. Privés du secours de la révélation, les meilleurs Philosophes n'ont bâti que des systèmes défectueux : quel nom donner à ceux de tous les autres ?

Ils sont insoutenables ; & c'est, aux yeux de tout homme sensé, le triomphe de la Religion. De toutes les preuves dont le concours en démontre la certitude, une des plus frappantes, des plus à notre portée, c'est l'absurdité des hypothèses imaginées pour la combattre. Elles ont néanmoins trouvé des partisans ; nous ne devons pas en être surpris. Comme la dépravation des mœurs est une des principales sources de l'athéisme, tout système qui tend à délivrer les passions d'un joug qu'elles abhorrent, trouve en elles des défenseurs zélés, qui savent en pallier les défauts, en dissimuler la foiblesse, & lui donner des dehors séduisans. Les hommes ne sont que trop souvent complices de ceux qui les trompent ; ils croient volontiers ce qu'ils désirent. Je ne sçais quel charme fascine alors nos yeux ; & quand nos erreurs nous sont chères, notre raison se tait, ou ne parle qu'en leur faveur.

défenseurs. Nous eussions vû se déployer dans ce second ouvrage toute l'éloquence de notre Poète. La Religion Chrétienne offre à l'esprit les plus nobles idées ; elle est pour le cœur une source inépuisable de sentimens.

Ces hypothèses, quoiqu'absurdes, peuvent donc être l'objet d'un examen sérieux ; puisqu'il s'agit de désabuser des hommes. Une seconde réflexion fera sentir encore davantage combien cet examen est utile & même nécessaire. Ceux qui se dégradent au point de méconnoître une Divinité, ont rarement un système fixe & développé. La plupart libertins, sans être Philosophes ; entraînés par la fougue de l'âge & des passions, par l'amour de l'indépendance, par le torrent de l'exemple, ont embrassé ce parti sans réflexion & sans choix. Jamais ils ne considèrent ni les motifs, ni les fondemens de leur opinion. Demandez-leur ce qu'ils substituent à cette Religion qu'ils méprisent : des discours vagues sont leur unique réponse. Ils entendent dire que des hommes célèbres ont nié l'existence de Dieu, & soutenu le Matérialisme par des systèmes méthodiques. C'en est assez pour eux. Disciples de ces Sages, dont le nom leur est à peine connu, ils se reposent sur leur autorité. « De grands Philosophes, » répondent-ils, ont approfondi cette importante » matière : ils ont pris sur eux les frais d'une discussion pénible : nous voyons par leurs yeux ; » pleins de confiance en leurs lumières, nous marchons sans examen dans les routes qu'ils ont » frayées. » Est-il un moyen plus simple de confondre ces crédules partisans de l'incrédulité, que

d'exposer à leurs regards des Systèmes qu'ils adoptent sans les connoître. Surpris de l'absurdité de ces sentimens , ils les défavoueront sans doute : l'amour-propre méconnoît toujours ce qui le fait rougir. Ils prétendront que leurs idées sont plus raisonnables. Mais qu'ils essayent de réunir ces idées confuses , dont l'aveugle impression les a si long - tems déterminés ; que leur esprit articule enfin ces sons vagues qui s'élèvent du fond de leur cœur : quel sera le fruit de cette opération ? Juges de leur propre ouvrage , qu'ils le comparent à celui de leurs maîtres ; ils en reconnoîtront la conformité. Leur Système , quel qu'il soit , se réduira nécessairement à l'un de ceux dont je viens de donner l'abregé , ou sera peut-être un mélange de plusieurs de ces opinions mal assorties. L'erreur est un Protée , qui se reproduit sous mille formes différentes , mais qui toujours le même , malgré l'illusion des métamorphoses , ne peut échapper à des regards attentifs & pénétrants.

J'en appelle à l'expérience. Quels nouveaux Systèmes ont imaginés les défenseurs modernes de l'athéisme ? Vils plagiaires , copistes des Anciens , dont ils n'ont fait que déguiser les sentimens , ils en imposent par la différence des termes à ce peuple d'esprits forts , qui suit aveuglément leurs pas. L'opinion de *Coward* sur la nature de l'ame est celle de

Dicéarque, que cet Anglois a renouvelée. *Hobbes* reconnoîtroit ses principes dans le précis que j'ai fait de ceux d'Epicure sur l'origine des Loix & de la Société. Cette même théorie est le fondement de la politique de *Machiavel*. Qu'est-ce que le *Spinozisme*, sinon le Systême de Xénophanes & des Stoïciens mis dans un nouveau jour, & traité d'une manière plus méthodique ? La Secte des *Immatérialistes* fait un mélange des idées de Pythagore sur le monde intelligible, avec le Pyrrhonisme le plus outré. L'Angleterre a vû renaître sous les auspices d'un homme célèbre l'infini d'Anaximandre. Enfin, le croiroit-on ? Le ridicule sentiment de ce Philosophe sur l'origine de l'espèce humaine, a de nos jours osé reparoître. Un Physicien moderne a soutenu, comme lui, que les hommes étoient sortis de poissons. Et cette opinion, il ne la donne pas, comme une de ces idées singulières que l'esprit hazarde quelquefois en se jouant. C'est, à l'entendre, le fruit d'une méditation profonde, le résultat d'un grand nombre d'expériences faites sur les bords du Nil & sur les côtes de la mer Rouge. Je ne sçais si l'ouvrage de cet Auteur est imprimé : mais il forme un long Manuscrit, que j'ai eû quelque-tems entre les mains. Je ne parle ni de *Robert Flud*, ni de plusieurs autres Philosophes irrégieux ; leurs hypothèses se retrouvent toutes dans les Anciens,

comme celles des Modernes que je viens de citer. Tant il est vrai, qu'il n'y a point d'absurdité qui n'ait été dite & redite par des Philosophes!

En général, quelque parti que prennent les Athées, ils s'accordent tous à nier l'existence ou la providence de Dieu, la création de la matiere, la spiritualité de l'ame & son immortalité. C'est donc les combattre tous à la fois, que de prouver contre Epicure que Dieu existe; qu'il a créé la matiere; qu'Auteur du monde il le gouverne; que notre ame incorporelle par essence doit vivre à jamais. M. de Polignac établit ces vérités dans son ouvrage. On en jugera par le précis qui me reste à faire de sa doctrine.

ELLE a pour fondement la distinction de l'intelligence & de la matiere: principe incontestable, qui nous éclaire à la fois sur la nature de l'homme & sur l'origine de l'univers. Tout ce qui existe est esprit ou corps. Les êtres de la premiere classe ont la pensée pour attribut essentiel: l'étendue est la qualité primitive de ceux de la seconde. Ces deux propriétés sont tellement opposées l'une à l'autre, qu'elles s'excluent réciproquement, & ne peuvent se trouver réunies dans la même substance. De ce que la matiere est incapable de penser, il suit que passive par essence elle ne peut ni se mouvoir, ni

A R T.
III.
Précis
de la
doctri-
ne éta-
blie
dans
l'Ani-
Lucré-
ce.

se donner aucune des modifications dont elle est susceptible. Elle a donc un moteur , une cause toute-puissante ; & ce moteur , cette cause est l'Intelligence souveraine.

Ainsi la nature des corps fournit une démonstration sensible de l'existence d'un Dieu. Mais cette importante vérité se trouve encore établie par d'autres preuves , toutes de genres différens. Telles sont l'idée de cet Etre gravée dans notre esprit ; l'union de l'ame avec le corps ; les merveilles de l'univers ; enfin l'accord unanime de tous les hommes.

Ce principe infini , éternel , immuable , a tiré la matiere du néant , parce qu'il l'a voulu , & quand il l'a voulu. Le monde matériel est son ouvrage , & c'est la copie du monde intelligible , qui a toujours existé dans ses idées. Auteur de la Nature , il a , pour en régler le cours , établi des loix générales , aussi sages que constantes. Sa Providence embrasse l'univers , & veille sur chaque être en particulier.

L'homme est le plus parfait de tous. Composé de deux substances étroitement unies , malgré l'opposition de leur nature , il tient par le corps aux objets sensibles ; mais il peut s'élever par l'ame jusqu'à la Divinité dont il est l'image. Son corps est une machine scavamment organisée. C'est l'assemblage d'une multitude de ressorts , dont le concert & la

délicatesse forment un tout en même-tems parfait & destructible. Son ame est simple , dès-lors indissoluble , & par conséquent immortelle. La liaison de ces deux parties de nous-mêmes produit entre elles une correspondance intime. Certains mouvemens excités dans le corps occasionnent dans l'ame certaines pensées : telle ou telle pensée de la part de l'ame fait naître dans le corps tel ou tel mouvement. Une substance spirituelle ne peut agir , il est vrai , par elle-même sur une portion de matière : mais l'Etre souverain , dont la volonté les unit , est , si je l'ose dire , le milieu qui transmet de l'un à l'autre ces impressions réciproques. Dieu est l'Agent universel : c'est lui qui meut le corps à l'occasion des desirs de l'ame ; c'est lui qui fait répondre les pensées de l'ame aux mouvemens du corps. L'immortalité de l'ame est aussi généralement reconnue que l'existence de Dieu. Les hommes naissent tous avec le germe de ces deux vérités. *C'est* , pour me servir de l'expression d'un de nos meilleurs Ecrivains , * *le dogme du Genre humain & la foi de la Nature.*

Sur ces deux points roulent toutes les spéculations de la Métaphysique , & tous les préceptes de la Morale. En effet , l'Auteur de l'univers en est le Souverain. Il a gravé dans nos cœurs en traits ineffaçables

* Histoire de Jovien , Tome I. pag. 369.

une loi qui ne nous impose des devoirs ; que pour nous rendre heureux ; loi simple , pure , immuable , universelle , & dont tous les caractères répondent aux attributs de son Auteur. Elle unit tous les peuples : elle fait de tous les hommes autant de frères : ils ne sont vraiment libres , que lorsqu'ils respectent les bornes qu'elle prescrit à leur liberté. Interprètes de cette loi primitive , les plus sages Législateurs n'ont fait que la développer. Leurs réglemens ne sont respectables , qu'autant qu'ils ont pour base ceux du droit naturel. La distinction du juste & de l'injuste n'est donc pas l'ouvrage des hommes. Elle a pour principe la nature des Etres , ou plutôt celle de la Divinité même. Dieu est la vérité , la justice , le bien par essence ; & cet amour du vrai , ces semences d'équité , qui résident dans notre cœur , sont les titres précieux de notre origine : c'est l'empreinte de la main qui nous a tirés du néant.

Il est donc des vices & des vertus ; & par conséquent des peines & des récompenses après cette vie. En effet , les hommes étant libres , leurs actions doivent recevoir le prix qu'elles méritent. Elles ne le reçoivent presque jamais en ce monde , où l'on voit souvent les coupables prospérer , & les amis de la vertu gémir dans l'infortune. Le tems est un cahos ; mais l'ordre doit être réta-

bli dans l'éternité. La Justice suprême y punira le crime ; un bonheur ineffable y fera le partage des Justes.

Ce bonheur est la possession de Dieu même. Le désir d'être heureux est essentiel aux hommes. Leurs pensées, leurs actions tendent toutes à ce but. Ils se trompent souvent sur la route, qui peut les y conduire. Les richesses, les honneurs, les plaisirs, les sciences, le repos, ce phantôme qu'ils appellent la gloire, usurpent leurs hommages, & les attirent par des charmes trompeurs. Biens chimériques, insuffisans, mêlés d'amertume, quelquefois empoisonnés par les remords, & dont les moins frivoles n'ont, comme les autres, que la durée d'un instant. Tous sont indignes d'attacher une ame immortelle. Unique objet de nos contemplations & de nos désirs, Dieu seul peut rassasier notre esprit & notre cœur. Seul il peut fixer les regards & les vœux d'une ame née pour connoître & pour aimer. Il est le bien suprême, la dernière fin de l'homme : mais que l'homme n'espère pas y parvenir, s'il ne s'acquitte de ce qu'il doit à son Créateur, de ce qu'il se doit à soi-même, de ce qu'il doit enfin à la Société.

Voilà quel est en abrégé tout le système de la Religion naturelle : système dont les diverses parties se soutiennent par leur accord, se prêtent un

jour mutuel , & concourènt à former un tout inébranlable. Cette Religion ne fuffit pas fans le Chriftianifme ; mais elle ne fait avec lui qu'un même corps. Les vérités dont elle nous instruit, intimement liées à celles que Dieu nous a révélées, en font , pour ainfi dire , la bafe & le fondement. Sans elle tout n'eft que chimere, qu'illusion, que défordre. Si notre ame n'eft pas immortelle , nous fommes les plus malheureux & les plus méprifables de tous les Etres. Jouiets du menfonge, ennemis de nous-mêmes par un excès d'amour propre, confondant les befoins de nos paffions avec ceux de la nature , environnés de maux réels , & dénués de véritables reflources ; vertueux fans objet , fans principe , fans efpoir ; forcés de facrifier les plus doux penchans de nos cœurs à de chimériques devoirs , à de vains remords ; rampant avec peine d'un objet à l'autre ; amas monftrueux de contradictions , nous traînons dans l'ignorance & la mifere quelques momens qui fe perdent dans l'abyfme du paffé. Vils mortels , quel eft donc le fondement de l'orgueil qui vous enfle ? Eft-ce cette raifon , que vous regardez comme votre appanage ? Mais elle ne peut que vous égarer : elle n'enfante que des doutes ou des erreurs. Eft-ce votre liberté ? C'eft le principe de vos maux & la fource de vos défordres. Ce font peut-être vos connoiffances. Rarement utiles , souvent incertaines ,

& toujours achetées par l'étude, sont-elles préférables à cet instinct qui conduit les animaux ? Enfans de la nature, dociles à ses loix, guidés par sa lumiere, ils suivent sans écart la route qu'elle leur trace. Fruits d'un travail opiniâtre, vos arts sont des preuves de vos besoins. Vos générations s'écoulent comme les flots, & tant d'êtres insensibles triomphent de la durée des siècles. Déplorons notre destinée, je le répète, si ce qui pense en nous périt avec notre corps. Mais non : mon ame se sent née pour vivre à jamais ; & ce sentiment intérieur ne peut me tromper. Ma vie n'est que le passage du néant à l'éternité. La terre est mon exil, & la mort doit me rendre à ma patrie. Dans ce séjour heureux habite un Dieu, Pere & Législateur des hommes. Sa Loi suprême m'ordonne de pratiquer des vertus dont il fera l'éternelle récompense. Mes passions s'élèvent, il est vrai, contre le joug qu'elle leur impose : mais quel droit auroient-elles de m'entraîner dans leur révolte ? Leurs intérêts ne sont pas les miens. Périssent à jamais cette affreuse Philosophie, qui prenant leur parti contre nous-mêmes, nous dégrade pour les affranchir !

Descartes est peut-être le premier des Modernes qui ait solidement démontré la distinction de l'ame & du corps. Ce grand homme, né pour éclairer les hommes, pour les instruire dans l'art de penser,

ne dut qu'à lui-même ses sublimes découvertes. Dans un siècle où la Raison gémissoit sous le joug de l'ignorance ; où le Péripatétisme exerçoit sur les esprits un empire despotique ; où la nouveauté , ce titre aujourd'hui si favorable , suffisoit pour décrier une opinion ; au milieu d'un peuple d'esclaves , il arbora l'étendard de la liberté. Avec ce courage , qui triomphe de tous les obstacles , il combattit des erreurs établies par une longue possession , & défendues par une foule de partisans opiniâtres. On le traita de rebelle ; on proscrivit sa doctrine ; on la peignit des couleurs les plus noires , & ce nouveau Socrates trouva dans sa patrie des persécuteurs. Mais , supérieur aux préjugés par son génie , aux contradictions par sa constance , Descartes aimoit plus la Vérité , que les ames vulgaires n'aiment les objets sensibles. Digne du nom de Philosophe , il avoit pour elle cette passion vive & sincère , qui rend capable de tout sacrifier. Il continua de marcher dans la route qu'il s'étoit frayée. Par un doute raisonnable , il sut s'élever à l'évidence ; & conduit par de profondes méditations , à quelques principes aussi simples que féconds , il en fit la base d'une Métaphysique solide , lumineuse & vraiment utile aux hommes , puisque la plus pure Morale en est une conséquence nécessaire. C'est principalement sous ce point de vûe , qu'il me paroît mériter

nos

nos hommages & notre reconnoissance. Il eut un génie vaste : grand Géomètre , excellent Physicien , il connut la liaison de la Géométrie & de la Physique. En réduisant le premier les courbes en équations , il mérita de partager avec les inventeurs des nouveaux calculs la gloire de ces admirables découvertes. Son œil éclairé perça les profondeurs de la Nature , en dévoila le mécanisme , en découvrit quelques mystères. Auteur d'une méthode inconnue jusqu'à lui , il répandit parmi nous les germes de cet esprit philosophique , également applicable à tous les genres d'études & de recherches , qui procède toujours avec ordre , qui lie toutes les idées ; enfin , qui donne aux bons ouvrages modernes tant de précision & de clarté. Mais le plus noble usage qu'il ait fait de ses lumières , celui qui doit le mettre au nombre des bienfaiteurs des hommes , c'est de nous avoir appris à nous connoître ; c'est d'avoir établi d'une manière incontestable la spiritualité de notre ame ; cet attribut glorieux , le titre de notre grandeur , le fondement de nos devoirs & de nos espérances. En vain *Locke* , en soutenant que la matière peut devenir pensante , & que l'esprit ne pense pas toujours , a prétendu détruire les bornes qui séparent à jamais ces deux substances. Son assertion dénuée de preuves , quoique reçue de nos jours avec cette faveur qu'ont parmi

nous les opinions étrangères, n'ébranlera jamais le principe sur lequel est établie la Métaphysique de Descartes.

C'est cette Métaphysique, immortelle comme le nom de son Auteur, indépendante du sort de ses autres idées, que M. le Cardinal de Polignac développe dans l'Anti-Lucrèce. Il a rassemblé les preuves qui l'établissent, & réfuté les objections qui la combattent. Le second Livre de ce Poëme forme avec les deux suivans un traité complet sur l'essence de la matiere : celle de l'ame est approfondie dans le cinquième & le sixième. La plupart des raisonnemens qu'il emploie ne sont pas nouveaux ; mais il les présente dans un nouveau jour. D'ailleurs, sont-ils moins solides, pour avoir été déjà mis en œuvre ? Doivent-ils faire une moindre impression sur des esprits raisonnables ? Que des fictions brillantes perdent tout à nos yeux en cessant d'être nouvelles : fleurs passagères, elles n'ont d'autre mérite qu'un éclat inutile, & quelquefois dangereux. Mais d'importantes vérités doivent-elles être assujetties à de pareilles loix ? Les passions ne rougissent point de recourir sans cesse aux mêmes armes : pourquoi la raison n'auroit-elle pas un droit qu'elles osent s'arroger ?

Dans le précis que j'ai fait de la doctrine de l'Anti-Lucrèce, je n'ai rien dit du Système de

Physique embrassé par l'Auteur. C'est que je considère plutôt ce Poëme comme un ouvrage composé sur la Religion naturelle, que comme un morceau de Physique. On ne peut trop distinguer ces deux rapports, sous lesquels l'Anti-Lucrèce se présente en même-tems. Sous le second, il n'est que curieux : il est vraiment utile sous le premier. Les principes adoptés par M. de Polignac sur la Religion & les mœurs ne dépendent nullement des explications qu'il donne aux Phénomènes que nous offre la Nature. Il soutient la Physique de Descartes : mais quelque Physique qu'il eût embrassée, quand il défendrait celle de *Newton* ou de *Gassendi*, sa Métaphysique seroit toujours la même. Toujours inébranlable, elle se soutiendrait par sa propre force sans le secours de ces hypothèses. Cette remarque est importante : je l'ai faite pour répondre à quelques Censeurs injustes, qui confondant l'accessoire de l'Anti-Lucrèce avec l'essentiel, imputent à l'Auteur de combattre un Système ancien, par un Système qu'ils supposent n'avoir plus aujourd'hui de partisans.

Ce n'est pas que la Physique de Descartes adoptée par Mallebranche soit digne du mépris qu'ils ont pour elle. *Quelle que soit la destinée des tourbillons*, dit un de nos plus habiles * Physiciens &

* M. de Mairan, dans son Eloge de M. l'Abbé de Molières.

de nos meilleurs Philosophes , *c'est une belle idée qui mérite qu'on fasse les plus grands efforts pour la maintenir.* C'est l'ouvrage de l'art & du génie ; c'est un magnifique spectacle offert à l'esprit. Si la matiere subtile , où Descartes fait nager tous les corps , est sujette à de grandes objections ; si les Newtoniens se croient fondés à la soutenir incompatible avec le mouvement , le vuide n'a-t-il pas aussi ses difficultés , peut-être plus insurmontables ? N'est-ce pas faire revivre les qualités occultes , que d'admettre pour principe universel une attraction inhérente à la matiere ? La saine Métaphysique combat cette étendue incorporelle , supposée par Huyghens & par Newton. Leurs partisans se défendroient mal , contre un Cartésien qui leur imputerait de regarder le vuide comme l'immensité de Dieu , & par conséquent comme Dieu même.

Mais de plus , quelle idée de l'univers nous donne une hypothèse , qui le représente comme une immense solitude où sont dispersés quelques corps ? Peut-on croire que le vuide réfléchisse les rayons ; que la lumière soit une émanation de la substance du Soleil ; que des Comètes viennent de tems en tems s'incorporer à cet astre , pour réparer les pertes continuelles qu'il fait en nous éclairant ? Ces difficultés & plusieurs autres détermi-

nerent M. de Polignac à se déclarer pour le Cartésianisme ; quoiqu'il rendit un sincere hommage au génie de Newton , à ses découvertes , à ses sublimes spéculations. Non qu'il suivît pas à pas Descartes avec une superstitieuse fidelité. Les tourbillons dont il soutient l'existence différent de ceux de son maître : il adopte le Systême de Newton sur les couleurs ; celui de Boerhaave sur la nature du Feu. Mais alors même il se montre vraiment disciple de Descartes. C'est suivre l'esprit de ce grand homme, que d'abandonner ses idées, lorsqu'elles se trouvent peu solides. Descartes , qui dans les matieres de pur raisonnement ne connut d'autorité que celle des preuves, défavoueroit des partisans dont l'aveugle soumission regarderoit comme certain , ce qu'il n'a souvent donné que comme vrai semblable. Le destructeur des Autels d'Aristote , le vengeur des droits de la Raison contre la tyrannie des préjugés , a prétendu former non des esclaves , mais des hommes & des Philosophes.

Je crains que cette premiere partie ne paroisse trop longue à la plûpart des Lecteurs : mais l'importance du sujet doit me justifier à leurs yeux. Une pareille matiere ne pouvoit être traitée superficiellement. Je serai plus court dans la seconde partie , dont le premier article roulera sur la forme & le style de l'Anti-Lucrèce.

SECONDE PARTIE.

ART. I. L'ANTI-LUCRECE est un Poëme didactique, composé de neuf Livres, qui renferment chacun l'examen d'un sujet particulier ; mais qui sont tous liés ensemble par le rapport des matieres, l'unité d'objet & l'art de l'Auteur. C'est un corps formé de l'assemblage de parties, dont chacune prise séparément seroit elle-même un corps. Pour faire exactement connoître la forme de cet ouvrage, il faudroit en tracer un plan détaillé ; mais je m'en crois dispensé par les Sommaires que j'ai mis à la tête des différens Livres. Ces Sommaires sont travaillés avec tout le soin dont je suis capable. J'expose dans chacun le sujet du Livre dont il est l'abrégé : je montre la liaison de ce Livre avec les précédens : je tâche de faire sentir celle qu'ont entre eux les Articles que j'ai cru devoir y distinguer. Enfin, je m'attache à mettre sous les yeux du Lecteur l'ordre que le Poëte a suivi dans ses idées, l'enchaînement des matieres qu'il traite, & celui des preuves sur lesquelles il fonde ses sentimens. Tous ces précis lûs de suite forment, à ce que je crois, une analyse exacte de l'Anti-Lucrèce.

Cet enchaînement, cet ordre qui par d'heureuses transitions unit les membres d'un vaste tout, est la partie essentielle du style, dans quelque genre

d'ouvrage que ce soit , mais principalement dans un ouvrage philosophique. Un Philosophe doit surtout être clair. Il a besoin de soutenir par une méthode simple & naturelle l'attention des Lecteurs , qui peu familiarisés pour la plupart avec les idées précises , peu faits pour méditer , se rebutent , dès qu'il leur en coûte trop pour concevoir , & souvent même , par une injustice dont l'amour propre est la source , imputent à l'Ecrivain plus qu'au sujet les efforts qu'ils sont obligés de faire , & qu'ils ne font jamais qu'à regret. L'esprit est capable d'intérêt , comme le cœur ; mais il faut plus d'art pour l'intéresser : il en faut plus pour imposer silence à l'imagination , que pour la repaître ; pour transporter l'ame dans cette région inaccessible aux sens , où la Raison seule a droit de parler & d'entendre , que pour attacher les sens par des peintures agréables. Le vrai moyen d'y réussir , c'est de mettre l'objet qu'on examine , à la portée du Lecteur ; & c'est à quoi l'ordre qu'on observe peut beaucoup contribuer. L'ordre répand sur les matieres les plus abstraites je ne sçais quel charme qui diminue leur sécheresse. Il en facilite l'intelligence ; & dès-lors la difficulté d'une question , loin de nous dégoûter , en relève le prix à nos yeux ; parce qu'il nous est flatteur de rencontrer des obstacles que nous pouvons espérer de vaincre. Quand on sçait marcher

d'un pas égal , tirer d'un seul principe une foule de conséquences , éviter les détours , écarter les discussions inutiles , rendre au but par le chemin le plus court ; quelque route qu'on ose frayer , on ne doit craindre ni de la commencer , ni de l'achever seul : on peut s'assurer d'être suivi jusqu'au terme.

Tel est dans tous les genres le mérite & l'effet d'une ordonnance régulière. Un édifice dont toutes les parties sont liées, entre elles, attire & fixe nos regards par la beauté de ses proportions. Mais si la méthode est une qualité nécessaire dans un ouvrage, elle n'est pas la seule d'où dépende la perfection du style. Il faut encore savoir penser ; & quelle étendue ce seul mot n'a-t-il pas ? Les pensées , toujours justes & vraies , doivent suivant la nature du sujet , être simples ou nobles , fortes ou délicates. Sans s'écarter de son objet , l'Auteur doit s'élever aux vûes générales ; offrir dans une seule idée le germe de plusieurs autres , en laissant au Lecteur le plaisir de les développer ; faire en un mot un heureux mélange de réflexions , d'images & de sentimens.

Enfin , ce n'est pas assez de disposer avec ordre , de penser avec justesse ; il faut de plus savoir écrire , & par ce terme j'entends l'expression , le langage. Cette partie du style , si capable de relever le mérite des autres , a plus de difficulté qu'on ne pense.

Combien de qualirés ne faut-il pas réunir, pour exceller dans l'art d'écrire ? Il en est de générales, essentielles dans tous les genres. Quelque sujet qu'on traite, le langage doit être simple sans négligence, châtié sans affectation, concis sans obscurité. On ne parle que pour être entendu : on n'écrit que pour communiquer aux autres ses idées. Mais comment les transmettre sans altération ; si l'on ne s'attache à la propriété des termes ? Cette propriété de termes, bien différente d'un purisme superstitieux, suppose une étude approfondie de la langue qu'on parle ; une connoissance exacte de ses règles, de ses usages souvent contraires aux règles, de ses richesses & de ses défauts ; l'art de la manier, de se l'assujettir, d'y trouver des beautés que le Vulgaire n'apperçoit pas. Et cette étude, cette connoissance, cet art annoncent un génie philosophique, un goût exquis, des talens naturels cultivés par la réflexion. Il est vrai qu'une Langue ne fournit pas toujours des expressions qui répondent à nos pensées avec une justesse parfaite & , pour ainsi dire, géométrique. Mais dans ces cas même elle a des ressources pour quiconque sçait les connoître & s'en servir. En choisissant le terme qui s'éloigne le moins de l'idée qu'il s'agit de rendre, on le fait suivre ou précéder de quelqu'autre qui le modifie. De cet alliage résulte une expression composée, qui joint à la jus-

tesse le mérite d'une combinaison fine & délicate.

L'élégance est encore une qualité dont tous les genres sont susceptibles. Le choix des termes y contribue beaucoup ; mais il ne suffit pas. Elle est sur-tout produite par l'arrangement des mots , par le soin d'éviter les répétitions, les consonances & mille autres petits défauts de détail, dont la multitude défigure le style. Sçachez lier ensemble vos phrases, de manière qu'elles s'annoncent & s'amènent à mesure qu'elles se suivent ; les entremêler & les assortir avec art ; leur donner un tour en même tems libre & varié , votre style sera nombreux , intéressant , agréable. Un mot bien placé forme quelquefois une image , ou fait naître un sentiment. Que dirai-je de cette chaleur , qui doit animer le style ? Elle est dans un écrit , ce qu'est le sang dans un corps & le feu dans l'univers.

Mais outre ces qualités générales , il en est de particulières à chaque genre d'ouvrages. Les uns nobles , grands , sublimes demandent une magnificence d'expressions , une force , une énergie qui seroit déplacée dans les autres. L'éloquence , l'histoire , la poésie ont chacune leur ton ; & ce ton est sujet à des variétés sans nombre. Le grand art est de proportionner la richesse , l'élévation , la vivacité de son style à la matière qu'on traite. Toujours facile & correct , il doit , selon la nature du sujet ,

être simple , orné , sublime ou touchant. C'est une onde pure , dont la différence du terrain fait tantôt un ruisseau , tantôt un rapide torrent , & quelquefois un fleuve majestueux. Cette idée des qualités nécessaires à la perfection du style , idée sur laquelle j'aurois dû peut-être moins insister pour plus d'une raison , fait assez sentir quel est le mérite d'un bon Ecrivain ; mais en même tems quelle est la difficulté de bien écrire. Pense-t-on qu'il soit beaucoup plus facile de bien juger d'un ouvrage ? Cependant il n'est personne qui ne se croie en état de prononcer sur ce point. Quiconque écrit est sûr d'avoir autant de juges que de lecteurs : mais parmi ce grand nombre de juges , combien peu de connoisseurs véritables ? Un trait hardi , une pensée brillante , une faillie légère , un paradoxe ingénieux enlèvent presque tous les suffrages. La plupart des hommes sont faits pour admirer ce qui les étonne. Il en est peu qui sentent le prix d'un ouvrage régulier , pur , harmonieux , dont le style soutenu , sans être monotone , ne paroît pas le fruit du travail. Cette simplicité , cette aisance qui regnent dans le tour d'un Ecrivain , lui font perdre bien des admirateurs. On croit que pour écrire de cette manière , il suffit de prendre la plume ; on jouit de ses efforts , sans imaginer qu'il ait eu des efforts à faire ; on marche dans un terrain uni , sans penser

à ce qu'il en a coûté pour l'applanir. Au reste, cette idée qu'on se forme d'un ouvrage est la meilleure preuve de sa bonté. Comme l'art doit être l'imitateur de la nature, il ne réussit jamais mieux, que lorsqu'il en sçait emprunter tous les traits, au point d'être méconnu lui-même.

Suivant ces regles que j'ai la sincérité d'exposer contre mes propres intérêts, examinons le style de l'Anti-Lucrèce; il est en état d'en soutenir l'application. Ce n'est pas qu'il n'ait des défauts; tout ce qui sort de la main des hommes est nécessairement défectueux. Mais par combien de beautés ces taches légères ne sont-elles pas effacées? Ces beautés sont différentes, parce que l'Anti-Lucrèce traite d'un grand nombre de matieres; que chacune a son style, & que le Cardinal de Polignac a sçu prendre ce style avec une facilité qui n'annonce pas moins de goût que de talent. En général, la diction en est très-correcte. Il est peu d'ouvrages modernes, dont la latinité soit comparable à celle de ce Poëme. Des allusions fines, des tours heureux y découvrent un Auteur nourri de la lecture des meilleurs Ecrivains du siècle d'Auguste. Ses vers sont harmonieux, aisés, naturels. Aussi faciles que les vers d'Ovide, ils approchent les uns de l'élégante simplicité de ceux d'Horace, les autres de la noblesse de ceux de Virgile.

En effet, quoique tous également purs, ils ne sont pas tous du même goût. L'Anti-Lucrèce est un ouvrage, où l'Auteur, souvent Poëte & Philosophe en même tems, se trouve quelquefois obligé de n'être que Philosophe. Les détails dans lesquels il entre, en traitant des questions de Métaphysique ou d'Astronomie, étoient peu susceptibles de graces & d'ornement. La précision, la clarté, la méthode sont les seules qualités du style, qui conviennent à ces sortes de matieres. On ne peut nier que M. de Polignac ne les porte au plus haut degré. Il possède l'art de mettre des vérités abstraites dans tout leur jour, & de donner en quelque sorte un corps aux idées les plus métaphysiques. Malgré la gêne de la versification, & la difficulté de traiter dans une langue étrangere des sujets obscurs par eux-mêmes, il est si clair que la prose françoise ne pourroit l'être davantage. Son style est si naturel, qu'on seroit tenté de croire que les mots s'arrangeoient sous sa plume, sans le moindre effort de sa part. La justesse & la propriété des termes qu'il emploie est surprenante. J'ai vû de sçavans Anatomistes s'étonner de la maniere dont il a sçu joindre l'élégance à la plus scrupuleuse exactitude, dans la description qu'il fait du corps humain au septième Livre. D'habiles Astronomes donnent les mêmes éloges au huitième, où le système de l'uni-

vers est développé selon les principes de Descartes & de Copernic. Je pourrois citer encore d'autres morceaux, comme son explication de la pesanteur, la théorie du feu, ses preuves de la divisibilité de la matiere à l'infini.

Mais quelle éloquence, quelle poésie, lorsque la nature de son sujet lui permet de prendre l'effort ! Les fleurs semblent naître sous ses pas. Descriptions agréables, images riantes, comparaisons ingénieuses, sentimens nobles & touchans, idées sublimes, tout est prodigué dans son ouvrage. L'Anti-Lucrèce pourroit fournir des exemples de tous les genres de beautés. Quand le Cardinal de Polignac oppose au portrait du Sage d'Epicure, celui d'un homme persuadé des grands principes de la Religion naturelle ; quand il nous représente les ravages de l'amour propre, les suites affreuses de l'Athéisme, l'origine de l'Idolâtrie, l'insuffisance & la vanité des plaisirs, des honneurs, de tous les biens dont notre cœur se repaît ici-bas, on sent qu'il est pénétré de ce qu'il dit. C'est un Orateur, un Poète, un Philosophe épris des charmes du vrai. Il peint avec grace ; il élève l'esprit ; il intéresse le cœur. Quoi de plus noble que son début, que les éloges qu'il fait de Descartes & de l'étude de la nature ? Quoi de plus poétique que sa description des Cascades du *Teverone* ? En s'attachant à montrer que les ani-

maux sont des automates , avec quel art nous fait-il passer devant les yeux les traits les plus singuliers de leur histoire ? Ses *tableaux sont dignes de *la Fontaine* & d'*Oudry*. Quels agrémens ne répandent-ils pas sur le sixième Livre , dans lequel il rassemble les preuves de ce Paradoxe raisonnable , avancé d'abord par *Gomez Pereira* , & presque démontré depuis par *Descartes* ? Sa description d'une coquille , celle de la sensitive & plusieurs autres suffiroient pour me faire regretter qu'il n'ait laissé que quelques vers du neuvième Livre , qui devoit rouler sur les fossiles , les minéraux , les plantes marines , en un mot , sur tout ce que renferment les entrailles de la terre & le sein de la mer. L'origine des rivières est un sujet qu'il eût relevé des plus brillantes couleurs de la Poësie. Avec quel plaisir l'aurons-nous suivi dans les grottes profondes , où la nature dérobe à nos yeux ses plus grandes merveilles ! Quel champ n'offroient pas à son génie les découvertes qu'on fait si souvent de coquillages & de poissons pétrifiés dans les terres : Médailles incontestables du Déluge , suivant l'expression de *M. de Fontenelles* ; cet ingénieux Philosophe , qui a scû donner tant d'esprit à la raison !

Il seroit encore à souhaiter pour un autre motif , que le Cardinal de Polignac eût mis la dernière main à son ouvrage. S'il en avoit eu le loisir , il

auroit sans doute fait disparoître une partie des défauts qu'on y remarque , & que je ne prétends pas dissimuler. Le principal est une abondance qu'il n'a pas toujours renfermée dans ses justes bornes. Il ne laisse presque rien à suppléer au Lecteur ; il tombe dans des répétitions ; il développe des raisonnemens, dont il auroit pû ne présenter que le principe. Ajoutons qu'en général ses tours ne sont pas assez variés ; que son style , avec beaucoup de graces , n'a peut-être pas assez de force ; qu'il prodigue trop les comparaisons. On pourroit sur-tout en critiquer deux ou trois , qui me paroissent peu justes , & qui certainement ne sont pas nobles. Peut-être peuvent-elles se soutenir dans un Poëme latin ; mais je n'ai pas cru devoir les faire passer dans ma traduction. Au reste , comme chaque Peintre a sa maniere , chaque Ecrivain a son style. Ce qui me paroît distinguer celui de notre Poète , c'est la fécondité , la noblesse , la clarté , l'élégance & l'harmonie. Avec plus de nerf & de feu , ce seroit un modèle achevé.

Si les hommes se peignent dans leurs ouvrages , quelle idée l'Anti-Lucrèce ne doit-il pas nous donner de son Auteur ? Je n'entreprendrai pas de le représenter tel qu'il fut. Trop jeune pour avoir pû le connoître ; je ne jugerois de lui que par son Poëme & par les autres monumens qu'il nous a

laissés

laissés de son génie. Je sçais trop d'ailleurs ce qui me manque, pour oser même aspirer à l'honneur d'en faire le portrait. Les grands hommes appartiennent de droit aux grands Peintres. Le nom du Cardinal de Polignac est écrit dans les fastes de l'univers. La France, la Société, la Littérature ont pleuré sa perte; & nos Académies, dont il faisoit un des principaux ornemens, ont eu la gloire de lui donner des Panégyristes dignes de lui. Deux célèbres Ecrivains chargés de son éloge, par la place qu'ils y remplissoient alors, s'en sont acquittés avec un succès brillant. *M. de Boze* a bien voulu permettre que celui qu'il a composé parût à la tête de ma traduction; & cet éloge qui présente un fidèle abrégé de la vie de *M. de Polignac*, autorise mon silence sur une si belle Histoire.

Cependant je ne puis, sur-tout à l'occasion de l'Anti-Lucrèce, m'empêcher de remarquer un trait qui caractérise à mes yeux cet homme illustre: c'est la grandeur de son sçavoir. Il avoit reçu de la nature une merveilleuse facilité. L'étendue, & si je l'ose dire, la souplesse de son génie, le rendoient propre aux différens genres d'études. Sans les confondre, il les embrassa tous. Mithridate parloit toutes les langues de l'Asie: ne peut-on pas dire que le Cardinal de Polignac a sçu toutes celles du monde littéraire? Il n'étoit étranger dans aucune des parties

de ce vaste empire. Et quel progrès n'auroit-il pas fait dans les Sciences, s'il n'eût été qu'Homme de lettres ; puisque malgré le tumulte des affaires, les devoirs de la société, les distractions inséparables de son rang & des places qui lui furent confiées, il avoit acquis un fonds de connoissances inépuisable ? Heureux qui peut faire de son esprit un si noble usage ! C'est l'employer utilement, que d'aimer à multiplier ses idées. Rien ne le retrécit, ne le dégrade davantage, que de se concentrer dans un seul genre, en méprisant tous les autres. Ce goût exclusif annonce presque toujours un génie borné, faux, esclave des préjugés, incapable de vûes générales, fait pour ramper autour d'un seul objet, pour s'appesantir sur de minces détails. Ceux qui pensent, quoique déterminés par des talens naturels, à cultiver telle ou telle science, ne se bornent pas à la sphère qu'ils ont choisie : ils connoissent, ils parcourent les sphères voisines. Citoyens d'une partie de l'univers, ils sont naturalisés dans les autres. Qu'on ne dise pas que les différens objets de nos études sont trop contraires, trop vastes, pour ne point se donner une exclusion mutuelle. Je sçai que prétendre mener de front toutes les Sciences, ce seroit se repaître d'un espoir chimérique. Mais sans former un pareil projet, on peut joindre à l'étude approfondie de quelqu'une, les élémens

de plusieurs autres. Malgré leur opposition apparente, elles ont un rapport véritable; elles se soutiennent, s'éclairent réciproquement. Du point de vûe dans lequel il se place, l'homme d'esprit aperçoit leur liaison. Il voit que celle dont il a fait choix n'est que la partie d'un tout, & que ce tout est un corps dont la moindre portion a droit d'attirer ses regards. Les Lettres forment réellement une République. Il est entre les esprits une société, comme il en est une entre les habitans d'un même pays. Le citoyen d'une ville où fleurit le commerce, peut sans sortir de sa patrie, jouir de toutes les productions, de toutes les richesses des climats les plus éloignés. Sa demeure est un centre, où tout vient aboutir. Que penseroit-on de lui, si renonçant aux avantages d'une si heureuse situation, las de cette abondance, de cette variété, qui préviennent ses besoins, il alloit se renfermer dans une Isle déserte, aride, & qui séparée de tout, étrangère à l'univers, ne produiroit qu'une seule des choses nécessaires à la vie? Ayons la même idée d'un homme, qui ne cultivant qu'un seul genre d'études, proscriit tout le reste avec dédain. Quoi donc? Ne peut-on être sensible aux attraits d'une science, sans méconnoître le prix de toutes les autres? C'est une des injustices de l'amour propre: mais que cet amour propre est aveugle! qu'il

entend mal ses intérêts ! Ces espèces d'enthousiastes qui ne font cas que de leur secte , pensent-ils que ceux qu'ils méprisent , aient pour eux beaucoup d'estime ? N'est il pas infiniment plus flatteur de connoître assez toutes les sciences , pour en appercevoir l'utilité ; pour s'intéresser aux progrès de ceux qui les cultivent ; pour s'approprier les fruits de leurs travaux ; pour avoir le plaisir de les estimer ? L'étude des hommes & celle de la nature ouvrent deux scènes différentes , mais qui peuvent être contemplées par les mêmes yeux. Elève de toutes les Muses , le Cardinal de Polignac pouvoit dire avec raison : « L'Histoire m'instruit ; la Poësie » me délasse ; l'Antiquité me donne des préceptes » & des modèles ; la Physique & l'Astronomie » m'offrent un spectacle digne de nos regards. C'est » pour moi que Descartes médite ; que Pascal pen- » se ; que Newton calcule ; que Mallebranche cher- » che la vérité ; que la Bruyere peint les mœurs ; » que le Leibnitz François , le Varron de notre sié- » cle porte aujourd'hui le flambeau dans la nuit » des tems. » En vain objecteroit-on que des connoissances si variées , au lieu d'éclairer l'esprit , n'y jettent que le trouble & la confusion. Elles produisent cet effet sur des hommes qui , plus avides de sçavoir , que capables de réfléchir , entassent tout sans choix & sans ordre. C'est sans doute un

malheur pour eux, que de sçavoir beaucoup ; parce qu'un esprit faux , à force de s'exercer sur plus d'objets , devient incorrigible par l'habitude de mal juger. Mais les génies méthodiques , qui de bonne heure se sont formé le goût & le jugement sur des principes invariables , ne doivent pas craindre de trop embrasser. Toutes leurs idées se placent & s'arrangent naturellement. L'Anti-Lucrèce en fournit la preuve. L'Auteur y traite un grand nombre de matieres différentes. Mais la propriété des termes dont il se sert , & la clarté de son style montrent que la multitude de ses connoissances ne nuisoit pas à la justesse de ses idées.

CE Poëme , l'Ouvrage de l'esprit & du sçavoir , seroit peut-être encore enseveli dans les ténèbres , si l'Auteur n'avoit pas eû un Ami véritable. C'est à l'amitié, que le Public doit la possession de l'Anti-Lucrèce. La conformité de caractère unissoit depuis long-tems au Cardinal de Polignac un homme, qui joignoit aux avantages de la naissance , à la délicatesse de l'esprit , un mérite plus rare & plus réel aux yeux de quiconque sent le prix des qualités du cœur. A ce portrait on reconnoît sans peine M. l'Abbé de Rothelin ; ce sage , aimable & modeste , né pour être l'exemple & les délices de la société. M. de Polignac avoit plus d'une fois

ART.
II.
HISTOIRE
de
l'Anti-
Lucrèce
de-
puis la
mort de
l'Au-
teur.

reconnu la solidité de son attachement pour lui, dans ces occasions délicates qui effrayent les amitiés foibles & démasquent les fausses. Persuadé par de telles épreuves, que cet ami tendre & constant auroit pour sa mémoire le même zèle que pour sa personne; il lui remit son Poëme peu de jours avant sa mort, en le laissant maître absolu de la destinée de cet ouvrage. C'étoit lui donner une grande marque de confiance, mais en même-tems le charger d'un pénible fardeau. L'Anti-Lucrèce n'étoit pas, à beaucoup près, dans l'état où Virgile laissa l'Enéide. Travaillé par l'Auteur à plusieurs reprises; plein de différentes leçons entre lesquelles il ne paroissoit pas s'être déterminé; rempli de ces négligences, qui échappent toujours dans le feu de la composition; c'étoit un assemblage de pièces de rapport dont la liaison, quoique réelle, ne se montroit pas au premier coup-d'œil. Des additions sans nombre, écrites sur des feuilles volantes, formoient plus de trois mille Vers séparés du texte même. Une révision si difficile ne demandoit pas moins de sagacité que de patience, de goût que de sçavoir. Il falloit d'abord rassembler les diverses copies de cet ouvrage, la plupart informes & toutes, différentes; les comparer soit entr'elles, soit avec l'Original remis par l'Auteur; choisir entre les variantes; distribuer

dans le corps du Poëme cette foule de morceaux détachés , dont la place n'étoit pas indiquée ; tirer ensuite du tout ensemble un Manuscrit complet. Sans une lecture réitérée , ou plutôt sans une étude approfondie de l'Anti-Lucrèce , on ne pouvoit parvenir à cette dernière opération , qui n'étoit elle-même qu'un préliminaire. En effet, ce Poëme avoit d'avance une grande célébrité : l'Auteur étoit un homme illustre , dont la réputation établie par d'autres titres pouvoit être compromise. Et ce qu'il faut sur-tout remarquer , cet Auteur , malgré l'amour que les hommes ont pour leurs productions , avoit permis de le supprimer , comme s'il se fût défié du mérite ou du succès de son ouvrage. Quels soins n'étoit donc pas obligé de se donner un homme zélé pour l'honneur de son ami , & que le choix de cet ami rendoit l'arbitre de ce qui pouvoit augmenter sa gloire , ou lui porter atteinte ? Ce n'étoit pas assez de s'attacher à la forme , au style , à la versification du Poëme ; il devoit en examiner le fonds , en discuter le raisonnement & les principes ; enfin , à cause de la variété des sujets qui s'y trouvent ou traités ou simplement effleurés , se livrer à des recherches sans nombre. Travail ingrat , long , pénible , obscur , & dont un Auteur voudroit à peine se charger pour lui-même.

Mais est-il des obstacles dont l'amitié ne triomphe ?

Elle inspire à ceux qu'elle anime ce courage qui rend capable d'un dévouement. Elle a ses Héros. Fait pour en être un, sensible à ses douceurs & digne de les goûter, M. l'Abbé de Rothelin sçavoit qu'en faisant le bonheur de ceux qu'elle unit, elle leur impose des devoirs ; & tout ce qu'il regardoit comme devoir fut toujours sacré pour lui. D'ailleurs il étoit soutenu par l'importance de l'objet. Contribuer à la perfection d'un ouvrage où l'athéisme est combattu, c'étoit servir la Religion & par conséquent l'Humanité. Déterminé par des motifs si respectables, malgré le triste état d'une santé qui s'affoiblissoit de jour en jour, il entreprit la révision de l'Anti-Lucrèce & l'acheva. Je n'entrerai pas dans le détail des soins qu'il a pris : ce détail seroit immense, & se peut aisément concevoir après la peinture que j'ai faite du désordre où se trouvoit le Poëme. A force de le lire & de le méditer, il en avoit tellement saisi le plan, les idées, le style, que l'esprit même de l'Auteur sembloit l'animer.

Mais comme la modestie est inséparable du mérite, plus on a de lumières, plus on se défie de son propre goût. M. l'Abbé de Rothelin ne crut pas devoir se charger seul d'un travail qui demandoit des connoissances si variées ; il se hâta d'associer à cet examen les Critiques les plus éclairés.

Convaincu que le suffrage des véritables Connoisseurs répond de celui du Public , & souvent même le détermine, il offroit l'Anti-Lucrèce aux regards de tous ceux dont l'approbation peut flatter un amour propre délicat. Je ne citerai pas tous les Sçavans qu'il a consultés : cette Capitale renferme peu d'hommes illustres dans les différens genres de sciences ou de littérature , dont les noms ne fassent partie de cette liste. En les rassemblant plusieurs à la fois , il avoit formé des especes de Tribunaux littéraires , dont chacun entendoit séparément la lecture du Poëme entier. Les uns devoient prononcer sur le style ; les autres sur les choses mêmes. Admis à quelques-unes de ces conférences , j'ai souvent eu le plaisir d'observer la diversité des impressions que les mêmes objets font sur les esprits différens ; j'ai souvent eu celui de suivre avec peine une foule de remarques fines , de réflexions judicieuses, que la dispute faisoit éclore avec rapidité. Mais ce qui me touchoit le plus , c'est l'inquiétude avec laquelle M. l'Abbé de Rothelin cherchoit à démêler le véritable sentiment de ses Auditeurs , & la satisfaction vive que lui causoient de sinceres applaudissemens. On eût dit qu'il étoit l'Auteur du Poëme. En le voyant occupé sans cesse de cet ouvrage, se livrer avec patience , avec ardeur , aux plus longues discussions ;

revenir à tout moment sur ses pas sans se rebuter ; faire ses délices de toutes les fatigues inséparables d'une pareille entreprise , je jouissois d'un spectacle plein de charmes pour les cœurs sensibles. Le pouvoir de l'amitié paroissoit à mes yeux dans tout son jour ; & je concevois alors que ce sentiment si désintéressé , si pur , est capable de la même vivacité que les passions ; ou plutôt que c'est la passion des âmes vertueuses.

M. l'Abbé de Rothelin recueilloit soigneusement tous les avis ; il prenoit une note des différentes critiques , mais en se réservant le droit de les juger & la peine d'en faire usage. La plupart de ceux qu'il consultoit se contentoient d'indiquer les défauts , sans entreprendre de les réformer. C'est sur lui que rouloit ce travail pénible. Il le partageoit avec quelques amis , charmés de lui donner cette marque de leur attachement. Celui de tous dont il a tiré le plus de secours , c'est un homme connu par son esprit & ses talens , mais dont l'esprit & les talens sont le moindre mérite, *M. le Beau*, Professeur d'Eloquence dans l'Université de Paris , & maintenant associé de l'Académie des Belles-Lettres. Ils travailloient de concert avec une assiduité qui mit enfin le Poëme en état de paroître. Tout étoit prêt ; & l'Anti-Lucrèce pour se montrer n'attendoit que des circonstances plus heureuses.

Mais une mort trop prompte , quoique depuis long-tems annoncée par une langueur incurable, en nous enlevant M. l'Abbé de Rothelin , l'a privé du plaisir de présenter au Public l'Ouvrage du Cardinal de Polignac. Ce n'est pas un des moindres sacrifices qu'il ait eu à faire. Pour en diminuer l'amertume , il a confié par un acte autentique l'édition de l'Anti-Lucrèce à cet ami zélé, qui l'avoit secondé si parfaitement. Flatté d'une telle marque de reconnoissance , M. le Beau se chargea de ce dépôt précieux, dans le dessein de n'en pas jouir long-tems seul. Des obstacles qu'il n'avoit pas prévus , l'ont empêché de satisfaire aussi-tôt qu'il le desiroit son impatience & celle du Public. Enfin après les avoir surmontés , il a depuis environ quinze mois publié ce Poème fameux , en l'accompagnant d'une Préface digne du Poème & de lui. Elle est pleine de traits brillans , de pensées fines , d'heureuses expressions ; mais elle ne fait pas moins l'éloge du cœur de l'Ecrivain que de son esprit. C'est-là , que déclarant qu'il donne l'Anti-Lucrèce sous les auspices de M. l'Abbé de Rothelin , il élève à sa Mémoire un monument immortel. De quels traits nous peint-il cette douceur , cette égalité d'ame , cette politesse noble & vraie , ce goût des Lettres , cet amour de la Religion , cette vertu modeste & solide ; en un mot , tant de qualités

estimables dont l'assemblage formoit le caractère d'un homme si digne de nos regrets ? Ce caractère fut le principe d'une conduite toujours uniforme, toujours régulière, & du courage inalterable avec lequel il attendit l'instant qui devoit terminer ses jours. Je l'ai vu pendant trois mois soutenir d'un œil ferme & tranquille les approches d'une mort qui s'avançoit à pas lents. Quoique sensible, quoiqu'environné d'objets capables d'ébranler sa confiance, il parut rompre sans effort tous les liens qui l'attachoient à la terre, & nous montra ce que peut sur un Philosophe Chrétien l'espérance d'un avenir.

A P P T.
III.
C'est la
Traduction
que je
donne
de ce
Poëme.

LES AMIS des lettres & de la vertu, les cœurs reconnoissans, tous ceux en un mot dont l'approbation peut me flater, applaudiront aux justes éloges que je donne à M. l'Abbé de Rothelin. Ils ne peuvent paroître déplacés à la tête d'un ouvrage dont nous lui sommes redevables, & d'une traduction que j'ai faite par attachement pour lui. Après l'idée que je viens d'ébaucher de son caractère, ne ferai-je pas taxé d'orgueil, si je dis qu'il m'honora de ses bontés ; qu'il me donna souvent des preuves d'une sincère & vive affection ? Je la dûs sans doute au desir que je marquois de cultiver les Lettres. C'étoit intéresser vivement un homme qui les

aimoit avec ardeur, dont elles faisoient la plus chere occupation, & qui jaloux d'étendre leur empire, ne cherchoit qu'à leur acquérir de nouveaux sujets. Il sçut lever les obstacles qui m'empêchoient de suivre mon goût, & guida mes premiers pas dans une route, où les premiers pas décident de tous les autres. Epris des charmes & touché des avantages de l'étude, il étoit persuadé que les sciences font la gloire d'un Etat. Avec quel plaisir voyoit-il leurs intérêts confiés au zele d'un Ministre éclairé, qui regarde le pouvoir de les proteger comme un de ses plus beaux droits ! Que ne peuvent-elles pas esperer de la paix qu'un Monarque bienfaisant & desinteressé vient de rendre à l'Europe ? Sous ce nouvel Auguste, secondé par un autre Mecene, elle fera renaître l'âge d'or de la Litterature.

M. l'Abbé de Rothelin, qui pour donner l'Anti-Lucrece au Public, attendoit le retour de cette paix, ne fut témoin que des victoires dont elle est le fruit précieux. Une mort prématurée l'a privé d'un spectacle dont ses yeux étoient dignes. J'avois, quelques mois avant qu'elle arrivât, commencé la traduction du Poëme. Dans ses derniers momens il me parut desirer que je la continuasse ; je le lui promis : en m'ouvrant la carriere des Lettres, il avoit acquis un droit sur mes premiers travaux. Cette promesse m'a soutenu contre les

dégouts & les difficultés inséparables d'un pareil ouvrage.

Sans prétendre les exagérer ici , je ne crains pas d'avancer qu'il est souvent plus facile de composer que de traduire. Un traducteur doit posséder & sa langue & celle de son Auteur. Il doit emprunter le génie d'un autre ; saisir ses idées ; se conformer à son goût ; s'anéantir à tout moment , pour se reproduire sous une forme étrangère. D'ailleurs quels efforts n'a-t-on pas à faire , pour affranchir une traduction de la contrainte propre en quelque sorte aux ouvrages de ce genre ; pour la préserver de ce froid qui les fait languir si souvent , pour lui donner un tour noble , aisé , naturel ; pour transporter enfin dans la copie toutes les beautés de l'original , sans en représenter tous les traits ? Concluons de ce détail que les grands Ecrivains sont les seuls qui puissent être bons traducteurs. Je dis plus : ils sont par une autre raison les seuls qui devroient entreprendre de traduire. En formant un tel projet , on se constitue par son propre choix l'Interprete d'un Auteur ; & par conséquent on devient responsable envers lui de la manière dont on le fait parler. Les Anciens , dont les ouvrages sont , pour ainsi dire , consacrés par l'admiration de plusieurs siècles , sont moins compromis entre les mains d'un traducteur médiocre. Quoique

sous la forme qu'il leur a donnée , ils paroissent au-dessous de l'idée qu'on en avoit , leur gloire est en sûreté. Le Lecteur jugeant d'eux par l'opinion générale , impute à leur Interprete la plupart des défauts qu'il y remarque. Mais quel risque un Moderne ne court-il point en pareil cas ? Le dégoût qu'inspire son traducteur retombe presque toujours sur lui. D'après une copie informe & qui le défigure , ses contemporains le jugent avec rigueur & sans appel. Un homme qui pense avec délicatesse ne peut donc s'examiner trop scrupuleusement, lorsqu'il ose former une entreprise , où la réputation d'un autre se trouve intéressée. Il se doit tout entier à son Auteur , & la moindre négligence de sa part blesse un engagement réel.

Ces considérations jointes à la longueur de l'Anti-Lucrèce , à la diversité des matières qu'il traite , au peu d'espérance que j'avois de réussir , & sur-tout aux fréquentes révoltes de mon goût naturel , qui sans cesse entraîné vers d'autres objets protestoit contre ce genre de travail , m'ont presque fait renoncer à la traduction de ce Poëme. J'ai souvent été sur le point de l'abandonner. Mais chaque fois le souvenir de l'intérêt que prenoit à cet ouvrage un homme dont la mémoire m'est précieuse , de la promesse que je lui fis , & de la circonstance dans laquelle il l'exigea , m'obligeoit à

désavouer cette résolution. Je sentoîs ranimer mon ardeur, en me rappelant le courage infatigable qui le soutint dans le cours des travaux qu'il s'étoit imposés pour la révision du Poëme, & qui peut-être ont abrégé ses jours. Voilà ce qui m'a conduit jusqu'au bout de cette pénible carrière, malgré les obstacles & les prétextes qui m'invitoient sans cesse à la quitter.

Je ne rends compte au Public de tous ces détails, que pour éviter les reproches de témérité que m'attireroit une pareille entreprise, si les motifs n'en étoient pas connus. Je sens trop combien cette traduction est imparfaite, combien elle répond peu à l'idée que je me forme d'un bon ouvrage en ce genre, pour oser dire ce qu'elle m'a coûté. Chaque Traducteur se fait un système. Le mien est le fruit d'une expérience que des épreuves réitérées m'ont fait acheter bien cher. Je ne l'exposerai pas ici; cette discussion me mèneroit trop loin: mais en général deux principes qui me paroissent importants, m'ont servi de règle.

Je suis convaincu d'abord qu'on ne doit pas traduire un ouvrage écrit dans une langue étrangère à l'Auteur, comme on en traduiroit un que l'Auteur auroit composé dans sa propre langue. En effet, quoique les hommes puissent avoir les mêmes idées, elles s'offrent à leur esprit sous des formes différentes.

différentes. Pour peu qu'elles soient nettes & précises, elles naissent accompagnées de termes qui les expriment ; & cette expression ; l'image , le corps d'une idée , varie suivant le caractère propre à chaque langue. Virgile pensoit en Latin. Un François qui le traduit doit par conséquent s'étudier à concilier les génies des deux langues , de façon que , sans choquer la sienne , il représente non-seulement les pensées de Virgile , mais encore le tour qu'elles avoient dans son esprit. Cet accord qu'on peut regarder comme une branche du *Costume* , est très-difficile. Mais le Cardinal de Polignac étoit François : il pensoit donc en François : ses idées s'offroient à lui revêtues d'expressions françoises. Ainsi quelque familière que lui fût la langue de l'ancienne Rome , pour les rendre en latin aussi parfaitement qu'il a fait , il étoit obligé de les traduire. La vérité de cette remarque doit frapper encore davantage , si l'on se rappelle qu'il étoit homme du premier rang ; qu'il vivoit dans le centre du langage le plus pur ; que son Poëme roule sur des matieres philosophiques qui faisoient le sujet de ses entretiens ordinaires , & que les anciens n'ont pas traitées ; qu'il est plein d'expériences & de raisonnemens modernes. Ce n'est pas qu'on ne rencontre dans cet ouvrage des tours latins , qui se feront d'eux-mêmes offerts à son esprit. J'en citerois un

grand nombre. Mais ce n'est que dans les morceaux de sentimens , ou dans les descriptions d'objets que présente la nature ; parce que le cœur parle , & que la nature est décrite dans toutes les langues. Il étoit possible alors de trouver en même tems des expressions & des phrases toutes latines. Ces exceptions ne détruisent pas la regle que je viens de proposer. Suivant ce principe , comment devoit agir le traducteur de l'Anti-Lucrèce ? Songer d'abord qu'il étoit moins question de traduire que de restituer , de tracer une copie que de faire revivre un original. En conséquence , se remplir des idées de son Auteur ; en démêler la forme naturelle à travers les dehors étrangers dont il les avoit revêtues ; épier , pour ainsi dire , l'instant de leur naissance , pour observer ce qu'elles étoient alors , & chercher ensuite à les exprimer d'une manière que pût avouer un Ecrivain qui parloit bien sa langue.

La seconde regle que j'ai toujours eue devant les yeux , c'est qu'il faut conformer son style au sujet qu'on traite. Or l'Anti-Lucrèce , je l'ai déjà dit plusieurs fois , est tantôt un poëme , tantôt un ouvrage purement philosophique. J'ai donc cru devoir , en traduisant les morceaux de Poësie , donner à ma prose le tour poétique , semer des fleurs , chercher l'harmonie , la variété , la richesse des expressions , & sur-tout conserver les images qui sont

l'essence de la Poësie. Mais dans l'examen des matieres abstraites j'ai simplement tâché de réunir la précision, la justesse & la propriété des termes. J'ai banni les images, lorsqu'elles usurpoient la place des idées. Enfin, je ne me suis attaché qu'à rendre mon style pur, clair & naturel. C'est surtout cette dernière qualité qui me paroît faire le mérite d'une traduction. On exige qu'elle soit fidèle; mais elle ne doit pas être littérale. Il faut que sans être libre, elle le paroisse; & que le Lecteur puisse oublier qu'il a devant les yeux une copie.

Celle que je présente au Public a toute l'exactitude qu'a pû lui donner un travail assidû. Je ne me suis permis d'écarter que dans une seule occasion, où je l'ai jugé nécessaire. Cet écart est si considérable que je crois devoir en avertir. Il regarde un morceau d'environ deux cens vers, qui fait partie du septième Livre. L'Auteur en parlant de la propagation des différentes especes, entre sur celle des animaux dans des détails physiques que le latin a pû conserver, parce qu'il est à la portée de moins de Lecteurs; mais qui me paroissent insoutenables dans notre langue. Je les ai supprimés sans balancer. Mais comme ils offrent une preuve éclatante de la Toute-puissance de Dieu, & qu'ils sont nécessairement liés au reste du Livre, je n'ai fait que donner à cet endroit une nouvelle forme. J'ai

rejeté sur les végétaux tout ce qui regardoit les animaux ; & ce changement ne diminue rien de la force des preuves dont l'Auteur se sert , ne nuit point à la suite de son explication. Tout se trouve lié dans la traduction , comme dans le texte. Le Poëte y fait les mêmes raisonnemens , y répond aux mêmes difficultés.

En parlant des principes que j'ai peut-être mieux connus que suivis dans la composition de cet ouvrage , je ne dois pas me taire sur les secours qui l'ont mis en état de paroître tel que je le donne aujourd'hui. Ce sont les conseils & les critiques de quelques amis , dont j'ai plus d'une fois éprouvé le goût & la sincérité. Ils ont eû la patience d'entendre la lecture de ma traduction entière , dans des conférences qui se tenoient avec une régularité que je ne puis trop reconnoître. C'étoit chez un homme , qui sans aucun titre littéraire est vraiment homme de lettres , qui chérit la mémoire de M. l'Abbé de Rothelin , & le fait revivre pour moi par l'affection dont il m'honore. Je supprime son nom par obéissance ; quoique je pusse m'autoriser de l'exemple de *M. Duclos* , qui n'a pas eu pour sa modestie la même déférence , dans la Préface de l'Histoire de Louis XI. Que ne dois-je pas en particulier à l'amitié de M. l'Abbé de la Bleterie ? Que ne dois-je pas à celle de *M. Crevier* , qui a bien voulu

augmenter le nombre de mes obligations à son égard, en interrompant, pour l'examen de mon ouvrage, des travaux dont nous recueillons tous les ans le fruit? J'ai tâché de mettre à profit de pareils secours: c'est au Public à juger si j'ai réussi. Mais quel que soit le succès de la traduction que je lui présente, j'aurai du moins dégagé ma parole. Heureux d'avoir pû, en remplissant un devoir que m'imposoit la reconnoissance & l'amitié, consacrer à la Religion les prémices de ma plume! C'est un engagement dont je sens avec plaisir la force & l'étendue.

ELOGE



ÉLOGE DE M. LE CARDINAL DE POLIGNAC.

Par M. DE BOZE.

MELCHIOR DE POLIGNAC, Cardinal-Prêtre du titre de Sainte Marie des Anges aux Termes, Archevêque d'Ausche, & Commandeur des Ordres du Roi, nâquit au Puy en Velai, le 11. Octobre 1661. & fut le second fils de Louis-Armand Vicomte de Polignac, & de Jacqueline du Roure sa troisiéme femme.

LA Maison DE POLIGNAC est trop connue pour prétendre rien ajouter à l'idée qu'on en a : son origine se perd dans l'antiquité la plus reculée ; & la possession immémoriale du lieu à qui elle a donné, ou dont elle a tiré son nom, rappelle celui d'*Autoctones*, que les Athéniens se donnoient eux-mêmes, comme étant les enfans & les maîtres de la terre qui les portoit.

Tome I.

A

2 ÉLOGE DE M. LE CARDINAL

LE jeune MELCHIOR, tendrement aimé d'un oncle qui l'avoit tenu sur les fonts de baptême, & qui étoit Abbé de Montebourg, fut destiné à l'Eglise; & dès qu'il eut reçu au Puy une première teinture des Lettres, il vint à Paris faire ses Humanités au Collège des Jésuites.

IL NE se souvenoit pas d'y avoir jamais donné prise sur lui pour avoir manqué à aucun de ses devoirs. Une fois seulement, (c'étoit un jour de composition,) voyant M. son frere & un autre de ses amis, gémissans sur le thème dont ils ne pouvoient venir à bout, il essaya de leur en faire passer un à chacun dans le tuyau d'une plume qu'il paroïssoit leur prêter. Le Régent se douta de quelque chose, les plumes lui furent apportées, il en tira les thèmes communiqués, & les montrant à toute la classe, il promit d'en faire le lendemain une punition exemplaire; mais le soir même ayant eu la curiosité de lire ces thèmes faits à la hâte, il les trouva si bons, si différens l'un de l'autre, & sur-tout de celui de l'Abbé DE POLIGNAC, qui étoit le meilleur des trois, que le lendemain il ne se fit pas beaucoup prier pour pardonner une faute, dont il auroit voulu que tous ses écoliers eussent été capables.

APRÈS avoir fini sa Rhétorique aux Jésuites par des exercices brillans, M. l'Abbé DE POLIGNAC passa au Collège d'Harcourt pour y faire sa Philosophie.

L'UNIVERSITÉ étoit alors encore partagée entre Aristote & Descartes ; les jeunes Professeurs penchoient vers le nouveau système , les autres se piquoient d'une inviolable fidélité pour l'ancien, & il n'est pas étonnant que celui d'Harcourt fût de ce nombre ; il y avoit près de trente ans qu'il jouissoit d'une grande réputation. Mais elle n'imposa point à son Disciple ; il sentit la beauté & les avantages du système de Descartes dans les objections mêmes que l'on s'efforçoit de résoudre ; & tout ce que lui apprirent les cahiers de son Professeur, ce fut à bien disputer contre lui ; ce qui dans un sens est une assez bonne manière d'apprendre.

CEPENDANT le tems de soutenir des Thèses arriva : le Professeur souhaitoit que l'Abbé DE POLIGNAC fit honneur à ses leçons ; celui-ci au contraire , offroit de défendre publiquement le système de Descartes , sans le secours d'aucun Président , & depuis long tems il n'y avoit eu une affaire de cette importance au Pays Latin. On l'accommoda enfin ; il fut décidé que l'Abbé DE POLIGNAC soutiendrait les deux systèmes par deux Actes séparés , & en deux jours différens , mais que celui d'Aristote , comme le plus respectable , feroit soutenu le dernier , & fermeroit la barrière.

L'ABBÉ DE POLIGNAC se rendit ; il disposa lui-même dans l'ordre qui lui parut le plus naturel , les principes de Descartes qui n'avoient encore jamais été rédigés en forme de Thèse ; & s'immolant

A ij

4 ÉLOGE DE M. LE CARDINAL

à celle que son Professeur avoit disposée en faveur d'Aristote , il enchantà tout son Auditoire dans la première, & les vieux Péripatéticiens sortirent très-contens de la seconde.

IL SE distingua de même en Sorbonne ; & il y achevoit son cours de Théologie , quand M. le Cardinal de Bouillon l'engagea à venir avec lui à Rome où il étoit obligé d'aller pour le Conclave où Alexandre VIII. fut élu.

LE NOUVEAU Pape donna des marques si particulières de son estime à l'Abbé DE POLIGNAC , que M. le Duc de Chaulnes qui avoit été envoyé en même tems pour pacifier les différends qui s'étoient élevés , & qui avoient été poussés si loin sous le Pontificat d'Innocent XI. fit agréer au Roi que l'Abbé DE POLIGNAC entrât dans cette partie de la négociation qui regardoit les propositions du Clergé de 1682.

AINSI devenu Ministre à l'âge de 27 à 28 ans, son coup d'essai fut de discuter les Libertés de l'Eglise Gallicane, & les intérêts de la Cour de Rome, avec un Souverain Pontife qui en avoit fait toute son étude pendant plus de cinquante ans avant son élévation. Il eut l'honneur de l'entretenir plusieurs fois ; & le Saint Pere qui goutoit de plus en plus le caractère de son esprit , lui dit avec bonté dans une de leurs dernières conférences : *Vous paroissez toujours être de mon avis , & à la fin c'est le vôtre qui*

Temporé. En effet, les principaux articles de l'accommodement ayant été comme réglés, M. le Duc de Chaulnes & M. le Cardinal de Bouillon jugèrent à propos que l'Abbé DE POLIGNAC repassât en France, pour en rendre lui-même compte au Roi.

LOUIS XIV. lui accorda une longue audience, au sortir de laquelle il dit : *Je viens d'entretenir un homme, & un jeune homme, qui m'a toujours contredit, sans que j'aie pu m'en fâcher un moment.* Il retourna à Rome avec de nouvelles instructions, & l'affaire y fut sinon terminée, du moins assoupie comme on le souhaitoit, avant la mort d'Alexandre VIII.

ALORS il rentra avec M. le Cardinal de Bouillon au Conclave où fut élu Innocent XII, & immédiatement après il revint à la Cour. Les agrémens qu'il y trouva ne purent l'y retenir; il leur préféra le séjour du Séminaire des Bons-Enfans, pour se livrer suivant son goût, à l'étude des Belles-Lettres, des Sciences & de l'Histoire, en se formant aux devoirs de son état. Mais l'opinion que le Roi avoit de ses talens, ne lui permit pas de les consacrer uniquement à cet usage; il fut nommé Ambassadeur Extraordinaire en Pologne, & obligé de s'y rendre presque *incognito*, & par mer, parce que la France étoit en guerre avec presque toutes les autres Puissances de l'Europe.

6 ÉLOGE DE M. LE CARDINAL

LE BATIMENT sur lequel on avoit embarqué ses équipages, sa vaisselle, ses meubles, échoua aux côtes de Prusse, & tout y fut pillé. Pour lui il arriva heureusement; & semblable aux Héros qui n'avoient besoin d'aucun appareil pour se faire reconnoître, il fut accueilli par le Roi de Pologne avec une tendresse & des distinctions sans exemple: ce Prince voulut qu'il logeât dans son propre Palais; bientôt il en fit son ami de tous les momens & de toutes les heures; & ce goût si facile à s'épuiser dans le cœur des Souverains, ne finit que par la mort du grand Sobieski.

LA POLOGNE en proie aux divisions qui ont coutume de l'agiter quand il faut qu'elle se choisisse un Maître, ouvrit un vaste champ aux vûes de l'Abbé DE POLIGNAC. Il se flatta d'y réunir tous les suffrages en faveur d'un Prince que son mérite personnel rendoit digne de plus d'une couronne, & ce fut sans doute ce qui contribua le plus à le tromper. Le succès qu'il s'étoit promis, & qu'il avoit annoncé, s'évanouit entre ses mains par une fatalité que sa discrétion ne permettoit pas d'approfondir; & il en fut d'autant plus affligé, qu'il ignoroit avec le monde entier, qu'il étoit dans les décrets de la Providence, que cet événement-là même en produiroit quelque jour un autre beaucoup plus avantageux à la France. Il revint donc accablé de son infortune comme d'une calamité publique; & retiré à son Abbaye de Bon-Port, il y passa trois années entières enveloppé dans sa

vertu, & n'ayant de commerce qu'avec les Muses.

LA VERITABLE gloire d'un Ambassadeur se tire certainement du plein succès de ses négociations; mais ce succès n'est pas toujours aisé à démêler, & le plus ou moins de satisfaction qu'on lui marque à son retour, n'est pas non plus une règle toujours exempte d'erreur. De nouveaux intérêts survenus dans un court intervalle, exigent quelquefois de plus grands sacrifices; & le Public ne se trouve à portée d'en juger, que lorsqu'après des siècles entiers, le voile qui couvroit les mystères de l'État, se déchire, & tombe, pour ainsi dire, de lui-même.

IL EST une sorte de preuve moins lente & moins équivoque de l'estime du Prince pour le Ministre qu'il a paru négliger; c'est quand il ne l'oublie pas long-tems, quand il le rappelle de lui-même, qu'à son retour il le comble d'honneurs & de bienfaits, qu'il l'emploie de nouveau dans des occasions plus délicates, & pour des affaires encore plus importantes que celles dont il l'avoit d'abord chargé.

C'EST ce qui arriva à M. l'Abbé DE POLIGNAC. Revenu de Pologne en 1698, il reparut à la Cour en 1702 avec cet éclat que la faveur elle-même ne donne, que lorsqu'elle succède à la disgrâce & qu'elle semble vouloir l'expier. Le Roi lui conféra deux nouvelles Abbayes; il lui fit avoir la

A iij

8 ÉLOGE DE M. LE CARDINAL

nomination d'Angleterre au Chapeau de Cardinal : & pour le mettre plus à portée de faire valoir cette nomination , il l'envoya en qualité d'Auditeur de Rote à Rome , où il l'affocia au Cardinal de la Tremoille dans un Ministère que la situation des affaires d'Italie rendoit extrêmement difficile.

CE N'EST pas tout : aux premières espérances que le Roi conçut de la Paix qu'il étoit déterminé de donner à ses Peuples à quelque prix que ce pût être , il fit revenir M. l'Abbé DE POLIGNAC pour l'envoyer avec M. le Maréchal d'Uxelles à Gertruydemberg. Il lui sçut gré de la manière dont il y avoit ouvert les conférences , & de la noblesse avec laquelle il les avoit rompues ; & quand la Victoire qui s'étoit égarée sous des Drapeaux étrangers , eut fait naître par son retour de plus justes idées aux ennemis de la France , le Roi choisit encore M. l'Abbé DE POLIGNAC pour son Plénipotentiaire au Congrès d'Utrecht , où se conclut enfin le Traité qui rendit à la Nation sa première splendeur , & couvrit d'une nouvelle gloire les dernières années du règne de Louis le Grand.

CE FUT pendant la tenue de ce Congrès que Clément XI. qui avoit connu très-particulièrement M. l'Abbé DE POLIGNAC pendant son séjour à Rome , le créa Cardinal *in petto* dans un Consistoire semi-public. Le Pape eut la délicatesse de ne le déclarer que huit grands mois après , pour lui laisser tout le tems de consommer le précieux ouvrage

de la Paix ; & ce fut par une délicatesse à peu-près semblable , qu'avec l'agrément du Roi M. l'Abbé DE POLIGNAC quitta la Hollande sans avoir mis sa dernière signature au Traité , parce que ce Traité achevoit de ruiner les espérances du Prince à qui il devoit sa nomination au Cardinalat , & à qui il ne pouvoit donner d'autres marques de son attachement & de sa reconnoissance.

A SON retour , il fut encore comblé des graces du Roi , & des éloges de la Cour ; mais le Roi mourut , & à sa mort la Cour prit une face toute nouvelle. M. le Cardinal DE POLIGNAC n'eut plus de part aux affaires ; sa retraite à Anchin suivit de près la signature du Traité de Londres , & dura jusqu'à la mort du Ministre qui l'avoit conclu. Celle du Pape Innocent XIII. qui arriva peu de tems après , l'obligea d'aller au Conclave , où Benoît XIII. fut élu. Il contribua beaucoup à son exaltation ; & le Roi qui étoit parvenu à sa majorité , honorant alors le Cardinal DE POLIGNAC de la même confiance que son Bisayeul , voulut qu'il restât à Rome en qualité de Ministre de France. On sçait que pendant huit années entières , il en a rempli les fonctions avec autant de dignité que d'intelligence , & avec une telle satisfaction des deux Cours , qu'en son absence le Roi le nomma à l'Archevêché d'Ausck , & à une place de Commandeur de ses Ordres ; & que Benoît XIII. & Clément XII. son successeur , non contents de l'employer dans les principales Congrégations , le consultoient sur leurs

propres affaires, tandis qu'il traitoit auprès d'eux celles du Roi.

TEL fut l'homme d'État dans M. le Cardinal de POLIGNAC ; & si nous ne l'avons pas représenté tout-à-la-fois comme homme de Lettres, lui qui ne sépara jamais l'un de l'autre, c'est que ce rare assemblage, cet heureux mélange, qui a toujours fait la grandeur de son caractère & le charme de sa société, ne pouvoit sans quelque confusion, passer à chaque instant dans le récit abrégé de sa vie.

IL AVOIT joint à d'excellentes études une conception vive, & cette heureuse avidité de sçavoir, qui allant au-devant des principes, les saisit comme par instinct, les développe & les enchaîne dans l'ordre qu'ils doivent naturellement avoir pour être plus solides ou plus lumineux.

SON ELOQUENCE simple & naïve en apparence, trouvoit au besoin toutes les richesses de l'expression ; & les graces de la Personne ne contribuoient pas peu aux victoires de l'Esprit.

NOUS avons déjà vû un grand Pape se plaindre agréablement d'une espèce de séduction de sa part ; un grand Roi avouer qu'il avoit pu le contredire sans lui déplaire : peu s'en fallut qu'en Pologne même, par le seul talent de la parole, il ne renversât les montagnes d'or & d'argent qu'on lui opposoit.

L'ACADEMIE FRANÇOISE en jugea ainsi ; & elle n'hésita pas à le dire , quand au retour de Pologne & de l'Abbaye de Bon-Port, elle choisit M. l'Abbé DE POLIGNAC pour succéder au célèbre Evêque de Meaux Bossuet , qu'elle venoit de perdre.

SON Discours de réception , quoiqu'assujetti comme les autres à la formule de certains Eloges consacrés que le tems fait vieillir , & que le nombre même affoiblit , brille d'ailleurs de tant de beautés , qu'on le met encore au rang des chefs-d'œuvre , & qu'on le lit toujours avec un nouveau plaisir.

MAIS ce n'étoit pas seulement sa Langue naturelle , qu'il parloit avec élégance & facilité ; il possédoit de même la plûpart des Langues vivantes , & en particulier celles des différentes Cours où il avoit été. Il sçavoit bien la Langue Grecque ; & il avoit si heureusement cultivé la Latine , qu'il en auroit pu donner des préceptes comme Varron , & des exemples comme Cicéron : il n'en faudroit pas d'autre preuve que les Discours Latins qu'il a prononcés à Rome en différentes occasions , celui surtout qu'il prononça en prenant possession de sa place d'Auditeur de Rote.

C'ÉTOIT peu de tems après un tremblement de terre qui avoit fait entr'ouvrir le Dôme de Saint Pierre , & jetté dans Rome une consternation générale : tout s'étoit réfugié dans les jardins ou dans les places publiques ; Clément XI. seul prosterné au

12 ÉLOGE DE M. LE CARDINAL

pied des Autels , demandoit tranquillement à Dieu de ne prendre que lui pour victime de sa colère ; & à peine eut-il achevé sa prière , que la terre se raffermir , & que le peuple se rassurant enfin , sembla moins occupé du danger qu'il avoit couru , que du dévouement & de la piété du Saint Pere à qui il croyoit devoir sa conservation. M. l'Abbé DE POLIGNAC peignit cet événement avec des couleurs si vives & si touchantes , qu'on eût dit qu'il se renouvelloit : on vit la consternation se répandre subitement , le calme y succéder peu à peu , & les transports de joie , de reconnoissance , éclater comme dans le tems même où la chose s'étoit passée.

UN AVANTAGE singulier que M. le Cardinal DE POLIGNAC a eu sur les Orateurs Latins des meilleurs siècles , c'est qu'il excelloit également dans la Poësie ; & ce n'est pas une réputation fondée , comme beaucoup d'autres , sur quelques Odes , sur quelques Élégies , quelques Épîtres , & de moindres Pièces encore : elle est établie sur un des plus grands Poëmes qui aient été entrepris depuis la renaissance des Lettres , un Poëme de dix à douze mille Vers , où sont traitées les plus importantes matières de la Religion , de la Physique & de la Morale ; où l'Auteur égal à Lucrece pour la versification , mais bien supérieur pour la Doctrine , après avoir déterminé contre le sentiment de ce Poëte , contre celui d'Épicure & de ses Sectateurs , en quoi consiste le souverain bien ; quelle est la nature de l'Âme , soit dans les hommes , soit dans les animaux ;

ce que l'on doit penser des Atômes , du Mouvement , du Vuide , tire de l'éclaircissement même de ces questions sublimes , l'existence réelle & nécessaire d'un Dieu Créateur & Conservateur perpétuel de l'Univers.

LES PLUS grands Ouvrages doivent souvent leur naissance au hazard , & telle fut l'origine de celui-ci. En revenant de Pologne , M. l'Abbé DE POLIGNAC s'étoit arrêté quelque tems en Hollande , & y avoit fait connoissance avec le fameux Bayle , qui étant alors au fort de ses disputes contre les Ministres Jaquelot & Jurieu , ne parloit d'autre chose. M. l'Abbé DE POLIGNAC prit cette occasion de lui demander ce qu'il pensoit sur certaines matières , & à laquelle des Sectes qui regnoient le plus en Hollande , il s'étoit particulièrement attaché. Bayle éluda la question par quelques vers de Lucrece qui paroissient n'y avoir qu'un rapport éloigné. Pressé de nouveau , il se contenta de répondre qu'il étoit bon Protestant , ce qui ne signifioit pas davantage. Plus pressé encore , il répéta avec une sorte d'impatience : *Oui , Monsieur , je suis bon Protestant , & dans toute la force du mot ; car au fond de mon ame , je proteste contre tout ce qui se dit & tout ce qui se fait ;* & cette déclaration singulière fut encore accompagnée d'un passage de Lucrece plus étendu & plus énergique que le premier. M. l'Abbé DE POLIGNAC frappé du ton & des circonstances , se remit à la lecture de Lucrece ; il conçut que la réfutation de son système seroit utile à la Religion ,

14 ÉLOGE DE M. LE CARDINAL

à l'Humanité même, & il l'entreprit dans sa retraite.

QUAND il revint à la Cour, combien de fois ne lui fallut-il pas redire à quoi il s'étoit occupé pendant son séjour à Bon-Port ? Il lui échappa de parler de l'Anti-Lucrece; & quoiqu'il n'en parlât que comme d'une légère ébauche, chacun vouloit voir ce Poëme, & le qualifioit d'avance de merveilleux & de divin. Il ne put se défendre d'en communiquer un peu plus, un peu moins; le moins étoit pour les simples curieux, le plus étoit, ou pour des Personnes d'un rang élevé, à qui il ne pouvoit rien refuser, ou pour des amis dont il espéroit recevoir de nouvelles lumières. L'indiscrétion ou l'infidélité multiplièrent bien-tôt ces copies, & en les multipliant, elles les rendirent toujours plus défectueuses. Divers Journaux en publièrent des fragmens: le bruit se répandit que deux Princes infiniment respectables en avoient commencé la traduction; & on vit enfin une analyse sommaire de l'Ouvrage entier dans le second volume de la Bibliothèque des Rhéteurs du Pere le Jay.

MAIS si ces copies, tout imparfaites qu'elles étoient, exciterent il y a trente ans l'admiration des Connoisseurs, quel accueil ne feront-ils point au véritable Anti-Lucrece que M. le Cardinal DE POLIGNAC a comme refondu depuis ce tems-là, & qu'il n'a cessé de revoir, de corriger ou d'embellir, jusques dans les derniers instans de sa vie? Il y ajouta encore quelques Vers trois jours seulement

avant sa mort , & il les dit ; mais sa voix étoit déjà si foible , qu'on n'osa les lui faire répéter , & on n'a retenu que celui par lequel il terminoit la comparaison de l'homme voluptueux , toujours agité , toujours inquiet au sein même des plaisirs , avec le malade qui dans le lit où il est retenu , cherche inutilement une place qui puisse le calmer :

Quasivit strato requiem , ingemuitque negatâ.

Sa dernière attention , & ce n'est pas la moindre , a été de remettre son Ouvrage entre les mains d'un ami fidèle , d'un illustre Académicien , dont le zèle & la capacité sont si connus , que la République des Lettres en corps n'auroit pu faire un meilleur choix.

IL EST rare sans doute de trouver l'Orateur & le Poète aussi éminemment réunis dans la même personne , qu'ils l'étoient dans M. le Cardinal de POLIGNAC ; mais c'est une espece de prodige que d'y trouver en même tems un Antiquaire consommé , & il l'étoit.

A DES suites nombreuses de Médailles de toutes les grandeurs & de tous les métaux , il avoit ajouté une superbe collection de Statues , de Bustes , Bas-reliefs , & autres Monumens antiques , qui pour la plupart étoient le fruit de ses découvertes. Il en fit une considérable pendant son dernier séjour à Rome. Il sçut qu'un particulier qui faisoit bâtir une ferme entre Frascati & Grotta Ferrata , s'étoit trouvé

16 ÉLOGE DE M. LE CARDINAL

arrêté en creusant ses fondations , par des restes d'anciens murs fort épais , & qu'il étoit comme impossible de détruire. M. le Cardinal DE POLIGNAC y alla ; & s'étant bien orienté , il se persuada qu'il étoit sur l'emplacement même de la Maison de Campagne de Marius. Il fit fouiller , & la première chose que l'on découvrit , vérifia sa conjecture ; car ce fut un fragment d'Inscription du cinquième Consulat de Marius. On continua la fouille , & à l'ouverture du plus gros mur , se présenta un magnifique Sallon orné entre autres de dix Statues de grandeur naturelle , du plus beau travail & du plus beau marbre ; qui formoient ensemble l'histoire d'Achille reconnu par Ulysse à la Cour du Roi Lycomedes. Ces Statues ne font qu'une partie de son Recueil.

CE FUT aussi sous ses yeux , que se fit la découverte du Palais des Césars dans les Jardins de la Vigne Farnèse sur le Mont Palatin. Il excita M. Bianchini à en faire la description , & il l'aida fort dans cet ouvrage qui n'a été publié que depuis quelques années. M. le Duc de Parme qui avoit ordonné les travaux , fit présent à M. le Cardinal DE POLIGNAC d'un des plus beaux morceaux qui furent trouvés : c'étoit un Bas-relief de quatorze figures , représentant une fête d'Ariane & de Bacchus ; il étoit enchassé dans la plus haute marche de l'Estrade sur laquelle se plaçoient les Empereurs , quand ils donnoient des audiences publiques. Il eut encore les prémices , c'est-à-dire , les plus belles
Urnes

Urnès du Caveau de Livie que l'on découvrit en 1730. & il connoissoit si parfaitement l'ancienne Rome, que si elle s'étoit tout-à-coup relevée sur ses ruines, il auroit pû y visiter les plus grands personnages de la République, sans guide comme sans interprète. Il disoit quelquefois qu'il n'auroit souhaité être le maître de cette capitale du monde, que pour détourner pendant une quinzaine de jours le cours ordinaire du Tibre depuis Pontemole jusqu'au Mont Testacio, & en retirer les Statues, les Trophées, & les autres Monumens qui y avoient été précipités dans le tems des Factions, des Guerres Civiles, & de l'incursion des Barbares; & quoique ce ne fût qu'une idée, il avoit fait niveler le terrain des environs, & pris toutes les notions convenables à l'exécution de ce projet. Il auroit aussi voulu faire creuser les ruines du Temple de la Paix brûlé sous l'empire de Commode, dans l'espérance d'y trouver le Chandelier, la Mer d'airain, & tous ces vases précieux que l'Empereur Tite y avoit déposés après son triomphe de la Judée.

ON NOUS pardonnera de nous être un peu étendus sur des objets qui sont particulièrement du ressort de cette Académie, où depuis vingt-cinq ans M. le Cardinal DE POLIGNAC occupoit une place distinguée entre les Honoraires. En échange nous nous abstiendrons de parler des connoissances qu'il avoit acquises dans les différentes parties de la Physique & des Mathématiques, & qui lui avoient mérité une semblable place à l'Académie

18 ÉLOGE DE M. LE CARDINAL

des Sciences: il y recevra, & c'est là seulement qu'il peut recevoir à cet égard un tribut de loüanges véritablement dignes de lui.

MAIS ce que les deux Académies célébreront toujours à l'envi, c'est son amour pour les exercices qui leur sont propres, son assiduité aux Assemblées, la douceur de son commerce, & les charmes de sa conversation.

FAIT pour donner le ton, il sembloit toujours le prendre. Son génie aisé, &, pour ainsi dire, maniable, se laissoit en quelque façon saisir, étendre, rétrécir au gré de ceux qui l'approchoient: s'il se plaisoit quelquefois à disputer sur ce qui étoit susceptible de dispute, ce n'étoit jamais pour faire prévaloir son sentiment; il ne vouloit y amener que par la force des raisons: & si l'universalité de ses connoissances le rendoit inférieur en certaines choses à ceux qui en avoient fait une étude particulière, ils étoient eux-mêmes étonnés de le trouver toujours en état d'en parler sur le champ avec justesse, de leur faire des objections solides, & de leur fournir souvent de nouvelles preuves.

IL N'ÉTOIT ni jaloux, ni vindicatif, quoiqu'il fût tendre & reconnoissant à l'excès; les plus petits soins que demande la haine, lui auroient été à charge, & il sembloit n'être fait que pour aimer & pour être aimé.

QUAND il alla à Anchin, il étoit en procès avec les Religieux de cette Abbaye, qui ne l'avoient jamais vû. A son aspect les inimitiés, les différends cessèrent; ils lui rendirent des respects qu'il n'exigeoit pas; ils voulurent absolument se charger de toute la dépense de sa Maison; & M. le Cardinal DE POLIGNAC touché d'un procédé si peu attendu, y répondit par une générosité dont il étoit seul capable: il leur abandonna les revenus de l'Abbaye à moitié moins qu'on ne lui en offroit d'ailleurs: pour les augmenter encore, il fit dessécher une prodigieuse étendue de marais qui devinrent aussitôt d'un grand rapport; & tandis que des profits de la Manse Abbatiale ces Peres élevoient pour eux un édifice immense, il fit reconstruire à neuf une partie de leur Église, où dans sa dernière maladie il ordonna que son cœur seroit porté.

Nous passons mille autres traits pour dire enfin; qu'après une vie assez longue pour les hommes ordinaires, mais trop courte & pour lui & pour nous, il en a vû le terme fatal d'un œil tranquille, & que n'ayant d'autres craintes que celles qui sont inséparables de la Religion, il mourut le 20. Novembre dernier, âgé de quatre-vingts ans, un mois & neuf jours.



S O M M A I R E

DU LIVRE PREMIER.

EPICURE regarde la *Volupté* comme le souverain bien ; & ce principe , conséquence nécessaire de sa physique , est la base de sa morale. Le premier Livre de l'*Anti-Lucrece* a pour objet de prouver que cette doctrine est également fausse & pernicieuse.

I. L'Auteur expose d'abord le sujet de son Ouvrage : il invoque la Sagesse Divine, & conjure Quintius d'apporter à l'examen de cette cause toute l'impartialité qu'elle demande.

II. Il entre ensuite en matière, & prouve qu'un Philosophe qui nie la Providence, & place le souverain bien dans la *Volupté*, ouvre la porte à tous les désordres ; que dès lors tout ce qui plaît, est nécessairement permis, & que rien n'est capable de réprimer les passions. Les Epicuriens répondent que l'homme peut être contenu par la honte, le repentir, l'intérêt, la crainte des peines, & sur-tout par la raison. L'Auteur fait voir que de ces motifs les uns sont chimériques, les autres insuffisans. Il montre en particulier que dans l'hypothèse Epicurienne la Raison n'est qu'une chimère.

III. Il résulte de-là que dans ce système il n'y a ni Vertu, ni Vérité. Le Poète, en développant ces deux conséquences, réfute, d'une part, ce que disent quelques Apologistes d'Epicure, & prouve de l'autre, que le Pyrrhonisme est une branche de la doctrine de ce Philosophe.

IV. Suit une courte exposition de l'hypothèse de Hobbes, que l'Auteur combat sommairement. De la supposition même de l'Ecrivain Anglois, il conclut la nécessité de la Religion, & compare aux avantages qu'elle procure à la société, les suites affreuses du système qui la proscriit.

V. Il va plus loin, & démontre premièrement, Que l'homme cherche envain son bonheur dans la Volupté. Secondement, Que la Religion seule offre à notre cœur un objet digne de le fixer, & capable de le remplir. Il ajoute que le sacrifice des passions qu'elle exige, n'est pas un véritable sacrifice; & que l'Athée, sans jouir du tems, risque tout pour l'éternité. Il finit en exhortant Quintius par la vue de son propre intérêt, à sortir de l'incertitude sur deux points aussi importans que le sont l'existence de Dieu & l'immortalité de l'Ame.





L'ANTI-LUCRECE.



LIVRE PREMIER.

I. JE forme un grand projet, Quintius : je vais parler de Dieu. Quel être dans l'univers est comparable au Créateur, au Roi de l'univers ? Quelle étude est plus digne de l'homme ? Mais si je consulte mes forces, quoi de plus difficile ? L'ouvrage d'un mortel pourra-t-il embrasser l'immensité de l'Être infini ? Être par essence, Être principe, que ses œuvres présentent & dérobent en même tems à nos regards : objet qu'un mélange de lumière & d'obscurité nous laisse entrevoir, comme on aperçoit le soleil à travers les nuages.

De-là cette contrariété de sentimens qui partagent les hommes. Plusieurs regardent le monde comme l'ouvrage d'une Intelligence ; d'autres le soumettent aux loix d'une aveugle fatalité. Nous en voyons d'irrésolus, plutôt par intérêt que par raison, ne douter de l'existence d'un Dieu, suprême arbitre des humains, que parce

qu'ils craignent sa justice : il s'en trouve enfin, qui séduits par le dogme flatteur d'Epicure, abandonnent l'univers au caprice du hazard, & tranquilles sur l'avenir, foulent aux pieds toute espèce de crainte : tant la voix des passions a d'empire sur des cœurs corrompus !

C'est contre les derniers, que je m'élève : & pour détruire enfin les restes d'une secte superbe, je me propose de confondre le Poëte célèbre, que ces partisans d'une liberté chimérique se glorifient d'avoir pour maître ; je veux rappeler les Muses à la défense de la Vérité.

Mais que dis-je les Muses ? C'est vous seule que j'invoque, Sageesse toute-puissante, cause & souveraine de l'univers, Raison éternelle, lumière de l'esprit, loi du cœur. Inspirez-moi ; soutenez mes pas dans cette longue & pénible carrière. Par vous l'immense assemblage des êtres forme un tout régulier : vous êtes le flambeau dont l'éclat peut seul dissiper les ténèbres qui dérobent à nos yeux la nature. Née pour connoître & pour aimer le vrai, notre ame trouve en vous seule de quoi satisfaire des désirs que rien de faux, rien de fini ne peut épuiser. Donnez de la force à mes vers, & vengez vos propres droits.

Est-ce le torrent des plaisirs, Quintius, est-ce la fougue de la jeunesse, qui vous a précipité dans l'erreur ? ou seriez-vous entré par choix dans une route si dangereuse ? seroit-ce par une prétendue force d'esprit, que vous auriez secoué le joug ? Dédaignant de penser comme le peuple, vous êtes-vous déterminé volontairement à courir le risque affreux d'une éternité ? Mais quelle

L I V R E P R E M I E R. 25

que soit la source de vos égaremens, cessez de vous y livrer. Modérez une ardeur dont les aveugles transports ferment vos yeux à la lumière : rendez le calme à cette ame que troublent les passions ; servez-vous de votre jugement ; faites taire les préjugés , & tenant la balance dans un parfait équilibre , donnez à une cause qui vous touche de si près , toute l'attention qu'elle mérite. Déterminé par l'évidence , embrassez alors le parti le plus conforme à la Raison : la voix de la Raison est celle de la Vérité.

Que ne puis-je répandre sur les routes sacrées que je vous ouvre , tous les agrémens qui embellissent celle où vous marchez ! Que ne puis-je arroser ce terrain aride , & changer ses buissons en bosquets délicieux ! Moins éloquent que votre Poète , je n'ai ni sa force , ni ses charmes : mes chants n'ont pas l'harmonie des siens. C'est dans sa langue naturelle, qu'il a développé les dogmes d'une séduisante Philosophie : moi j'expose dans un langage étranger les principes de la sévère morale. Il a célébré dans ses vers la Volupté , les Amours & les Graces : je consacre les miens à l'austère Vérité ; les cordes de ma lyre ne rendent qu'un son grave & sérieux. Les fleurs naissent sous les pas de Lucrece ; la Nature lui prodigue tous ses trésors. A sa voix les Aquilons deviennent des Zéphirs : le Soleil brille d'une lumière pure dans un Ciel sans nuages. Si vous jetez vos regards sur la Terre , il vous offre des forêts qui la couvrent de leur ombre , des ruisseaux qui serpentent en murmurant , de vastes plaines où l'abondance coule avec les fleuves

qui les arrosent. Les oiseaux charment à la fois les oreilles & les yeux : de nombreux troupeaux bondissent dans de fertiles prairies, & le son de la musette anime les danses des bergers. L'univers est l'empire de Venus ; Venus rend la terre féconde ; elle peuple les régions de l'air & les abîmes de l'Océan.

C'est ainsi que les plus brillantes fleurs couronnent les bords de cette coupe enchanteresse dans laquelle il vous offre un poison préparé par la main des Grecs. Ulysse sçut autrefois refuser les breuvages de l'artificieuse Circé. Si le triste sort des compagnons de ce héros vous effraye, vous que captivent les attraits séducteurs d'une sagesse insensée, fuyez, à son exemple, des charmes plus redoutables mille fois que ceux de la perfide Déesse. Rompez des liens dangereux, & rendez-vous enfin à vous-même. Tout respire ici la Divinité : tout y retentit de ses louanges. Que la Poésie refuse d'embellir en mes mains un tel sujet : si mon style est inférieur à celui de Lucrece, ma cause triomphera de la sienne. Vous applaudirez vous-même à notre triomphe ; daignez seulement m'écouter.

II. QUEL fut le projet d'Epicure, lorsqu'il imagina des Dieux sans pouvoir & tels pour nous, que s'ils n'existoient pas ; lorsqu'il supposa des atomes éternels, & que faisant dépendre du mélange fortuit de ces corpuscules la naissance, la forme, le sort & la durée de tous les êtres, il prononça que notre ame est mortelle ? Ce projet, il nous l'apprend lui-même sans détour, fut

de rendre les hommes indépendans. Il les voyoit esclaves de la Religion , lever à peine leurs têtes appesanties sous le joug ; & frémissans au seul nom du Tartare , combattre leurs plus doux penchans , ou ne s'y livrer qu'avec une timide réserve : malheureux dans le sein même des plaisirs , parce qu'ils n'offensoient qu'en tremblant des Dieux dont ils redoutoient la vengeance. Un état si cruel l'attendrit , & plein de compassion pour des infortunés , il résolut de détruire le culte & jusques-au nom de la Divinité. Bravant la foudre , il defarma Jupiter , il brisa les flèches d'Apollon , & d'une main victorieuse affranchissant l'univers , il autorisa les hommes à tout oser ; heureux désormais , puisque la mort ne devoit plus leur inspirer d'horreur.

Il est vrai que permettre tout à tous , c'étoit professer ouvertement le crime. Epicure sentit ce qu'un tel système avoit d'odieux , & combien il étoit capable de décrier son Auteur. Aussi n'ôta-t-il pas en apparence aux passions toute espece de frein. On dit même que prenant la Nature pour guide , il ne se livroit à la Volupté qu'avec retenue : non qu'il fût ennemi du vice , ou qu'il aimât la vertu ; le vice & la vertu n'étoient à ses yeux que des chimères : mais il craignoit la douleur. Compagne inséparable de l'excès , & suite presque nécessaire des plaisirs , elle auroit pû flétrir son bonheur en altérant son repos. Il appréhendoit que la violence d'une passion furieuse , que la crainte des supplices , que les remords vengeurs du crime , ne troublassent des jours consacrés à la tranquillité.

Mais étoit-il le maître de régler à son gré des mouvemens que lui-même avoit rendus fougueux ? Non : il recouroit inutilement à des rênes rompues de ses propres mains. Que dans une violente tempête le Pilote laisse échapper le gouvernail ; envain il anime les matelots à plier les voiles , à lâcher les cordages ; le vaisseau qui n'a plus de route marquée , vôle où l'emportent les vents & les flots. Une forte digue résiste à l'impétuosité d'un torrent : rompez cette digue , l'eau se déborde & tout cède à sa fureur. Epicure avoit donc conçu de vaines espérances : en dépouillant l'Etre suprême de son pouvoir , il a livré la terre à tous les vices. Les hommes qu'il prétendoit affranchir , n'ont fait que changer de maître. La Volupté prenant un libre essor a usurpé l'empire où la Raison régnoit avec la Divinité.

Est-il en effet une justice ? les mœurs ont-elles des règles , s'il n'existe pas un Etre souverain qui par des loix équitables mette un frein aux passions des hommes ; qui les pénétrant de sa lumière , ou leur parlant par l'organe des Législateurs , les éclaire ou les instruit , répande sur les actions un jour qui en dévoile la nature ; & leur attache un caractère invariable qui les distingue ? Le bien & le mal seront confondus ; l'opinion seule en décidera : toutes les actions des hommes considérées en elles-mêmes , ne mériteront aux yeux d'un Philosophe , ni louange ni blâme. Nulle différence entre sauver son pere , ou lui plonger le poignard dans le sein. Envain consultera-t-on la Nature : aveugle dans vos principes , elle ne peut offrir à ses enfans que de sombres

& fausses lueurs. Le crime commis dans les ténèbres ; & l'action vertueuse faite dans l'obscurité auront donc un mérite égal. Le nom les distinguera seul, & le caprice fixera le prix de l'un & de l'autre.

Quelles seront les conséquences de ces pernicieuses maximes ? Que ne produiront-elles pas dans un homme né féroce & d'un tempérament fougueux ? Si méprisant le Ciel & libre de toute crainte, un tel homme ne connoît de bonheur qu'à vivre dans l'abondance, à satisfaire tous ses desirs ; s'il est convaincu que chacun de nous doit rentrer dans le néant, que le hazard fait tout naître & tout périr, que les chagrins & la douleur sont les seuls maux redoutables aux mortels ; s'abandonnant par système au gré de ses passions, de quoi ne sera-t-il pas capable ? Craignons tout de lui, dès qu'il croira pouvoir ensevelir ses forfaits. Le vol, le meurtre, le poison, la calomnie ne lui coûteront rien, pour peu que la violence de son caractère l'entraîne vers ces crimes, ou que la Volupté les lui commande. Malgré vos remontrances, à quelque excès que le porte son impétuosité naturelle, cet excès est la seule fin qu'il doive se proposer, est le terme unique où doivent tendre ses vœux. Et de bonne foi, s'il n'y a point de Dieu, est-il un motif assez puissant pour le déterminer à se rendre misérable, en s'armant contre ses penchans, à renfermer au-dedans de soi-même, sans espoir de récompense, les feux dont il est embrasé ?

Sera-ce la honte, ou les reproches de ce témoin clairvoyant qui veille au fond de nos cœurs ? Mais il ne se croit pas criminel : comment auroit-il de la honte ?

pourquoi se repentiroit-il ? Une sécurité que fondent vos principes est à l'épreuve du repentir ; il n'est fait que pour les coupables qui se regardent comme tels. On se livre sans scrupule à des excès qui sont les conséquences d'un système ; & quand on jouit sans scrupule, on doit être insensible aux remords. Le but de vos artificieuses leçons n'étoit-il pas d'imposer silence à la voix intérieure , d'effacer du cœur des hommes les traits sacrés de la loi naturelle ? Vous vouliez que la Volupté offrit à vos disciples des délices pures , des plaisirs inaltérables ; & sans de telles leçons l'inquiétude auroit pu les altérer. Il étoit à craindre que le souvenir importun d'une autre vie ne les empoisonnât. Si donc mon caractère est tel , que l'ardeur de commettre un forfait soit plus forte en moi que la honte ou la crainte ; & que rien désormais ne s'oppose à cette pente de mon cœur, non-seulement je puis enfreindre toutes les loix , mais je le dois : pour moi le crime est un devoir , & le repentir un crime.

Peut-être croyez-vous qu'Aristippe mérite seul de tels reproches : mais Aristippe n'enseigna pas une doctrine plus dangereuse que la vôtre. Plus sincère que vous, il eut la bonne foi de professer ouvertement les horribles conséquences qui naissent en foule de vos principes & de ceux de Démocrite. En effet , lorsqu'une fois le plaisir sera mon unique objet & ma dernière fin , comme je ne puis le trouver dans tout ce qui combat ma passion, pourquoi ne m'abandonnerai-je pas aux vices les plus condamnés , dès qu'ils auront pour moi des

attraits ? Si la fraude & la trahison , si ces coupables larcins que l'Amour fait à l'Hymen , si la violence & la fureur , si les transports de l'ivresse me plaisent , pourquoi me refuser à leurs charmes ? La Volupté me défend de résister à mon penchant : si mes désirs ne sont remplis , je ressens une vive douleur ; & tant qu'elle dure , je ne puis être heureux. Serai-je arrêté par la crainte de loix qui sont l'ouvrage des hommes , par le soin d'une frivole réputation , par les regards sévères d'un censeur jaloux , par l'idée d'une maladie qui peut-être ne m'attaquera jamais ? Dans la saison des plaisirs , à la fleur d'un âge fait pour les jeux , rapprocherai-je par une triste prévoyance les maux qu'une lente vieillesse m'offre à sa suite ? Non , non ; je mettrai le feu à la ville où j'ai reçu la naissance , si j'aime à me repaître de cet affreux spectacle : l'exemple de Néron prouve que les actions les plus inhumaines , sont des jeux de la Volupté. Celui-là seul est coupable , celui-là seul mérite , nouvel Orphée , d'être déchiré par les Bacchantes , qui fait , ennemi de lui-même , une guerre éternelle à ses sens ; qui se livrant à d'austères conseils , souffre tout pour se dompter , pour combattre des penchans qu'il ne peut vaincre sans se rendre malheureux.

Ne vous étonnez donc pas que vos disciples se soient presque tous réunis à l'infâme école de Cyrene. S'ils se révolterent contre leur maître , ce fut par un excès de docilité. Pouvoient-ils , en adoptant vos principes , se renfermer dans les bornes que leur prescrivoient vos discours ? Je ne leur conseillois pas de faire mal , dites-

vous; je voulois qu'ils fussent modérés, qu'ils écartassent avec soin de leur esprit, tout ce qui seroit capable d'en troubler le calme. Vous leur recommandiez la modération! les ames bien nées n'ont pas besoin de vos conseils: mais les caractères opposés ne peuvent, sans une violence continuelle, pratiquer la vertu. Or vous ordonnez indifféremment à tous de vivre heureux; & l'homme vicieux ne peut l'être, en luttant contre son naturel, en s'efforçant de subjuguer son corps & son esprit. Qu'il fuyé donc tout ce qui pourroit le contraindre & l'affliger; qu'il se laisse entraîner par-tout où le plaisir s'offre à ses yeux: il se doit sans réserve à ses passions, s'il n'a rien à craindre après la mort, quelque chose qu'il leur accorde, rien à espérer, quelque chose qu'il leur refuse.

Souvent, répliquez-vous, la Volupté même exige que nous renoncions au plaisir: on se trouve bien quelquefois de s'être abstenu de ce qu'on désiroit. Vous dites vrai; mais vous combattez vos principes. *Le plaisir est le bonheur suprême; la douleur est le plus grand des maux.* Voilà vos maximes; vous en fîtes autrefois retentir les jardins que vous aviez consacrés à la Déesse de Cythère; & vos élèves ne cessent de les répéter. Mais la privation, la perte de ce qu'on aime, ne cause-t-elle pas de la douleur? Donc plutôt que d'en ressentir, il faut, à quelque prix que ce soit, posséder l'objet de ses vœux: l'honneur & l'équité s'y opposeroient envain; & la bride est lâchée aux passions. Mais si, de votre aveu, c'est quelquefois un bien de s'abstenir, pourquoi m'appellez-vous malheureux, lorsque je m'abstiens par un motif de Religion?

Religion ? Je suis plus heureux que vous. Si vous parvenez à vaincre vos désirs, cet avantage est pour vous un tourment : si je triomphe des miens , cette victoire a pour moi des charmes. Aimez-vous mieux succomber , que de vaincre à ce prix ? Je m'en tiens à cet aveu ; vous ouvrez la porte à tous les crimes , & les vices n'ont plus de frein.

Plus de frein , vous écriez-vous ! la crainte des supplices n'en est-elle pas un ? la vûe des peines qui tôt ou tard font le prix du crime , suffit pour contenir les hommes. Et quoi , des hommes auxquels une Divinité vengeresse n'inspire plus d'effroi , seront intimidés par des objets moins terribles ! Je brave la foudre ; je méconnois la loi suprême : & je pourrois respecter des réglemens humains ! le regard d'un Juge me feroit pâlir ! Non , Lucrece ; ou si l'idée du supplice , si la crainte d'un moment de souffrances est un frein à mes désirs , vous m'avez trompé : plus malheureux que jamais , je n'ai sous vos auspices secoué le joug de la Religion , que pour subir un joug plus rude & moins noble. Rebelle , sans cesser d'être esclave , censeur & tyran de moi-même , je retombe dans de nouveaux fers. Mon ame est en proie à la douleur , est troublée par la crainte : je souffre , & ce qui me fait souffrir n'est pas digne de moi : je tremble , & le motif de mes frayeurs ne mérite que du mépris. Mortels , puissiez-vous jouir d'un sort plus heureux ! Si vous devez immoler la volupté , c'est à Dieu seul qu'appartient cette victime. Les biens périssables sont trop frivoles pour n'être pas égaux : si des biens de cette nature sont les seuls faits

pour vous, quelle folie de renoncer au présent pour l'avenir, de sacrifier la possession à l'espoir ! livrez-vous sans réserve à la passion qui regne aujourd'hui dans votre cœur. Mais s'il est un avenir sur lequel la raison vous permette de porter vos regards, vivez de façon qu'il soit plus avantageux pour vous que le présent : que vos vûes ne se bornent pas au vain échange d'un moment contre un autre ; il faut qu'une éternité soit le prix de quelques instans. Le laboureur tracerait-il de pénibles sillons dans la terre, si la terre ne devoit lui rendre que ce qu'elle reçoit ? Il espère que le peu de grains qu'il y sème, lui fournira d'abondantes moissons, & que ses greniers s'affaîsseront sous le poids de sa récolte.

Supposé même que cette crainte servile eût sur les hommes l'empire que lui donne Epicure ; peut-être seroit-elle capable d'en réprimer quelques-uns pour un tems : mais elle ne les rendroit jamais vertueux ; jamais elle n'extirperoit le vice de leurs cœurs. Quelle différence entre l'amour de la vertu & la crainte du supplice ou de l'infamie ! Ce n'est pas la peine du vice, c'est le vice même que déteste la vertu. Le sage refuseroit d'être heureux, s'il ne pouvoit le devenir qu'en devenant coupable. La seule volonté de commettre un crime est un crime à ses yeux : il voit avec une horreur égale & le projet & l'exécution. Que sert en effet de conserver ses mains pures, si l'ame est corrompue ; si la source de tous les forfaits, la cupidité, regne souverainement dans le cœur ?

D'ailleurs combien d'actions vraiment condamnables ;

que vous-même proscrivez, & pour lesquelles cependant la société n'a point établi de peines! Combien de fois se rend-on criminel, sans avoir de supplice à craindre, sans essuyer même la honte de comparoître devant le Juge! Les loix ne punissent ni cet ingrat qui maltraite son bienfaiteur; ni ce jaloux ennemi de la vertu, qui frémit lorsqu'il la voit récompensée; ni ce perfide qui viole ses engagements, qui révèle un secret, qui donne un conseil pernicieux. L'avare, le menteur, l'infidèle dépositaire, l'ambitieux, le médisant bravent les regards de la justice humaine. On peut, sans crainte d'être puni, souhaiter une famine, désirer la ruine de sa patrie, la mort de son pere, refuser son secours au malheureux: on peut, insensible aux cris de la veuve & de l'orphelin, accabler les foibles soumis à son pouvoir, condamner un innocent, vendre la justice, la sacrifier au coupable objet d'un amour criminel; & pour comble de noirceur, se parer des dehors d'une scrupuleuse probité. S'il n'est pas un Dieu vengeur, que de forfaits dans lesquels vos disciples, Epicure, pourront se plonger sans crainte comme sans remords! Et pourquoi ne le feroient-ils pas? Rien n'est sacré pour eux, que leur plaisir.

Si dans le nombre il s'en trouve un seul dont les desirs connoissent & respectent des bornes, & qui capable de vaincre une passion violente, ne sacrifie pas les loix & le repos de la société au plaisir de se satisfaire, ce n'est point à votre doctrine, qu'il faut en sçavoir gré; elle ne recommande que la volupté; elle veut que les hommes obéissent à leurs penchans. Nous devons la douceur

de sa conduite à celle de son caractère auquel peu suffit, & que contentent des plaisirs tranquilles : caractère qui n'est pas le fruit de vos leçons, mais l'ouvrage du hasard, l'effet de la rencontre fortuite des atomes. Quel droit cette innocente brebis qui pâit tranquillement l'herbe tendre sur le penchant d'une colline, quel droit a-t-elle de se préférer au loup, de lui reprocher sa rage & ses fureurs ? Elle est douce ; il est cruel, sanguinaire, vorace : tous deux sont également l'ouvrage de la Nature. Les caractères paisibles ne m'inspirent donc point de terreur. Mais me répondrez-vous de ces hommes nés vicieux, pour qui le crime a des délices, & qui sont emportés par une passion furieuse qu'irritent les obstacles ? Espece de malades que dévore une fièvre brûlante, & dont la soif irritée par la patience, ne peut trouver que dans l'eau le remède à ses ardeurs.

Depuis que les charmes de Phédre, plus belle que sa sœur aux yeux de Thésée, ont enflammé le cœur de ce Prince, il ne peut goûter de repos, qu'il ne l'enleve, & ne rompe un hymen qui jusqu'à ce moment fatal avoit fait son bonheur. Malheureuse Ariane, envain aurez-vous par un fil dirigé ses pas dans les détours obscurs du labyrinthe ; envain aurez-vous sauvé les jours d'un époux ingrat : ni la foi qu'il vous a jurée, ni la reconnoissance qu'il doit à de tels bienfaits, n'auront le pouvoir d'éteindre une flamme incestueuse. Cependant le Héros est en proie à ses remords. Esclave d'une passion violente, aura-t-il assez de force pour s'armer en gémissant contre un amour plein de charmes ? Non : ce

n'est pas en luttant contre ses désirs, c'est en leur cédant, qu'on apaise leur fureur. A ce prix le calme renaît ; & ce calme est la volupté. Principes affreux, avant qu'Épicure vous eût réduits en système, vous entraînaîtes Thésée dans le crime. Il brise les liens de l'hymen ; il viole les droits les plus sacrés. Perfide, il abandonne sur des bords inconnus Ariane mourante, & qui du rivage étend vers lui les bras inutilement.

Depuis que le sauvage Hippolyte s'est offert aux regards de Phédre, elle ne peut goûter de repos, qu'elle ne dompte ce cœur farouche, & ne triomphe de sa vertu. Tel est l'excès de la phrénésie qui transporte la malheureuse fille de Pasiphaë ! telle est la violence du feu qui la consume ! Il faudra donc qu'elle meure, & qu'elle meure accablée de mépris ? Oui : mais elle ne mourra pas sans vengeance : le vertueux Hippolyte sera la victime de sa fureur. De quelle foule de crimes un premier crime est-il la source ! que d'horreurs rassemblées dans un cœur corrompu par la volupté !

Né pour la guerre, Alexandre est brûlé de la soif des conquêtes. Il se croit malheureux, s'il ne subjugué l'univers ; & l'univers subjugué ne suffit pas à ses désirs. L'ambition de César remplit la terre de troubles & de carnage : feu rapide & destructeur qui dévora des nations entières, & qu'un fleuve de sang éteignit à peine. Que de victimes immolées à la passion d'un seul homme ! Que de ruines, que de débris, que de morts furent les degrés qui portèrent sur le trône le rival de Pompée & le tyran de ses concitoyens ! Vous donc,

ami de la Paix, vous qui détestant une gloire homicide préférez la douceur du repos à des lauriers trempés dans le sang, proposez au Roi de Macédoine de rester dans sa capitale, occupé des soins paisibles du gouvernement, & de voir d'un œil tranquille les Perses & les Indiens partager l'empire de l'Asie. Proposez au vainqueur des Gaules de s'arrêter sur les rives du Rubicon, & de se réduire à mener dans Rome, au milieu d'un peuple d'égaux, une vie heureuse, mais privée. Ils vous répondront l'un & l'autre : vivez tranquille, puisque le repos vous charme : notre plaisir est de combattre ; notre bonheur est de vaincre.

Ne dites donc plus, Quintius : ma seule passion est d'observer en tout un juste milieu. J'aime trop mon repos, pour troubler celui des autres. Epris des charmes de l'étude, des chastes appas de la vertu, je les préfère aux délices des sens, & ne fais que suivre en ce point les traces du grand homme dont je me glorifie d'être l'élève. En vous passant ici ce que je pourrois vous contester, les hommes, vous répondrai-je, n'ont pas tous le même goût. Le vôtre sera tel que vous le dites ; celui d'un autre est différent. Chacun de nous n'est entraîné que par le sien ; & si, pour être heureux, on doit s'y livrer sans remords, tout ce qui plaît devient permis. Parce que le hasard vous a fait naître modéré, votre cœur ne désire rien que d'honnête : il se tourne sans effort vers le bien. Mais je suis né fougueux : une passion violente me pousse vers le crime ; & je dois céder à ses impressions, comme vous obéissez à celles de votre

penchant : leur force est égale ; leurs droits sont les mêmes. Envain m'exhorterez-vous à la vertu. Vous écouterai-je , tant que d'une part l'objet qui me plaît fera l'unique bien désirable pour moi ; & que de l'autre vous ne me proposerez rien de meilleur que la vie présente. L'expérience m'apprend que tout plaisir qui n'a pas de rapport à mes desirs, n'en est pas un pour moi. Or les desirs dépendent des tempéramens. Ils sont comme les plantes, qui ne peuvent croître que dans certaines terres & sous certains climats. Les principes de votre maître me conduisent donc à suivre plutôt mes penchans, que ses leçons.

Pour dernière ressource vous ferez valoir l'empire de la raison. Plus puissante que la crainte des peines, elle sçait, direz-vous, en nous éclairant, modérer nos transports. Nous voulons que soumise à ses loix, réglée par ses conseils, la volupté redoute les excès ; qu'elle sçache se maintenir dans un juste milieu, afin que souveraine de tous les hommes, elle fasse le bonheur de tous ; que tirés du néant pour y rentrer, ils puissent, pendant le peu de jours que la nature leur accorde, vivre heureux comme vivent tant de peuples sauvages sans culte & sans loi. Mais, Quintius, il s'agit bien de raison, quand on parle de vils ouvrages du hazard. Le hazard est, selon vous, le pere de notre ame ; seul il en produit, il en dirige toutes les opérations. Que des êtres gouvernés par une loi fixe, par une règle invariable, aient la raison pour guide & pour flambeau : mais ne l'attribuez pas à des êtres qui ne sont formés que par la combinaison fortuite

des atomes. Fruits d'un caprice aveugle, enfans de la vicissitude, ils sont le jouet de l'un & de l'autre. Se croire une production du hazard, nier la loi naturelle & les principes innés, c'est se reconnoître essentiellement incapable de raison. Nos idées, dans un tel système, sont un pur effet du sort. S'il est aujourd'hui pour l'homme quelques vérités incontestables, quelques biens qu'il désire avec une ardeur vive & constante, ces objets de sa connoissance, ces objets de son amour ne sont tels, que parce qu'il est composé de tels & de tels atomes. Pour peu que les combinaisons dont il est le résultat eussent été différentes, ce qu'il traite de vérité seroit erreur à ses yeux; il fuirait ce qu'il aime; il mépriseroit ce qu'il estime. Ne vous vantez donc plus d'opposer une digue à la volupté, puisque cette digue vous l'affoiblissez, vous la détruisez de vos propres mains.

Je sçais qu'il est aux extrémités de l'Orient un peuple fameux dont les Philosophes passent pour condamner le vice & pratiquer la vertu, sans admettre ni peines, ni récompenses. Mais envain prétend-on que l'idée d'un avenir n'influe point sur la conduite & sur les réglemens de ces sévères législateurs. Cette morale en apparence si désintéressée, cet amour de la vertu si pur & si conforme aux maximes Stoïciennes suppose, quoi qu'on en dise, une Religion quelconque; ne subsiste pas indépendamment de toute crainte & de toute espérance. Les Lettrés de la Chine reconnoissent du moins une loi éternelle, une loi souveraine, origine & modèle de ces idées du bien & du vrai que la nature a gravées dans

nos ames. Ils croient l'univers gouverné par une justice, une raison, un ordre immuable, que l'homme doit respecter, dont il ne s'écarte jamais sans se rendre coupable & malheureux. Pour vous, Epicure, quelle justice, quelle loi, quel ordre admettez-vous, qui n'ait pour principe le hazard ou une Intelligence que le hazard a formée ? A vos yeux rien n'est réel, rien n'est vrai, que la volupté : système en conséquence duquel la volupté seule a le droit de donner des loix à notre ame, & d'imprimer aux différentes inclinations le caractère de vice ou de vertu : système qui faisant de la passion qui tyrannise chacun de nous, le Dieu de notre cœur, renouvelle en quelque sorte le Paganisme, peuple l'univers de génies particuliers, mais de génies qui ne sont, comme nous, que des productions du sort. L'objet que nous aimons, est notre divinité : nos desirs sont nos loix ; & nous devons d'autant moins leur résister, qu'ils sont plus ardens. Ces flots dont l'orgueil menace sans cesse le Batave, l'inonderoient, si l'art n'avoit opposé de fortes digues à leur fureur : que l'effort des vagues ébranle ces remparts & les détruise, les campagnes ne sont plus qu'une mer ; tout disparoit englouti par les ondes. Qu'opposerez-vous à la rapide impétuosité de cet immense torrent ? il faut céder à sa violence, & spectateur oisif de ses ravages, attendre pour les réparer, la retraite des eaux.

Mais je consens à l'usage que vous prétendez faire de la raison : je vous permets de la présenter à vos disciples, comme la règle immuable de leur conduite & de leurs jugemens. Cessez donc alors, cessez de regarder

le plaisir comme le terme & l'arbitre de nos actions. Un principe supérieur, principe inné, principe commun à tous les agens libres, aura seul le droit de diriger leurs pas. L'amour-propre dépouillé des titres & du pouvoir qu'il usurpoit, ne fera plus, à vos yeux comme aux miens, qu'un ennemi redoutable du bonheur des hommes, tyran dès qu'il n'est plus esclave; mais qui sous le joug de la raison peut être un esclave utile. Quel secours la prudence & l'industrie ne tirent-elles pas du plus dangereux des élémens? Le feu chasse un froid nuisible à nos corps; il nous rend le jour au milieu de la nuit; il prépare nos alimens; il tire le suc des plantes; il calcine les pierres & les vitrifie; il triomphe de la dureté du fer; il met l'or en fusion. Mais que ses effets sont terribles, lorsqu'il est confié à des mains imprudentes! C'est une flamme rapide qui vole, qui s'élance de toutes parts, & dont les vents redoublent la fureur; un torrent, un noir tourbillon qui porte dans son sein le trouble, l'horreur & la mort. Il embrase, il consume, il engloutit: les temples, les palais s'écroulent & disparaissent: la plus grande ville n'est plus qu'un monceau de cendres; & le triste habitant verse des larmes sur les lieux où fut sa patrie. Tel est l'amour-propre: resserré dans des bornes étroites, il peut devenir un des liens de la société; libre, & laissé à toute sa fougue, il en est le fléau. Pere de tous nos vices, il ravage l'univers, il en fait un cahos. Si vous prétendez le subordonner aux loix de la raison, que devient votre système? & de plus, qu'apprenez-vous aux hommes? Rien dont n'aient retenti mille fois l'Académie, le Portique

& le Lycée. Si vous l'affranchissez du joug austere de la raison, dès lors maîtresse absolue d'elle-même & de notre sort, la cupidité n'a plus de frein. Cette raison que vous qualifiez de regle de nos mœurs, de principe de toutes les vertus, n'est plus la souveraine, n'est pas même l'égale de la volupté : elle en est devenue l'esclave. Que votre système paroisse enfin ce qu'il est ; qu'il se dépouille de ces dehors qui le déguisent aux yeux du vulgaire.

III. Ils ont séduit même des Philosophes. Gassendi & quelques modernes après lui se sont attachés à le justifier. Ils prétendent que le plaisir regardé par Epicure comme le bien suprême, est celui qui naît de la vertu. Partisans aveugles d'un imposteur, ils n'ont pas connu le poison caché sous un nom spécieux. En effet, qu'est-ce que la vertu, qu'est-ce que la probité dans le sens de ce fameux Grec, qu'ils comblent d'éloges si peu mérités ; que leurs écrits élèvent jusqu'aux cieux ? Est-ce l'amour de la regle ? Est-ce une constance invincible dans le bien ; un attachement à ses devoirs assez fort pour triompher des menaces d'un tyran, des horreurs du trépas, & de la séduction des plaisirs ? Non : c'est la possession de ce qui plaît, sans douleur, sans crainte, sans inquiétude. Que l'orgueilleuse gravité de Caton se pare de cette vertu farouche : la vôtre, Epicure, la vôtre est riante, flatteuse, capable de se prêter à tout. Elle consiste à cueillir d'une main légère & circonspecte les fleurs de la volupté ; à jouir d'une vie molle & tranquille.

44 L'ANTI-LUCRECE,

Ce n'est pas l'honnête, qui vous plaît : si vous l'aimiez ; votre morale seroit celle de Socrates, celle de Pythagore, celle, en un mot, de la Religion. Mais tout ce qui flate vos desirs, tout ce qui vous offre un plaisir pur & sans mélange, est permis à vos yeux. Vous ne placez donc pas la volupté dans la vertu, mais la vertu dans la volupté. Elle est, selon vous, l'art d'écouter & de suivre en tout la voix de la nature, non celui d'en rectifier les penchans par les préceptes de la raison. Mais il n'est de vertu réelle, que lorsque la volonté soumise à l'empire de la raison arrête les mouvemens déréglés du cœur, calme le tumulte des passions, étouffe leur révolte & les subjugué. Victoire pénible, & souvent le prix des plus grands efforts. Mais plus elle coûte à l'homme, plus la vertu est grande, plus elle est sublime.

Sur quoi donc sont fondés les éloges que se prodigue Epicure ? Si nous l'en croyons, il est le maître & le bienfaiteur des mortels : par de sages préceptes, il leur a frayé la route du bonheur : le but de ses leçons étoit de régler leur conduite, de leur inspirer l'amour du devoir. Sous le titre imposant de réformateur de sescitoyens & d'ami de la Vertu, reconnoîtroit-on l'auteur de pernicieuses maximes qui renversent les bornes qu'elles semblent respecter ? Après avoir rompu les liens sacrés qui retiennent les hommes, il les exhorte à ne point abuser de leur liberté : il les livre à toute la fougue des plaisirs, & leur prescrit de goûter les plaisirs avec réserve. Ce n'est pas le vice, qu'Epicure déteste ; ce sont les malheurs dont le vice est la source. Disons mieux, il l'aime ; il en fait une

loi ; il recommande à ses élèves de s'y plonger, dès qu'ils le peuvent sans inquiétude & sans péril. Donner de tels préceptes, c'est lâcher les rênes à des coursiers furieux ; c'est enflammer leur ardeur. La cupidité des hommes n'étoit-elle pas assez vive ? Falloit-il donc s'attacher à redoubler ses feux ? Falloit-il l'autoriser par des principes à fuir ce qu'elle déteste , à rechercher ce qu'elle aime ? Vous craignez néanmoins ses excès ; vous avez cru devoir opposer des conseils à la violence de ses emportemens. Pourquoi donc, Epicure, pourquoi tentez-vous d'affoiblir, de détruire même, des motifs infiniment supérieurs à ceux que vous présentez aux hommes ? Ils redoutent la colere du Ciel ; la foudre les intimide ; ils tremblent à la seule idée de supplices éternels : & malgré de si justes terreurs, l'univers est inondé d'un déluge de crimes. Que seroit-ce s'ils cessoient de craindre un Dieu vengeur ? On ne verroit de toutes parts, que trahisons, que meurtres, qu'horreurs : s'il restoit un mortel vertueux, il rougiroit d'être homme.

Si vous aviez tant de zèle pour la vertu, quels intérêts ont donc armé votre bras contre la Religion ? Elle vous a paru trop sévère : elle l'est en effet, mais c'est aux yeux du vice que ses loix proscrivent, qu'effraient ses menaces. Quelle est douce au contraire, quelle est consolante pour un ami de la vertu ! Traîtres, meurtriers, rebelles, enfans ingrats, peres dénaturés, voilà les hommes dont vous soutenez la cause, dont vous êtes le législateur, à qui votre école ouvre un asile. Eleves dignes de vous ; troupe criminelle dont vous méritez

d'être le chef, le héros & l'idole: vous avez droit à leur reconnoissance, à leurs hommages: foyez à jamais détesté du reste des mortels; qu'ils ne voient qu'un défenseur du crime, qu'un Panégyriste odieux des forfaits, dans le perc d'un système ennemi des loix & des hommes. Ne pensez pas en effet que cette indigne terreur dont vous prétendez nous affranchir, affecte des ames vertueuses. Pourquoi désireroient-elles que les crimes fussent impunis? Dans le sein d'une paix profonde dont les douceurs sont dès cette vie même le prix de l'innocence & les prémices d'une félicité parfaite, elles laissent aux coupables cette crainte affreuse, l'avant-coureur & le présage des supplices éternels. Une conduite égale, des mœurs pures, la pratique constante des devoirs leur inspirent une juste confiance pour l'avenir. Loin d'elles habitent le désespoir & les remords: ce n'est pas pour elles, qu'est allumé le feu vengeur.

Ce ne sont point ici de vaines déclamations, Quintus: si je soutiens que le but d'Epicure étoit d'anéantir tout sentiment, toute idée de justice; si je m'élève avec force contre l'abus qu'il fait du nom sacré de la vertu; si je m'attache à flétrir pour jamais un système qui favorise les passions, je n'impute rien à votre maître. Je ne fais que dévoiler l'horreur d'une doctrine qui n'admet ni loi, ni législateur, & ne donne à la raison d'autre principe, que des atomes réunis par l'aveugle main du hazard. Qu'est-ce que le droit naturel? tout ce qui est conforme à une règle immuable. Que présente l'idée de juste? tout ce que prescrit une loi suprême. Donc rien de

droit, si la règle n'est qu'une chimère : rien de juste, si la loi n'existe pas ; & dès lors plus de raison, plus de vertu. Or point de règle sans principe : point de loi sans législateur ; & quel sera le principe, le législateur de l'univers, si l'on en bannit la Divinité ? Dans cette hypothèse, la raison est un ouvrage du hazard ; la vertu n'a rien de réel ; elle est fautive, imaginaire & sans objet. Epicure, paraissez enfin tel que vous êtes : levez le masque qui cache vos véritables traits.

Développons une autre conséquence de sa doctrine : En proscrivant toute justice, il anéantit toute vérité. Si les principes qui reglent nos mœurs, ne sont point innés, les idées qui fondent nos jugemens le seront-elles ? Non : leur nature est la même. Cette raison qui nous fait agir, dont la voix parle à notre cœur, est en même tems ce qui pense, ce qui conçoit en nous. Elle est l'œil de notre esprit. Sa vue claire & rapide se porte sur les objets, les pénètre avec sagacité, les démêle avec précision, en juge sans se tromper jamais, parce que jamais elle ne décide sans examen. Capable de douter, quand il le faut, elle sçait attendre dans le silence, que l'obscurité se dissipe. Dès que le jour brille, elle voit, prononce ; & ce qu'elle prononce, est un oracle. Que seroit en effet l'évidence, si ce qu'elle offre à la raison dans un point de vue net & distinct, étoit autre qu'il ne paroît ? que seroit-elle, sinon la source d'erreurs inévitables ? Plongé dans les ténèbres, ou séduit par l'éclat trompeur d'une fautive lumière, inutilement possédé de l'amour du vrai que l'ignorance ou le mensonge lui déroberoit

sans cesse, l'homme n'embrasseroit que des phantômes. La pénétration, la force, l'étendue de son esprit, seroient des qualités vaines; ses idées, des chimères; ses raisonnemens, des sophismes, & ses discours, des sons. Tout ce que la raison apperçoit distinctement & sans nuages est donc incontestable. Mais si vous ne donnez à la raison, si vous ne donnez à l'ame, d'autre principe que la réunion fortuite des atomes, comment me prouverez-vous que ce qui vous paroît certain, l'est en effet? vous le voyez ainsi par hazard. Peut-être les atomes dont votre ame est le résultat, sont-ils combinés de manière que tout ce qui se présente à ses yeux, s'y présente sous une forme qui le déguise; & telle est peut-être l'illusion, que plus l'image qu'elle apperçoit a de netteté, moins elle est conforme à l'objet même; que vos idées sont fausses à proportion de l'évidence qui les accompagne. Que de vérités deviennent en ce cas des problèmes! les différens rapports des nombres sont-ils bien certains? le tout est-il plus grand que sa partie? Je pense, donc je suis; ce raisonnement est-il juste? Telles sont les incertitudes qui naissent en foule de votre système. Détruire la loi de la raison, c'est en éteindre le flambeau: point de vérité, s'il n'y a point de justice. Vous êtes, sans le vouloir, disciple de Pyrrhon: vos principes sont nécessairement liés aux siens; & dès lors les coups que vous lui portez, retombent sur vous avec la même force.

IV. Le siècle dernier vit un Philosophe célèbre,
adoptant

adoptant cette partie du système Epicurien , nier l'existence de la loi naturelle. La distinction du juste & de l'injuste est , selon lui , un établissement humain : c'est un rempart que la Politique sçût opposer aux ravages de l'amour propre. Hobbes suppose que les hommes n'avoient originairement aucun lien qui les unit ; que chacun d'eux né avec un droit égal à tout , rapportoit tout à son intérêt ; & que de cette disposition naquit la discorde. La Terre , ajoute-t-il , fut bientôt le Théâtre des plus affreuses dissensions : elles auroient détruit ses habitans , si l'institution des loix n'en eût réprimé la violence. Quelques Sages proposerent ces loix aussi nécessaires au repos des particuliers , qu'à la tranquillité publique , & le reste des hommes les reçut par différens motifs. La vûe de l'intérêt général , & l'horreur du passé déterminèrent les uns ; la crainte força les autres à s'y soumettre. Telle est , si nous consultons Hobbes , l'origine de la Justice & de la Religion.

Ce qu'il faut conclure de ce système , c'est que l'Auteur étoit ennemi déclaré de l'une & de l'autre : voilà tout ce qu'il prouve. Cependant je ne puis l'entendre ériger en principes de vaines suppositions. L'origine qu'il donne à la Vertu la dégrade : elle est fausse & méprisable , si elle doit sa naissance à l'intérêt. Toutefois le croiroit-on ? cette hypothèse qui ne tend qu'à renverser la Religion , à détruire la Justice , en démontre la nécessité. Hobbes avoue que sans elles on eût tenté vainement de rendre l'homme sociable. Profitons d'un tel aveu : c'est un hommage qu'il est forcé de leur rendre :

c'est à mes yeux une victoire pour elles, un prélude, un gage du Triomphe. Il en résulte au moins, que si elles étoient bannies de l'Univers, la société retomberoit dans le cahos.

Si l'ordre que je me suis prescrit le permettoit, je prouverois dès-à-présent, qu'il est une loi gravée dans nos cœurs, & dont les caractères ineffaçables offrent aux yeux de la raison un droit primitif, plus ancien que toutes les ordonnances humaines; qu'il est une justice, une vérité dont la voix de la Nature est l'interprète. Mais ce sujet me meneroit trop loin; je dois le traiter ailleurs. Je dirai seulement, que si le bien & le mal n'existoient pas avant la naissance des loix, s'ils ne diffèrent point essentiellement l'un de l'autre, le droit n'a rien de fondé, rien de juste. Les loix sont le fruit de l'aveugle caprice; elles sont des attentats contre la liberté de l'homme: se soumettre à la Justice, c'est subir le joug d'un Tyran. En ce cas elle n'est qu'arbitraire, & dès-lors la loi pouvoit ordonner ce qu'elle défend, & défendre ce qu'elle ordonne. Mais le principe du bien général, dont le Philosophe Anglois a fait la base de ses dangereuses suppositions, suffit pour les détruire. Hobbes n'a pas senti qu'en admettant ce principe, il se contredisoit lui-même. En effet, si le bien général est le pere des loix; avant les loix, il existoit donc un bien quelconque: tout n'est donc pas indifférent. Enfin, une dernière réflexion achève de mettre dans tout son jour l'absurdité de ce système. Le juste & l'injuste originellement confondus, ne sont-ils distingués que depuis l'institution

L I V R E P R E M I E R. 31

des loix , dès-lors il est moins criminel de percer de sang-froid le cœur d'un ami , que de manquer à sa parole ; puisque le meurtre n'est un crime , que depuis que les hommes , par un engagement volontaire , se sont soumis à la loi qui le défend.

Au reste , reconnoître avec Hobbes & ses partisans la nécessité des loix , regarder leur institution , comme l'unique moyen de défendre l'homme contre l'homme , de préserver l'Univers des funestes effets de l'amour propre ; c'est prononcer hautement que la plus dangereuse ennemie de notre repos est la Volupté ; que source de tous nos crimes , elle est la cause fatale de tous nos malheurs. Or quel a été jusqu'à présent l'objet de mes vers ? de vous prouver que le système impie de Lucrece ouvre la porte aux plus noirs forfaits : que si l'on adoptoit ses principes , les passions désormais sans frein bouleverseroient la face de la terre : que leur fougue , leurs excès , leurs combats exciteroient dans le sein tumultueux de la société des orages sans nombre : affreux orages , semblables à ces tempêtes qui troublent le calme des eaux , lorsqu'échappés de leurs cavernes , les vents furieux se disputent l'empire de l'Océan. Luttans les uns contre les autres , ils parcourent d'un vol rapide la vaste étendue des mers ; ils soulèvent les flots ; ils rassemblent les nuages ; ils confondent les élémens : partout ils portent la terreur , la foudre , la nuit & la mort. Tels sous l'empire de la Volupté qui méconnoît , qui brave un Dieu vengeur , les vices dégagés de leurs chaînes tyranniferoient l'Univers.

Dij

Parlez de bonne-foi : si dans quelque partie de la terre , on découvroit une région sans loix , sans Magistrats , sans Chef , libre , en un mot , comme seroit le monde , si le monde n'étoit pas l'ouvrage & l'empire d'une Divinité ; une région où la vertu n'espérât point de récompense , où le crime ne craignît point de supplice , où l'on ignorât même jusques aux noms de vice & de vertu ; enfin , dont chaque habitant n'eût d'autre Roi , d'autre Dieu que soi-même , consentiriez-vous à vivre dans cette contrée ? en feriez-vous votre Patrie ? Que les Spinosa , que les Epicures y fixent leur séjour : voilà cependant le genre de bonheur que le Philosophe Grec promet à l'univers , en l'invitant à rompre les liens sacrés de la Religion : voilà le présent qu'il offre aux mortels , la paix dont il les flatte : fausse paix ; présent funeste ; vain phantôme de bonheur. Est-ce donc-là l'ouvrage de cette sagesse si vantée ? est-ce là ce génie presque divin , héros de Lucrece , & favori de la Renommée ; ce bienfaiteur des hommes , plus digne de leur reconnoissance que les destructeurs des monstres , les peres de la Médecine , des Arts & des Loix ? Rare bienfait , preuve éclatante d'un amour sincere pour les hommes , que de rassurer le vice contre la crainte des peines , & d'arracher à la vertu tout espoir de récompense !

Epicure est donc l'ennemi de la société : nul avantage réel n'est le fruit de sa doctrine. Les magnifiques promesses dont il repaît l'avidité de ses disciples , se réduisent à la pompeuse exagération d'un vain plaisir , que les hommes ne recherchent que trop d'eux-mêmes. Vous

méprifez avec raifon cet impofteur qui fe vante de convertir tout en or ; vous plaignez la foule aveugle que l'efpérance entraîne à fa fuite , qui , prodigue par avarice , & fe ruinant pour s'enrichir , verfe fes tréfors dans un feu qui ne lui rend que de la fumée. Ah ! Quintius , dans ce fourbe , dans ceux qui le fuivent , reconnoiffez Epicure & les partifans de fa doctrine. Aux attraits d'un frivole plaifir , ils facrifient les véritables richesses de l'ame , la Religion , l'humanité , la juftice , l'innocence , l'amour de la Patrie , tous les fentimens , toutes les vertus dont le germe précieux étoit dans leur cœur. Ignorent-ils donc qu'en achetant à ce prix une fatisfac­tion paffagere , ils font peu pour eux , & rien pour les autres ? Lucrece vous avertit fans cefle de n'être occupé que de vous , & de méprifer tout le refte : confeils qu'Epicure donnoit lui-même à fes élèves. Il craignoit , ce Philofophe voluptueux , que les inquiétudes attachées aux fonctions civiles , ne troublaffent le cours d'une vie trop peu durable , pour n'être pas un fommeil paifible. Se charger des intérêts d'autrui , c'étoit fubir volontairement le joug ; l'adminiftration des affaires publiques lui paroiffoit un dur efclavage : fes yeux ne verfoient point de larmes fur le fort d'un malheureux , fur la perte d'un ami : l'indifférence en avoit tari la fource. Un homme plongé dans la molleffe , pareffeux par goût , fuyant au fein de l'oifiveté jufqu'à l'ombre du chagrin , incapable de rien defirer avec ardeur , de s'intérefler même aux auteurs de fes jours , concentré dans lui feul , & ne prenant à la fociété d'autre part , que celle qui peut augmenter ou varier fes

plaisirs, occupé sans cesse à défendre son repos contre tout ce qui sembleroit y donner atteinte, ne se livrant à rien, vivant pour soi ; inutile, en un mot, à sa famille, à sa patrie, à l'univers ; voilà le Sage d'Epicure. La réserve que prescrit votre maître, s'étend même à la Volupté. Il étoit si conséquent, si jaloux de cette liberté, sans laquelle il ne concevoit pas de véritable bonheur, qu'il ne se laissoit point de répéter à ses élèves, que les plaisirs, comme les fleurs, peuvent blesser quelquefois, & qu'ils ont des épines pour la main qui les cueille avec trop de vivacité. Aussi le voyoit-on, ennemi de toute espèce de lien, préférer à la douceur d'un amour mutuel, de grossières passions, sans attachement, sans choix, sans durée. Telles sont les maximes d'une secte voluptueuse, qui s'arroge le titre d'Ecole de la sagesse.

Quelle différence entre ce faux sage & le vrai Philosophe, qui respecte, qui chérit la Religion ! Homme & citoyen, loin de fuir le travail, de rejeter le fardeau des affaires publiques, de lutter contre des sentimens vertueux, il se consacre à sa Patrie, à sa famille, à ses amis, souvent même à des inconnus. Il partage la douleur de l'affligé : mais ce n'est pas assez pour lui de mêler ses larmes à celles qu'il voit répandre, sa main libérale prodigue à l'indigent des secours réels ; son crédit, ses richesses sont le bien des malheureux, Liens sacrés, dont la Nature unit tous les hommes, vous êtes vraiment chers à son cœur ; vous faites sa gloire & sa félicité. Combat-il pour l'Etat, ou défend-il la cause d'un Citoyen ? c'est avec une inquiétude proportionnée à la grandeur de

L I V R E P R E M I E R. 55

l'objet, mais qui n'altère pas la tranquillité dont il jouit intérieurement. Et pourroit-il ne pas goûter les charmes de la paix ? Ennemi sincère de l'injustice, il fut toujours fidèle à la voix de la raison : jamais il ne refusa de faire une action vertueuse. Il sçait ce qu'il doit à Dieu, ce qu'il se doit à lui-même, ce qu'exige de lui la société, dont tous les membres, selon la force & la nature des nœuds qui les unissent, ont l'un sur l'autre des droits plus ou moins étendus, mais toujours dignes de respect. N'en doutez pas, Quintius, la Religion a ses héros : mais les motifs dont elle les anime, ne sont pas l'espérance d'une gloire incertaine, l'amour des richesses, la soif des honneurs. De tels biens sont des maux réels : ils portent le trouble dans le cœur lorsqu'on les desire, & ne le remplissent pas lorsqu'on les possède. Souvent ils précipitent vers le crime ; souvent ils en sont le fruit. Mais la Religion n'inspire rien que de juste. Ses loix sont celles de la plus sévère équité ; son règne est celui de la vertu. Jugez à présent, lequel est plus ami des hommes, ou de ce Grec fameux qui n'eut d'autre loi, d'autre Dieu, que le plaisir, ou de celui qui adore la Divinité.

Cette ardeur avec laquelle chacun de nous se porte à ce qui lui est utile, n'a pour principe, ni l'habitude, ni le hazard, ni les préjugés de l'éducation ; moins encore la contrainte ou l'autorité. C'est, j'en appelle à vous-même, un sentiment essentiel à l'homme, & puisé dans la Nature. Ce sentiment est donc pour la Raison une loi souveraine ; c'est un arbitre intérieur qui doit régler notre choix, & qui ne jugeant point des objets,

36 L'ANTI-LUCRECE ,

par ce qu'ils ont d'agréable ou de rebutant, ne se décide que par leur utilité. Or rien de plus utile à l'homme que la Religion ; rien de plus dangereux pour lui, que la doctrine d'Epicure. L'une est mere de la paix ; de l'autre naîtroient les plus affreux désordres : ce sont deux points également démontrés. Puisse donc la Religion triompher à jamais ; qu'elle soit la règle de notre vie. Source précieuse du respect des enfans pour leurs peres, de l'obéissance des sujets, de la subordination entre les différens états, elle inspire aux Souverains pour leurs peuples une tendresse paternelle : elle fait naître, elle fonde, elle consacre ces devoirs mutuels dont l'observation est l'appui du trône ; & le gage de la tranquillité publique. Quiconque se regarde comme l'ouvrage d'une Divinité, sent qu'il fait partie d'un corps dont tous les membres sont liés entr'eux par des obligations réciproques ; & conséquemment ce qu'il doit aux autres, est à ses yeux le seul titre des prétentions qu'il a sur eux. Mais dans votre système l'équité n'est qu'un nom : le Caprice est le Dieu de l'univers ; on ne respecte ni sentimens, ni vertus, ni devoirs ; on traite la Religion de préjugé ; on est sourd à la voix de la Nature, à cette voix que l'homme ne peut cesser d'entendre, sans cesser d'être homme. Rapportant tout à soi, l'infrauteur de la loi naturelle, au milieu d'une foule d'Etres semblables, se regarde comme le seul Etre. Il s'établit centre de l'univers ; il s'en fait le tyran : souverain imaginaire, il ose s'arroger le droit de commander à tout ; orgueilleuse prétention, qui joint l'erreur au

crime ; double attentat & contre la Raïson & contre la Divinité. De-là sont émanées ces maximes infernales , que toujours prêt à s'accommoder aux circonstances , le sage n'est lié ni par le serment , ni par le devoir ; que tout est permis , pour se frayer une route au Trône ; que l'offenseur ne doit jamais pardonner. Quels fruits naissent dans les jardins d'Epicure ! quels excès sont les conséquences de son système ! Dès qu'un coursier ne connoît plus de frein , il s'élance comme un trait , & franchit tous les obstacles. Que le son d'une trompette , ou le sifflement d'un fouet frappe ses oreilles , son impétuosité redouble , sa course devient plus rapide ; il fuit plus vite que les vents , & fait voler autour de lui des nuages de poussière. Si le Cavalier raccourcit les rênes , c'en est fait , il ne sent ni les rênes , ni le Cavalier : sa fougue l'emporte , jusqu'à ce qu'outré de fatigue , hors d'haleine , il s'abatte enfin , dompté par ses propres fureurs. Tel est le sort de l'Impie , dont le cœur esclave d'une passion violente , s'est soustrait au joug de la Religion. Envain , la Nature , organe de la Justice & fidèle interprète de la vérité , lui parle intérieurement ; il est sourd à sa voix ; il méprise & ses leçons & ses reproches. Epuisé par ses excès mêmes , il tombe enfin , ayant à peine la force de pousser d'inutiles soupirs.

Puisque l'univers n'est ni le séjour , ni l'héritage d'un seul homme ; que tous ont également droit d'en jouir ; l'utilité publique est préférable au bien particulier , & le bonheur de tous à celui d'un seul. Ce principe lumineux règle nos décisions dans ce qui regarde les autres.

Jugeons-nous donc , comme nous jugeons nos pareils ; que nos propres intérêts soient à nos yeux , comme les intérêts d'autrui ; c'est une règle que la Nature prescrit , & qu'enseigne la Raison. J'existe & je vis : rien ne m'est plus cher que moi-même ; je dois donc faire tous mes efforts pour me conserver la vie , & me la conserver heureuse. Si je le dois , ces efforts sont justes. Mais les autres vivent : ils n'ont rien de plus cher qu'eux-mêmes ; ils doivent par conséquent , comme moi , travailler à leur conservation , à leur bonheur. Leur titre est égal au mien. Vous faites ce qu'ils font ; quel droit auriez-vous de les condamner ? Tout homme équitable , s'il est juge dans sa propre cause , prononcera donc entre un autre & lui , comme feroit , entre deux inconnus , un Arbitre intègre & judicieux. Cet Arbitre ne souffriroit pas que l'un des deux ravît à l'autre ou le jour , ou les biens. Il reconnoît donc que de telles actions ne lui sont pas permises à lui-même. Il sent qu'il n'est qu'une portion de l'univers , & que , comme le tout est plus grand que sa partie , la société a des droits plus étendus que les siens. Le même rayon l'éclaire à la fois sur ces deux vérités. C'est un point que je ne fais qu'effleurer ici.

Cessez donc cessez , Lucrece , d'imputer à la Religion le malheur des hommes. Elle réprime le vice par la crainte ; elle encourage la vertu par l'espoir : elle arme nos cœurs contre ces passions qui nous dégradent & nous avilissent. L'impiété seule est le principe de tous nos maux. Ce fut , dites-vous , la Religion , qui par la main des Grecs , plongea le poignard dans le sein de la triste

Iphigénie. Non , Lucrece ; ce fut la superstition : sur la foi d'un imposteur , elle leur fit croire que par cet affreux sacrifice , ils achéteroient la faveur des vents , & désarmeroient la vengeance de Diane. Mais , que dis-je ? Iphigénie , conduite à la mort par les ordres inhumains d'un pere ambitieux , fut moins la victime de la superstition , que du crime d'Hélène. Cherchons dans la Volupté la première cause de cet odieux sacrilège. Oui , jamais un si noble sang n'auroit souillé les autels , si la vûe d'une beauté coupable n'eût allumé dans le cœur de Paris une flamme adultère ; si violateur des droits de l'hospitalité , ce perfide amant , n'eût , avec le criminel objet de ses feux , porté dans sa patrie le flambeau qui la consuma.

V. MAIS vous , élève d'Epicure , vous , qui cherchant le bonheur sous les enseignes de la Volupté , croyez que la sagesse est l'art de s'affranchir de toute espèce de lien , de ne se prêter qu'à des impressions agréables , de rendre inaccessible au chagrin un cœur sans cesse avide de nouveaux plaisirs ; parlez de bonne-foi , vos espérances sont-elles parfaitement remplies ? ne formez-vous jamais de vœux , que le succès ne couronne ? Si tout répond à vos desirs , vous êtes le seul homme heureux dans le monde. Mais cet avantage si précieux , vous ne le devez pas à vous-même. Il n'est le fruit ni de vos efforts , ni des principes de votre Maître. La Philosophie n'a pas le droit de créer les événemens : elle ne sçait qu'en jouir , ou les supporter. Elle ne donne pas des

loix à la fortune, mais des leçons à notre esprit. Si le sort, au contraire, ne vous a préparé que des orages, je vois en vous le plus infortuné des mortels. Quel état que celui d'un homme qu'enchanter la Volupté, qu'effraye la plus légère idée de chagrin, & qui frustré des plaisirs qu'il aime, ne vit que pour être la proie de ces maux, dont la seule image le fait frémir ! Incapable de résister au moindre assaut, vous n'aurez pas la force de soutenir une disgrâce imprévûe. Envain ce cœur amolli par le luxe, & déjà vaincu par les délices, implorera-t-il le secours de la constance. Elle n'habite que dans ces âmes supérieures aux événemens, qui d'un œil tranquille envisageroient la chute du monde. Renversé par des coups subits, vous n'aurez pas, en tombant, la consolation d'adorer la main qui vous les porte. De tous les hommes le plus malheureux, c'est celui dont la crainte empoisonne tous les momens ; qui sans cesse épris des charmes d'un chimérique bonheur, n'a pas cherché dans le sein de la vraie Philosophie un azile contre les maux. Voluptueux enfans de la mollesse, voyez cette fleur qui vient de s'épanouir : de douces rosées humectent ses feuilles ; une chaleur tempérée l'anime ; Zéphir entretient sa fraîcheur ; elle embellit le printems ; elle relève l'éclat du jour le plus pur. Que le Ciel se couvre de nuages, que les noirs aquilons refroidissent l'air de la nuit ; c'en est fait ; un trait mortel a frappé cette fleur naissante. Sa tige s'affaïsse, ses nuances s'effacent : elle se flétrit, elle tombe sèche & décolorée.

Vous ne manquerez pas de répondre : Mes vœux ont

des bornes ; je me contente de peu ; ces honneurs , dont le faste en impose aux âmes vulgaires , sont pour moi sans attrait : je vois sans envie la grandeur & la magnificence des Rois ; les noirs soucis inséparables du trône en obscurcissent à mes yeux l'éclat : je croirois trop acheter un triomphe au prix de mon repos. Mais la nature est une mère bienfaisante : elle prodigue à ses enfans de quoi satisfaire leurs besoins , de quoi combler leurs désirs. Je jouis de ses dons ; je cueille avec empressement les fruits délicieux qu'elle m'offre : mon âme se livre sans remords à ces plaisirs purs & faciles qui coulent de son sein. L'exemple d'autrui ne me touche point : je vois la plupart des hommes , artisans de leurs propres malheurs , se forger tour-à-tour de chimériques objets de terreur & d'espérance : je les vois , je les plains ; mais je ne les imite pas. Que l'illusion se joue du reste des mortels ; qu'un aveugle courage leur fasse affronter mille morts ; qu'ils se condamnent à des travaux sans nombre ; qu'ils consomment en laborieuses bagatelles un tems court & précieux. Pour moi , je connois le prix du tems , & mon bonheur est d'en jouir. Enveloppé dans ma propre vertu , j'aime à vivre pour moi seul , à passer dans les douceurs d'un innocent loisir , des jours qui ne soient ni souillés par le crime , ni flétris par le chagrin.

Voilà vos discours : examinons-en la valeur. Je vous crois tel que vous le dites : votre bonheur ne s'est point encore démenti : mais quelle preuve avez-vous que jamais il ne se démente ? Vous avez évité bien des écueils : ce n'étoit pas ceux où vous deviez échouer. Peut-être

- vous reste-t-il une vaste étendue de mer à parcourir ; & dans ce long trajet que de gouffres, que de rochers ! De tous les états vous avez choisi le moins sujet aux revers : ce choix vous préservera de quelques périls qui seront funestes à d'autres ; mais ne croyez pas échapper à ceux que le sort vous réserve. Sauvé d'un premier orage, vous périrez dans un second. Mortels n'espérons point ici de repos solide. Sur les flots d'une profonde mer, nous roulons tous ensemble exposés à de communes tempêtes ; & chacun de nous est le jouet d'une tempête qui ne menace que lui seul.

- Vous n'êtes, je le suppose, ni de ces avares que brûle la soif de l'or, ni de ces lâches & perfides courtisans qui rampent pour s'élever, ni de ces liéros que l'amour de la gloire précipite au milieu des feux. Ainsi je ne crains pour vous, ni les dégoûts d'un noble esclavage, ni les inquiétudes que produit une riche indigence ; & je crois votre bonheur à l'épreuve des atteintes que ces tourmens portent à celui de tant d'autres. Mais ce bonheur survivroit-il à la perte de votre santé ? survivroit-il à celle des agrémens qui parent votre jeunesse, à ce loisir dont vous faites vos délices, à cette douce aisance qui satisfait vos desirs ? De tels biens ont l'éclat & la durée des fleurs ; le sort étend sur eux son empire. Si cette ame voluptueuse, à qui la douleur est inconnue, qui s'endort dans une molle sécurité, étoit tout-à-coup assaillie par tous les maux qu'entraînent l'incendie, la discorde, ou la guerre ; si par les ordres d'un Tyran vos mains étoient chargées de chaînes ; si un ami perfide abusoit de votre

confiance ; si la mort arrachoit de vos bras des enfans chéris, une épouse aimable ; si le mensonge attaquoit votre innocence ; si votre réputation se soutenoit à peine contre les traits de l'envie , quel seroit alors , quel seroit l'état de votre cœur ? que vous serviroit de n'avoir jamais versé de larmes ? Donneriez-vous encore à la Nature le nom de Mere ? ce seroit une marâtre , sourde à vos gémissemens. Ces coups affreux vous perceront le cœur ; & le souvenir amer de vos plaisirs passés empoisonneroit une playe déjà mortelle. Confus , inconsolable , vous succomberiez enfin sous le poids des maux & des regrets. Et quelle seroit la mesure de ces regrets ? quel en seroit le remède ? La ciguë ou le poignard. Ce sont-là , je le sçais , les ressources de la Philosophie d'Epicure. Mais quelle étrange ressource , que de chercher dans la douleur un terme à la douleur ! Tel fut le sort de ce Roi , dont la mollesse deshonna le trône de Belus. Au sein d'une oisiveté profonde, il avoit épuisé tous les plaisirs. Un revers le tira de cet assoupissement : mais incapable de soutenir les rigueurs de la fortune , Sardanapale fit dresser un bucher dans son palais , & se précipita dans les flammes avec tous ses trésors. Bel exemple pour les disciples d'Epicure ; fin digne de terminer leur carrière !

Heureux , au contraire , heureux celui dont la Religion fonde l'espérance & règle la conduite ! Tout ce qui passe , est à ses yeux comme s'il n'étoit plus , comme une illusion du sommeil. Il foule d'un pied tranquille & les biens & les maux ; il méprise également les faveurs

& les outrages de la fortune. Rien de fini n'est capable de l'ébranler : l'adversité ne peut abattre ce cœur que les délices tenterent envain d'amollir. Il vogue , avec le reste des hommes, emporté par le tourbillon général ; & , comme chacun d'eux , il est le jouet d'un tourbillon particulier. Mais immobile au centre de l'agitation même , il conserve une paix inaltérable. Environné de gouffres & d'abîmes , il semble être déjà dans le port : il jouit de ce qu'il espère. L'avenir présent à son esprit verse mille douceurs sur des souffrances dont le prix doit être une couronne immortelle. Connoissant ses véritables intérêts , il sacrifie le tems à l'éternité.

Ne le regardez pas toutefois comme un vil mercenaire qui ne s'abstient du mal , que par la crainte des peines ou le désir des récompenses. Ces motifs ne sont pas les seuls principes de sa vertu : mais quand ils le seroient , on peut , sans bassesse , se livrer à de tels sentimens. La nature inspire à l'homme une ardeur vive , constante , invincible pour sa propre félicité. Il ne peut souhaiter d'être , sans souhaiter d'être heureux. Oui , je l'avouerai sans peine ; le souverain bien , c'est le plaisir ; mais le plaisir puisé dans sa véritable source , le plaisir pur , solide , immense , inaltérable. Quel sera l'objet de mes vœux , si ce n'est mon bonheur ? & que puis-je aimer , sinon ce que je crois m'y devoir conduire ? Le bonheur est le terme commun , auquel tendent tous les hommes par mille routes contraires. Vous y tendez , élèves d'Épicure , en fuyant la douleur , en cherchant le plaisir que promet la Volupté. Mais qu'est-ce que ce plaisir ?

plaisir ? Un souffle, une ombre, une eau fugitive, un sable léger dont les flots se jouent, un feu qui brille & s'éteint. L'instant qui le voit éclore, le voit disparaître : il est indigne d'un cœur qui n'aime que le vrai. Le sage méprise les chimeres dont l'éclat éblouit vos yeux ; & c'est en les méprisant, c'est en s'élevant au-dessus des biens que le tems moissonne, & de tout ce qui n'est pas Dieu, qu'il parvient au terme. Par ce mépris de tout ce qui l'environne, il ne prétend pas, Cynique orgueilleux, étonner le peuple & laisser un nom. Ce n'est pas un Stoïcien idolâtre de soi-même, qui des farouches vertus dont il se charge, se fait un droit à l'hommage des mortels. Dieu seul est l'objet des vertus du sage ; Dieu seul est le prix qu'il veut mériter.

Chercheriez-vous une source d'eau pure dans un terrain marécageux, dans ces humides vallons que couvrent la fange & le bitume ? C'est dans le creux d'un rocher couronné de gazon, dans l'intérieur d'une verte colline, que sont renfermées ces ondes limpides, qui n'attendent qu'une issue pour couler dans vos prairies. Cherchez donc en Dieu, le suprême bonheur ; ce bonheur inépuisable, que le chagrin ne peut altérer, que le tems ne peut flétrir. Du sein de la Divinité découle un fleuve de délices : il inonde les possesseurs de ce bien immuable ; & l'amour qu'inspire un tel objet a des charmes dont vous n'avez pas même l'idée, voluptueux Mortels. Dussiez-vous jouir cent ans de la plus brillante jeunesse, dussiez-vous la passer toute entière dans les ris & dans les jeux, vous ne pourriez atteindre à la félicité

des Justes : vos siècles ne vaudroient pas leurs moments. Ce qu'ils aiment, ils le possèdent & le posséderont toujours : plus ils l'aiment, plus ils en sont aimés. Les fleurs qu'ils cueillent n'ont point d'épines ; l'amertume ne corrompra jamais la pureté d'une source dans laquelle ils puiseront éternellement. Ils jouissent sans dégoût ; ils aiment sans remords, parce que les motifs qu'ils ont d'aimer croissent en même-tems que leur amour.

Si la mort, si cet objet de terreur pour tout ce qui respire, vous cause peu d'effroi, doutez-vous qu'ils ne l'attendent avec un courage infiniment supérieur au vôtre ? La mort est le point fatal où tout finit pour vous : elle sera pour eux le premier instant d'une vie qui ne finira plus. Votre espérance est de mourir tout entier, de rentrer à jamais dans l'abîme du néant. L'avenir offre à leurs yeux un point de vûe plus flatteur ; la vertu récompensée par une félicité sans bornes. Idée consolante, qui même ici-bas est une récompense anticipée, un gage précieux des biens qu'elle annonce : doux espoir qui leur fait goûter sur la terre les prémices d'un bonheur éternel. Avouez-le donc, Quintius ; il est, dès cette vie même, des plaisirs préférables à ceux que présente la Nature. Sous le joug de la Religion l'homme est plus heureux, que sous l'empire de la Volupté.

Mais quel doit être un jour votre sort, si ce que je crois, se trouve véritable ; s'il existe, en effet, un Dieu vengeur que vous n'aurez pas connu ; disons mieux, que votre cœur sourd à la voix de l'univers aura refusé de connoître ? Cette idée me pénètre d'horreur : vous

risquez tout : quel que soit l'avenir qui nous attend , votre état est plus triste que le mien. Si je me trompe , c'est une erreur dont je ne crains pas d'être puni ; nos destins seront les mêmes ; nous ferons l'un & l'autre engloutis dans le néant. Mais vous , si votre système est faux , vous ferez malheureux à jamais. Peut-on s'aimer , & s'exposer volontairement à un pareil danger ?

Mes discours vous semblent à peine intelligibles , ils vous rebutent. Pour une félicité qui vous paroît douteuse rejeter des biens réels , des biens à votre portée , & qui tels qu'ils sont , vous fussent ; quels conseils ! Quoi , dites-vous , l'idée d'un avenir chimérique m'empêcheroit de goûter le présent ! au frivole espoir d'une récompense incertaine , je sacrifierois des plaisirs dont le charme fait la douceur de ma vie ! Non , non : ce seroit à chaque instant mourir dans les horreurs d'un supplice lent & cruel : ce seroit entrer tout vivant dans le tombeau. Je ne suis pas homme à me laisser éblouir par la peinture d'un bonheur dont je n'ai pas même l'idée. Le plus beau songe n'est qu'un songe.

Que vous ai-je donc proposé , Quintius ? de rompre des chaînes ; de secouer le joug odieux de ces passions , qui vous asservissent à ce que vous aimez. A quoi voudrois-je vous faire renoncer ? à des plaisirs frivoles dont la jouissance vous a dégoûté mille fois. Oui , mille fois je vous ai vû chercher dans de nouvelles sources , un bonheur qui s'étoit refusé jusqu'alors à toute l'ardeur de vos vœux. De tant d'objets qui vous ont paru les mériter , un seul a-t-il rempli vos espérances ? un seul a-t-il

pû vous fixer? Que d'épreuves n'a pas faites, & ne fait pas sans cesse ce cœur toujours avide & jamais rassasié! Un malade accablé de douleurs, roule ses membres languissans sur le lit qui le porte sans le soulager. Dans un changement continuel de situation, il cherche le repos qui le fuit. Celle qui sembloit le lui promettre, lui devient insupportable. Las sans être défabusé, il lève en soupirant les yeux vers le Ciel : il s'agite, il s'épuise, & son impatience, sans diminuer ses maux, augmente son ennui. Triste, mais véritable image d'un voluptueux. L'erreur qui frustre ses desirs, les irrite & ne les guérit pas. C'est un hydropique, dont la soif brûlante cherche un remède dans l'eau, & n'y trouve qu'un feu qui la redouble. Vainement opiniâtre, il confie une onde fugitive à des vases qui ne peuvent la retenir. Au milieu de ces laborieuses inutilités le torrent de ses jours s'écoule; & dénué de tout, il meurt sans avoir vécu. L'amour est un tourment. Si vos desirs sont vifs, leur violence vous consume : si vous desirez sans ardeur, vous jouissez sans délices. Que dirai-je des chagrins, dont le mélange empoisonne les plaisirs? mélange que Lucrece est forcé de reconnoître, & qu'il a sçu déplorer dans ses vers avec tant de force & de vérité. Si vous craignez l'inquiétude, fuyez le plaisir : leur source est commune; ils sont l'un & l'autre des rejettons de la même tige. La Volupté par un chemin de fleurs nous conduit au précipice. Ses présens ne sont que de trompeuses amorces : feux brillans, dont la perfide lueur nous égare. Semblables à ces vapeurs bitumineuses qui s'enflamment pendant la

nuît au-dessus des étangs; le voyageur, trompé par leur éclat, croit, en les suivant, trouver un azyle, & tombe dans la fange d'un marais.

Ce n'est donc pas renoncer à des avantages réels; c'est éviter des pièges dangereux, que d'obéir aux loix de la Religion: nul sacrifice à faire pour pratiquer sous ses auspices toutes les vertus dont elle est la source; en un mot pour être homme. Faut-il donc de si grands efforts pour le devenir? Je vais plus loin: quand il seroit impossible de démontrer ces dogmes, que je crois incontestables, & que vous traitez de chimères, n'est-il pas infiniment plus flatteur d'aspirer à la possession d'un bien immense, éternel, inaltérable, que de poursuivre vainement une fausse image de bonheur? Oui, Quintius, un Dieu dont la puissance & la bonté souveraines, mettent les hommes en droit de ne borner ni leurs espérances, ni leurs desirs, est un objet plus consolant pour leur cœur, une fin plus digne de leurs actions, que d'aveugles atomes errans dans le vuide, que l'inconstante & capricieuse Volupté, dont les faveurs ont la durée d'un jour.

Ce parti coûte à la Nature, je le sçais: mais quel est le bien que l'on n'achète pas? vous ne jouissez souvent du plaisir, qu'au prix de votre repos. Dieu vous est inconnu: mais de quelle conséquence n'est-il pas pour vous de le connoître? De quels intérêts s'agit-il? de ceux de Dieu, ou des vôtres? La réalité d'une vie future ne vous paroît pas clairement démontrée: mais vous paroît-il plus certain que notre ame soit un jour anéantie. Si vous en êtes assuré, prouvez-le moi. Quand on attaque

des idées généralement reçues , on doit un compte de ses motifs. Si vous n'avez que de l'incertitude , soyez donc moins tranquille sur l'avenir. Vous ne craignez rien ; & le doute a sur votre esprit toute l'autorité que l'évidence seule auroit droit d'exercer : il vous détermine à nier ce que vous ne voyez pas clairement. Vous fermez les yeux aux rayons de l'Aurore , parce qu'ils n'ont pas l'éclat de ceux du Soleil ; vous leur préférez d'épaisses ténèbres. Elles vous plaisent , je le sçais ; elles ont pour vous des charmes. Mais quoi ! peut-on aimer à se perdre ? Une sécurité telle que la vôtre , est un assoupissement léthargique : c'est le sommeil de la mort. Il faut , Quintius ; vous arracher à ce repos funeste ; il faut par une salutaire violence réveiller cette ame insensible : l'inquiéter , c'est lui rendre la vie. Ou mon sentiment est véritable , ou le vôtre : point de milieu. Or dans les cas douteux , la raison nous ordonne d'embrasser le parti le plus sûr. Si le bruit se répandoit que des brigands infestent une forêt , ce bruit même vague , ne vous causeroit-il pas de l'inquiétude ? oseriez-vous , avant que d'avoir éclairci le fait , traverser ce bois sans précaution ? Ah ! Quintius , l'avenir est un sujet de terreur plus important. Puissent mes discours contribuer à dissiper les nuages qui vous dérobent le vrai ! Mais en attendant qu'il se montre à vos yeux , reconnoissez avec moi , que le système qui profcrit la Divinité se fonde uniquement sur des sophismes ; que les suites en sont affreuses ; enfin que les espérances de ceux dont un bonheur éternel est l'objet & la fin , sont également solides & consolantes.

S O M M A I R E

DU LIVRE SECOND.

I. *A*PRE'S avoir détruit dans le premier Livre la Morale des Epicuriens, l'Auteur combat leur Physique dans les suivans. Cette Physique est le pur matérialisme. Dans le sein d'un Vuide immense, nécessaire, immuable, Epicure place une multitude infinie d'Atomes éternels, & forme tous les êtres du concours fortuit de ces corpuscules indivisibles. Le second Livre de l'Anti-Lucrece débute par l'exposition de ce système.

II. Pour le réfuter avec ordre, le Poëte en attaque séparément les deux parties. Il commence par le Vuide, qui fait proprement le sujet de ce second Livre, & lui oppose d'abord des raisonnemens métaphysiques.

1^{er}ement. Si le vuide étoit réel, & qu'il eût toutes les propriétés que lui donnent les Epicuriens, il seroit Dieu.

2^{ement}. C'est une contradiction grossière de le croire immense, & d'y supposer des points d'où partent les atomes, & des points vers lesquels ils tendent.

3^{ement}. S'il existoit, il auroit des parties, & conséquemment il seroit corps; mais au fonds ce n'est qu'une chimère.

4^{ement}. Cette chimère doit son existence à l'imagina-
tion, qui confondant le vuide avec l'espace, se repré-
sente l'espace comme détaché de la matière, quoiqu'il en
soit inséparable.

III. L'Auteur passe ensuite à ce qu'on peut alléguer
en faveur du vuide. Il répond en particulier aux ob-
jections de quelques Modernes, qui supposent avec Gas-
sendi l'existence du vuide, mais en lui donnant Dieu
pour Auteur. Il retorque contr'eux l'argument que sem-
ble leur fournir l'hypothèse de la destruction subite de
tous les corps renfermés dans un lieu déterminé.

IV. Ce qui donne un grand nombre de partisans au
vuide, c'est qu'on le croit essentiel au mouvement des
corps. L'Auteur combat cette idée. Il explique la na-
ture du fluide dans lequel tout se meût, selon Descar-
tes dont il adopte en ce point le système ; & par des rai-
sons qu'il appuie de faits, il établit : Premièrement, que
tout est plein dans l'univers. Secondement, que le plein,
au lieu de nuire au mouvement, est seul capable de le
transmettre & de le perpétuer.

V. De-là retombant sur le vuide, il le combat une
seconde fois, mais par un genre de preuves différent ;
par des preuves tirées de la Physique. Il les développe

en répondant à Newton, qui a cru devoir adopter cette partie du système Epicurien. Il prouve que dans l'hypothèse du vuide,

1^{er}ement. Les Planetes ne décriroient point d'orbites.

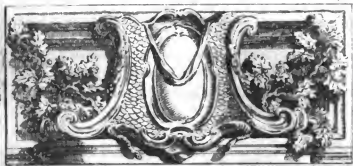
2^{ement}. La masse de chaque corps n'étant pas comprimée, seroit détruite par une prompte dissolution.

3^{ement}. Les corps denses n'auroient point de pesanteur.

4^{ement}. Enfin cette force qui, suivant Newton, attire tous les globes vers un centre, ne pourroit agir sur eux, faute d'un milieu capable d'en transmettre l'impression.

VI. A ces preuves indirectes de l'existence du Plein, il joint des argumens directs que lui fournissent diverses expériences. Il montre que la fluidité des corps, leur transparence, leur mollesse & d'autres qualités du même genre, ne sont point, comme le croit Epicure, des effets du Vuide, & finit en exhortant Quintius à reconnoître la fausseté de cette hypothèse.





L'ANTI-LUCRECE.

LIVRE SECOND.

L RENDEZ justice à mes vûes , Quintius. Ce n'est pas pour troubler votre repos , que j'ai rappelé dans votre ame de salutaires frayeurs , qu'un Poëte trop éloquent avoit scû vous ravir par ses charmes. Votre bonheur est l'objet de mes efforts ; je gémissois de vous voir séduit par l'apparence , voler à votre perte sur les ailes du plaisir. Pour vous tirer du péril , il falloit vous arracher à cette dangereuse sécurité , que produisent l'erreur & l'imprudence. Défiez-vous des dehors. Souvent l'aspic est caché sous les fleurs : souvent d'une plante dont le goût déplaît , on tire des sucres bienfaisans. Ici-bas tout subit les loix du tems & de la vicissitude : liés l'un à l'autre , la douleur & le plaisir forment une chaîne indissoluble. Dans la saison des frimats , le souffle glacé de l'Aquilon dépouille les arbres de leurs feuilles. Ils revivent au printems , couronnés de fleurs & de verdure.

J'ai vû des vaisseaux pousés par de favorables Zéphirs ; se jouer légèrement sur la surface des ondes : je les ai vû se briser ensuite contre des rochers , & s'enfvelir dans un gouffre profond.

Au reste, je n'ai pas prétendu qu'une aveugle docilité vous soumit à des principes, dont l'évidence ne vous seroit pas encore démontrée. Je n'eus jamais pour objet , que d'empêcher qu'une doctrine qui flatte les passions, ne s'emparât de votre esprit, en séduisant votre cœur ; que vous ne fussiez prévenu par ses attraits, avant que d'en avoir examiné les fondemens.

« L'univers n'est point l'ouvrage d'une Divinité. Deux
 » causes éternelles & subsistantes par elles-mêmes, les
 » Atomes & le Vuide ont produit tous les Etres » : voilà
 le précis du système d'Epicure. Selon lui, « le Vuide
 » est le lieu des Atomes, & les Atomes sont les princi-
 » pes des corps. Sans le vuide, il n'y auroit point de
 » mouvement, parce que les corps déplacés n'auroient
 » pas de retraite. La résistance seroit toujours égale à
 » l'impulsion, & dès-lors la Nature resteroit éternelle-
 » ment plongée dans un stérile repos. Le vuide remplit
 » tout plus ou moins ; & de cette différence résulte celle
 » qui se trouve entre les différens corps. Les uns sont
 » liquides ou rares ; c'est que leur tissu offre au Vuide
 » un grand nombre de cellules : les autres sont solides
 » ou denses ; c'est qu'ils n'en ont que très-peu. Sa durée
 » n'a point de bornes ; son étendue point de limites :
 » immense sans être corporel, immobile, immuable, il
 » seroit Dieu s'il joignoit l'intelligence à de tels attributs.

» Dans son sein habite & se meût avec rapidité ; une
 » multitude d'atomes qui s'entrechoquent de toutes
 » parts : multitude infinie , mais privée d'intelligence.
 » Sans cela , comme le vuide , elle auroit droit à nos
 » hommages : elle seroit Dieu comme lui.

» Epicure suppose , en effet , ces corpuscules éternels :
 » & dans l'idée que rien ne sort du néant , que rien n'y
 » rentre , il prononce que tout est formé par la réunion
 » des atomes ; que tout est détruit par leur séparation.
 » Comme principes de tous les êtres , les atomes sont
 » simples & solides : car , quel que soit le principe des
 » corps , il doit avoir l'unité pour essence. En tant que
 » simples , ils sont indestructibles : car la destruction d'un
 » être , c'est sa décomposition ; c'est la désunion des par-
 » ties dont il étoit l'assemblage. Or les atomes sont les
 » parties des corps ; mais parties , dont chacune ne for-
 » me point elle-même un tout : ou du moins , si l'atome
 » est un tout , c'en est un sans parties & sans vuide. Il
 » est conséquemment impénétrable , & toute division
 » cesse dès qu'elle arrive jusqu'à lui. On ne peut enfin
 » concevoir rien de si délié. Pour peu qu'on lui donnât
 » de volume , il auroit des parties ; & dès-lors , il ne se-
 » roit pas simple. Cette petitesse le rend imperceptible ;
 » & ce n'est que par leur réunion , que ces corpuscules
 » parviennent à frapper nos sens.

» Tels sont , si l'on en croit Epicure , les germes de
 » la matiere : tel est le fonds primitif de tous les êtres ,
 » & le principe de leur reproduction. Ainsi , dans ce systè-
 » me , les corps , enfans du hazard , naissent & subsistent

» sans le secours d'une intelligence supérieure ; jusqu'à
» ce qu'ils perdent par la séparation des atomes, une
» forme qu'ils devoient à leur assemblage.

» Pour opérer ces effets merveilleux, les atomes n'ont
» besoin que de mouvement & de figures. Le mouve-
» ment leur fait parcourir le vaste empire du Vuide : &
» dans cet immense trajet, la variété de leurs figures
» produit entr'eux une multitude de chocs diversifiés, à
» l'infini, d'où résultent des combinaisons de toute es-
» pèce. Vous avez vû souvent, lorsque le Soleil dardoit
» ses rayons par une étroite ouverture, un tourbillon de
» poussière se mouvoir avec rapidité dans cette colonne
» lumineuse : ses molécules s'élèvent & s'abaissent, s'ap-
» prochent & se repoussent tour-à-tour ; elles semblent
» en voltigeant se jouer entr'elles, jusqu'à ce que l'agi-
» tation qui les soutenoit venant à s'affoiblir, leur poids
» les entraîne vers la terre. Leur choc est une image de
» celui des corpuscules d'Epicure.

» La quantité d'atomes renfermés sous chaque figure ;
» est infinie ; celle des figures mêmes ne l'est pas. Il y a,
» par exemple, une infinité d'atomes ronds, cubiques,
» triangulaires ; mais on compte à peine trois ou quatre
» mille figures. Quel qu'en soit le nombre, il n'importe ;
» l'essentiel est de remarquer qu'il est fini. On peut sous
» ce point de vûe comparer les atomes aux Plantes. Di-
» versifiées suivant la saison, le terrain, le climat, elles
» peuplent les jardins, les prairies, les montagnes ; elles
» couvrent la face de la terre. Mais, quoique les indivi-
» dus de chaque espèce soient innombrables, le nombre

» des espèces a des bornes. Peu de sons forment tous
» les mots des langues connus ; ils suffiroient pour en
» composer une infinité de nouvelles. Avec un petit nom-
» bre de tons , l'instrument le plus simple rendra des airs
» de toute espèce. Que ne peuvent , en effet , les com-
» binaisons ! un exemple aussi frappant de leur fécondité,
» c'est celui que nous offre ce secret admirable , qui fait
» servir l'art à multiplier les productions de l'esprit. Le
» Compositeur a sous les yeux divers alphabets , distri-
» bués en autant de cafetins : sa main légère , aussi sûre
» que rapide , saisit les caractères en voltigeant : elle les
» arrange & forme une planche dont le papier reçoit
» l'empreinte. De la même lettre souvent répétée , mais
» arrangée différemment , naissent des mots sans nom-
» bre ; ainsi par mille & mille combinaisons , par des en-
» chaînemens variés à l'infini , peu de figures produisent
» une multitude innombrable de corps.

» Rien ne résulte du concours des atomes , lorsqu'ils
» rejaillissent au premier choc , & qu'au lieu de s'unir , ils
» se repoussent mutuellement. Cette antipathie des prin-
» cipes est la source de l'invincible opposition que la
» Physique découvre entre certains corps. Si ces corpus-
» cules s'allient dès qu'ils se touchent , un nouvel être ,
» fruit de leur amour , brille aussi-tôt dans l'univers. Mais
» entre la discorde & l'étroite alliance , il est un milieu :
» les atomes peuvent ne s'unir qu'en partie ; ils peuvent ,
» en s'attachant l'un à l'autre , laisser entr'eux plus ou
» moins d'espace ; & de ces différences résultent diverses
» qualités des corps , la fluidité , la mollesse , la pesanteur ,

» & les attributs contraires. Les corps roides , & ceux
 » dont la flexibilité se prête à l'impression la plus foible,
 » sont composés d'atomes de même espèce : mais le
 » tissu des premiers est aussi serré , que celui des seconds
 » l'est peu. Enfin , c'est à la figure même de ces élémens,
 » qu'Epicure attribue d'autres qualités sensibles. Les
 » corps acides , par exemple , sont des amas de petits
 » traits : l'assemblage d'atomes ronds & polis forme ceux
 » dont la douceur flatte le goût.

» Mais par quelle espèce de mouvement les atomes
 » produisent-ils tant d'effets si variés ? Par un mouvement
 » naturel. La pesanteur , qualité qui fait partie de leur
 » essence , les précipite des régions supérieures. Ils des-
 » cendent tous d'un pas égal , mais rapide : parce que
 » la chute des corps pesans ne peut être retardée , que
 » par les obstacles qu'ils rencontrent , & que nul obsta-
 » cle ne se rencontre dans le vuide. C'est dans cette des-
 » cente , que se fait leur mélange ; que ceux de différen-
 » tes figures s'unissent ou se repoussent. L'atome repoussé,
 » remonte ; son poids le rechasse ; il se relève ; il retom-
 » be : & cette alternative dure , tant qu'il ne trouve point
 » d'atome avec lequel il puisse s'allier. »

Ainsi se sont formés tous les êtres , ouvrages du ha-
 zard , & jouets d'une éternelle vicissitude. Astre du jour ;
 flambeau de la nuit ; feux brillans , que je contemple at-
 tachés à la voûte céleste ; globes immenses , qui roulant
 autour du Soleil dans de vastes orbites , réfléchissez à
 mes yeux une partie de son éclat ; telle est l'origine , que
 vous donne l'Auteur d'un système fameux. Telle est celle
 qu'il

qu'il assigne aux élémens, à la terre, à toutes les productions, aux animaux, aux hommes, aux Dieux mêmes. Je dis, aux Dieux : Epicure en reconnoît; mais quels Dieux ? sans pouvoir, sans bonté, sans justice, indifférens à tout ce qui se passe ici; troupeau d'immortels ! Il soutient que nos ames sont de la même espèce, ont la même destinée que les corps; qu'elles naissent & périssent comme eux; & que ni la matière, ni le mouvement ne dépendent d'une cause puissante, qui doit intimider les hommes.

Approfondissons, s'il est possible, de si grands mystères; développons la nature de ces principes créateurs, dont l'existence, en cas qu'elle soit nécessaire, anéantit la Divinité. Si ce qu'avance Epicure est véritable, point de crimes; point de Dieu qui les punisse : si sa doctrine n'est que mensonge, il faut croire un Dieu, Quintius, & le craindre.

Mais avant que d'entrer en matière, arrêtons-nous un moment à considérer la mauvaise-foi d'Epicure, à l'égard de ces Dieux auxquels il feint de rendre hommage. Quelle honte pour des Athéniens ! une illusion si grossière devoit-elle leur en imposer ? Effrayé, sans doute, par l'exil de Protagore & par le supplice de Socrate, il n'osa proscrire ouvertement les objets du culte public. Mais pour détruire en effet ces Dieux qu'il reconnoissoit en apparence, il les rendit méprisables & ridicules. Loin de toutes les parties de l'univers il les relégua dans je ne sçais quels espaces qu'il supposoit entre les Mondes différens : & ne leur laissant aucun soin, aucune connoissance

82 L'ANTI-LUCRECE,

de ce qui peut intéresser les mortels, il leur permit d'y vivre heureux dans une inaction profonde ; d'y jouir, au sein de la mollesse, des tranquilles plaisirs d'une oisive éternité : inutiles, ou plutôt imaginaires habitans, d'une chimérique région. Il parloit ainsi pour le peuple ; mais de peur que d'autres ne s'y trompassent, quelle foule de contradictions ne rassemble-t-il pas sur cette troupe de bannis ? Je lui passe ce sommeil léthargique auquel il condamne des Divinités : je ne l'arrêterai que sur un point. Les seuls principes, les seuls êtres qu'il admette dans l'univers, ce sont le vuide & les atomes : tout se forme, tout se détruit par le concours & la séparation de ces corpuscules. Répondez, Epicure : vos Dieux sont-ils formés d'atomes ? Oui, sans doute. Ils ne sont donc pas immortels : vous voilà forcé de reconnoître que votre dessein fut de substituer des chimères aux Dieux : & quand vous leur donniez un corps que vous n'osiez appeller un corps, une forme image de la nôtre, des membres sans force & sans vigueur ; lorsqu'au lieu de sang, vous faisiez couler dans leurs veines je ne sçais quelle vapeur divine, vous flattiez-vous d'abuser les hommes par de semblables fictions ? Mais quelle que fût l'idée qu'Epicure avoit de ses Dieux mêmes ; ou leurs ames sont de pures intelligences ; & dès-lors, pourquoi notre ame n'auroit-elle pas la même nature ? ou elles sont corporelles, & cependant assurées de vivre éternellement ; notre ame, même en la supposant une portion de matière, pourroit donc être immortelle. Vous voyez que le Philosophe Grec sçait mal déguiser le fonds de

sa doctrine , & qu'il renverse de sa propre main les fondemens de son édifice.

II. EXAMINONS à présent le vuide : ce lieu des corps , essentiel à leur mouvement , & qui seroit le berceau de la matiere , si la matiere n'étoit pas éternelle. Inaltérable , incorporel , infini , nécessaire ce vuide , Epicure , est Dieu , ou il n'est *Rien*. En effet , de tout ce qui constitue la Divinité , vous ne lui refusez que l'intelligence & le pouvoir ; mais pourquoi le priver de ces attributs ? Tout ce qui existe par soi-même , est nécessairement ce qu'il est. Par conséquent soutenir que le vuide ne doit qu'à soi-même son existence , c'est prétendre qu'il est par soi-même immuable , éternel , illimité ; par soi-même dénué d'intelligence & de force. Expliquez donc pourquoi une substance immortelle , invariable , infinie , ne peut à de si grandes propriétés joindre l'intelligence & le pouvoir ? L'union de ces deux attributs avec les précédens répugne-t-elle à la nature de l'être par essence ?

Loin d'être incompatibles , ces différentes qualités ne peuvent être séparées. Sous quelque rapport que j'envisage un être existant par soi-même , il doit offrir à mes yeux l'infini. C'est peu que son étendue , que sa durée le soient , si tout ne l'est en lui. Centre de toutes les perfections possibles , il doit les réunir ; il doit posséder éminemment chacune d'elles : sa nature est d'être ; tout ce qui existe dans l'univers , est lui ou dérive de lui. Quelle cause peut donc limiter son essence , & donner des bornes

à ses attributs ? Ne reconnoissez-vous pas dans l'homme un certain degré de pouvoir & d'intelligence ? Cependant l'homme n'existe pas par lui-même : & vous prétendez qu'un être infini, un être nécessaire est sans intelligence & sans pouvoir. Choisissez : si le vuide existe par soi-même, il est Dieu : ne peut-il être Dieu, il n'est *Rien*, ou il est corps. Vous niez qu'il soit un corps ; donc il n'est *Rien*. Tout ce que vous direz du néant pourra s'appliquer au vuide : supprimez les atomes & laissez le vuide, il ne restera rien : faites de vos atomes ce qu'il vous plaira dans le vuide, vous en ferez la même chose dans le néant. Le vuide n'est point créé, je l'avoue ; car le néant est néant par lui-même. Le vuide est immobile & pénétrable à tous les êtres ; ce qui n'est pas pourroit-il se mouvoir, ou s'opposer au mouvement ? Il est immortel ; comment pourroit finir ce qui n'a jamais commencé ? Il est immense ; on ne mesure point le néant.

Mais prêtons-nous pour un instant aux idées de Lucrèce ; prenons le terme d'immense dans le même sens que lui : ce ne sera que pour lui montrer qu'il tombe dans des contradictions grossières. Il soutient que les atomes précipités des parties supérieures du vuide traversent rapidement ce gouffre ténébreux, & courent en chercher le fond ; quel est le fond d'un espace immense ? que repoussés ensuite, ils retournent sur leurs pas & regagnent le haut ; quel est le haut d'un espace immense ? Philosophe inconséquent, vous n'admettez dans le vuide ni centre, ni droite, ni gauche : vous riez de ceux qui bornent l'univers, qui lui donnent en quelque sorte

L I V R E S E C O N D. 85

une enceinte ; & vous supposez dans un espace immense des parties supérieures & des parties inférieures ? Ne prétendez plus que le vuide n'a ni fond ni sommet ; vous qui le mesurez , vous qui distinguez en lui tant de différentes hauteurs. Ces traits sont perçans , ce me semble ; mais dérobez-vous à celui que je vais lancer. Un atome arrive à telle hauteur , précipité d'une distance infinie : arrêtez-le dans sa route & forcez-le de retourner sur ses pas. Quel tems lui faudra-t-il pour remonter au point d'où il est parti ? Jamais il n'y parviendra , dites-vous ; parce qu'aucun tems ne peut suffire pour traverser des espaces infinis. Il ne peut les traverser ! donc il ne les a jamais traversés : ou plutôt, puisqu'il se trouvoit au point où vous l'avez arrêté , les espaces qu'il avoit parcourus n'étoient pas infinis.

De plus , ce vuide que renferment entr'eux des atomes écartés les uns des autres , est une partie de la totalité du vuide , comme l'air contenu dans un antre est une portion de l'Atmosphère. Cette partie se trouve réellement séparée de celles que renferment d'autres atomes. Le vuide est donc un assemblage de parties situées les unes hors des autres : par conséquent il est en tout semblable à la matière ; & s'il existe , c'est un corps , puisque c'est être corps que d'avoir des parties. Si vous soutenez que le vuide n'en a point , ne soutenez donc plus que le vuide est l'espace. L'espace se divise : la Géométrie s'occupe à le mesurer , à distinguer ses parties . à les comparer ensemble ; & par cette comparaison (1) découvre les rapports des différentes figures. C'est c'ou

anéantir le vuide que de prétendre qu'il est sans parties. Si vous convenez qu'il en a, convenez donc aussi que séparées les unes des autres elles gardent entr'elles un ordre distinct. La portion dans laquelle nâge le Soleil n'est pas celle qui renferme ou Saturne, ou Mars; ou la Terre. Ma droite & ma gauche ne répondent pas au même point. Chaque point a son poste marqué par une cause quelconque : le lieu même occupe par quelque raison un lieu certain & déterminé. Quelle est donc cette cause qui a sçu fixer la position de tant de parties, assigner à chacune d'elles une place qui lui fût propre, les distribuer en un mot de façon que telles ou telles se touchassent, au lieu d'être séparées. Le même arrangement se retrouve dans la matière; & je dois aussi vous en demander la raison dans la suite.

Me répondrez-vous que les parties du vuide, quelle que soit leur situation, la doivent à leur nature? Voyez, vous dirai-je alors, où vous conduit un tel principe : la situation n'est donc plus une qualité accidentelle des êtres; vous en faites un attribut essentiel, immuable : les déplacer, ce seroit les anéantir. Paradoxe qui choque & la raison & l'expérience. Pour en démontrer la fausseté, je puis recourir à tous les corps; je pourrois vous opposer vos atomes : quelques lieux qu'ils remplissent, ils sont évidemment les mêmes. Or si aucune partie de matière n'exige telle ou telle situation par préférence, pourquoi les parties de l'espace occuperoient-elles nécessairement une place plutôt qu'une autre? Je sçais que votre maître leur donne une immobilité qu'il

refuse à celles de la matière. Suivant Epicure , l'espace est par lui-même tel qu'il est ; au lieu que les corps , assemblages fortuits d'atomes , doivent leur naissance au mouvement. Mais une telle différence, il ne l'établit point ; il la suppose ; & ce n'est pas la seule supposition qu'il érige en principe. Quoiqu'il connût la valeur de pareils axiomes , il les avançoit hardiment : c'est qu'ils étoient essentiels à son système ; & ce système , en proscrivant la Divinité , flattoit trop ses desirs , pour qu'il ne fâisît pas tout ce qui pouvoit en déguiser la foiblesse. Mais j'ai prouvé que l'espace n'avoit pas une existence nécessaire , par la raison même qu'il n'est pas nécessairement tout ce qu'il est. Apprenez-moi donc pourquoi ses parties ont été dans l'origine disposées , comme elles le sont aujourd'hui ; pourquoi celle que touche ma droite ne répond point à ma gauche. Si l'univers n'a pas un Dieu pour auteur , cet effet n'a point de cause. L'espace n'en auroit pas moins subsisté , quand l'ordre de ses parties eût été différent. Leur situation n'est qu'un mode : partout où vous admettez un mode , vous devez reconnoître un modérateur. Concluez donc avec moi que le vuide , s'il existe , est créé ; que c'est l'ouvrage d'une cause supérieure , d'un Etre tout-puissant.

Mais , me direz-vous , les élémens du nombre sont fixes & immuables : on ne peut ni retrancher , ni déplacer aucun d'eux : *sept* doit nécessairement se trouver entre *six* & *huit*. Les parties du tems ne sont-elles pas aussi distinguées les unes des autres par un ordre invariable , qui leur est essentiel ? Le présent , le futur pouvoient-ils

précéder le passé ? Telle est la nature du vuide. Son immobilité conserve à toutes ses parties leur situation primitive : il est par essence arrangé, comme nous le voyons.

Je souscris à votre comparaison, Quintius. L'espace est en effet de la même nature que le nombre & le tems : ce sont des modes ; de simples noms, plutôt que des êtres. Mais vous, que de propriétés n'attribuez-vous point à l'espace ? vous le distinguez de la matière : vous en faites une substance réelle, nécessaire, éternelle, immobile, dans le sein de laquelle sont plongés tous les corps, & dont ils parcourent l'étendue par toutes sortes de mouvemens. Que ne dites-vous la même chose, & du tems & du nombre ?

Qu'est-ce que le nombre ? un assemblage idéal, auquel nous donnons des parties indivisibles & disposées suivant un ordre fixe, afin d'avoir une règle sûre, pour connoître d'un coup d'œil le résultat de plusieurs unités, de plusieurs sommes ajoutées les unes aux autres. Mais comme cette méthode s'applique sans exception à toutes sortes d'objets, réels ou possibles, on la réalise elle-même. Notre esprit se porte naturellement à regarder comme un être, la mesure commune de tous les êtres. C'est aussi parce que vous apercevez l'espace dans tous les corps, que votre imagination le détache de chacun d'eux, & s'en forme un être immense.

Le tems semble périr & renaître : sa succession rapide ouvre sans cesse à de nouveaux regards des scènes nouvelles : nous le voyons, toujours le même, ne vieillissant jamais, faire tout éclore & survivre à tout, détruire les monumens

anéantir les peuples , les villes , les empires. Pourrions-nous ne pas nous livrer à l'illusion qui le réalise à nos yeux , qui le peignit à ceux de nos ancêtres sous l'emblème de Saturne armé d'une faux meurtrière , & dévorant ses propres enfans ? Toutefois , séparé des êtres mêmes qu'est-il en effet , quoiqu'on le mesure , qu'on le partage en heures , en jours , en années , en siècles. Le tems n'est rien : ce n'est pas la durée des êtres que nous divisons ; ce sont les êtres mêmes , en tant qu'ils durent , soit en mouvement , soit en repos. Quelle est donc la source de l'erreur ? c'est que chaque objet envisagé séparément a sa durée particulière , & que toutes ces durées prises ensemble paroissent se confondre dans une masse commune. Cette masse devient un tout immense , que notre esprit aime à se représenter ; auquel il attribue une existence propre , indépendante , éternelle. Nous le voyons sous l'image d'un fleuve , qui roule avec une impétuosité toujours égale , & fertilise un côté de ses bords , pendant qu'il mine l'autre insensiblement ; sous celle d'une grande roue , qui tournant sur elle-même , élève & précipite des grains de sable attachés à sa circonférence. Mais si le tems étoit un être réel , puisque toutes ses parties ne subsistent point ensemble ; qu'elles périssent en naissant ; que tour-à-tour elles se chassent & se détruisent , cet être sortiroit donc sans cesse du néant , & sans cesse il y rentreroit : théorie peu favorable à votre système , quand elle seroit aussi vraie , qu'elle est absurde. Tenez donc pour certain que le tems & le lieu ne sont précisément rien en eux-mêmes ; qu'ils n'existent

que dans nos idées ; objets phantastiques , fruits de l'imagination , que défavoue la nature. Si l'Univers n'étoit pas , il n'y auroit ni tems ni lieu. L'un est la durée de tout ce qui change ou périt , l'autre est la distance des corps. Or la durée des êtres , non plus que leur distance , ne forme point un être différent d'eux-mêmes.

Mais , répliquerez - vous , la place occupée par un corps n'est pas le corps même : je puis l'en chasser , elle demeurera toujours. Non , Quintius : il est vrai qu'elle paroît demeurer , parce que les corps qui environnoient celui que vous avez déplacé n'ont pas , en même-tems que lui , changé de situation : mais son lieu proprement dit , qui n'est autre que son étendue , ne subsiste plus où ce corps a cessé d'être. Inséparables l'un de l'autre , ils ont été transportés à la fois. La pensée distingue souvent le lieu , d'avec le corps qui le remplit : c'est qu'alors elle s'arrête à considérer les corps environnans. Ainsi le lit d'un fleuve , ce sont les rives immobiles le long desquelles il roule ses eaux : un fourreau dans le langage commun est le lieu d'une épée ; un vase , celui d'une liqueur. C'est un terme que nous employons pour exprimer la situation d'un corps , & faire entendre que la place qu'il occupe n'est pas en même-tems remplie par un autre. Au reste , en vain demande-t-on si le lieu est le contour du corps même , ou la surface extérieure de ceux qui le touchent immédiatement , ou je ne sçais quel intervalle imaginaire auquel on ne peut donner de nom. Le lieu n'est autre que le corps lui-même , borné par sa propre figure.

Toutes les fois que vous séparez le vuide de la matière, cette opération en fait un corps ; je pourrois même dire un corps solide , quoique vous le souteniez pénétrable & sans consistance. D'un nombre d'atomes pris à votre gré , composez un globe dont l'intérieur soit creux : pareil à ces globules que forme la pluie sur la surface de l'eau. La figure du vuide que renferme cette enceinte d'atomes est sphérique : on peut donc de tous les points tirer des lignes droites , aux points diamétralement opposés. Toutes ces lignes passeront par le centre , & il en résultera des angles sans nombre. Ainsi vous mesurerez le vuide ; il vous offrira l'étendue suivant les trois dimensions ; & la figure de ses parties dépendra de la manière dont les atomes seront arrangés autour d'elles ; comme l'aire d'un quarré est quarrée ; comme une liqueur versée dans un vase rond , en reçoit la forme. Le vuide sera donc un corps. En effet , de quelque côté , sous quelque face qu'on l'envisage , on le trouvera divisible & revêtu de toutes les propriétés des corps. Vous pourrez y décrire des cercles , des triangles ; y trouver le rapport de la sphere avec le cylindre. Tout ce que les Elèves d'Euclide , Descartes , Leibnitz & Bernoulli nous ont découvert de théorèmes , tous ceux que démontra le Géometre de Syracuse , vous les vérifierez en opérant sur le vuide. Quelle foule de différentes figures un bloc de marbre ne renferme-t-il pas confondues à la fois ! pour se rendre visibles , elles n'attendent que le ciseau d'un habile ouvrier , qui sache , en retranchant toute partie superflue , enlever le voile épais

qui les dérobe à nos regards. Ainsi l'espace que vous soutenez vuide, rassemble dans son sein les figures de tous les êtres possibles : elles se refusent aux sens ; mais l'esprit les découvre.

Je vais plus loin ; si la matière est divisible à l'infini , ce que j'espère prouver dans la suite , l'espace a la même propriété. Dans l'espace , on ne peut supposer de partie si petite , qui ne tienne à toutes les parties dont elle est environnée. Elle en touche une à sa droite , une à sa gauche , occupe entre elles un point & les sépare. Par conséquent , à moins qu'on ne veuille les confondre , elle offre à chacune un côté différent : elle en présente d'autres aux parties qui sont au-dessus , à celles qui sont au-dessous. Elle a donc autant de faces , que l'on pourroit compter autour d'elles de particules. Mais ce qui vous étonnera davantage , combien vous figurez - vous de parties dans la plus petite de l'espace ? elle en contient d'innombrables. Imaginez un fil conduit du centre de la terre au firmament , à travers le soleil. Supposez ce fil en mouvement , de manière que son extrémité supérieure ne parcoure pas une étendue plus grande que celle d'un atome ; j'appelle atome le point le plus imperceptible de l'espace : le mouvement se communique à toutes les parties du fil , dans toute sa longueur ; mais la vitesse de chacune d'elles n'est pas la même ; les arcs qu'elles décrivent ne sont point égaux entr'eux. Plus ces parties sont voisines du centre de la terre , qui est aussi le centre de leur mouvement , moins elles ont de vitesse. Au-dessous du soleil les arcs sont beaucoup

plus petits qu'au-dessus : ils décroissent à mesure qu'ils s'approchent du centre : enfin ils sont infiniment petits dans les régions inférieures de la terre. Cet atome que parcourt le point le plus élevé du fil , a donc autant de parties , qu'il y a de différences proportionnelles dans la grandeur des arcs décrits depuis une extrémité jusqu'à l'autre. Que sera-ce , si vous percez dans l'infini ; si vous prolongez le fil autant que l'espace a , selon vous , d'étendue ? quelles seront les bornes , quel sera le terme de la division ? Qui pourra distinguer à présent la matiere & l'espace ?

L'impénétrabilité , dites-vous , attribut essentiel aux corps , n'est point une qualité du vuide. Je répons que c'en est une , & qu'elle est précisément la même dans le vuide que dans les corps. Vous avouez que les parties du vuide ne peuvent se confondre ; qu'en se confondant elles se réduiroient à un seul point , & que dès-lors il n'en résulteroit aucune étendue : elles ne peuvent donc se pénétrer réciproquement. Elles sont pénétrées par les corps , il est vrai ; mais les corps sont pénétrés par le vuide : direz-vous que la matiere est pénétrable ? Toute substance composée de parties distinctes , & qu'un ordre marqué sépare les unes des autres , quelque pénétrable qu'elle soit à des êtres d'une autre espèce , est formée d'éléments impénétrables. Convenez donc que le vuide n'est rien , ou qu'il est corps.

Qu'est-ce que l'espace en effet ? c'est la matiere même entant que mesurable. Selon vos principes elle pourroit subsister , quand le vuide n'existeroit pas , puis-

que ce sont deux natures différentes , & toutes deux nécessaires. Mais la matiere ne peut subsister sans espace ; parce qu'elle est étendue par son essence , & que tout ce qui est étendu occupe nécessairement un espace. Ce n'est point au vuide que la matiere doit d'être , aussi bien que lui , composée de parties qui ne peuvent se pénétrer : elle possède donc comme une de ses propriétés essentielles , un espace indépendant du vuide , & qu'elle conserveroit par sa nature , quand le vuide n'existeroit point. Or si , à cet espace inséparable de la matiere , vous en joignez un autre sous le nom de vuide , dès-lors il y aura deux espaces. Il faut nécessairement exclure l'un ou l'autre. L'un des deux vient après coup , c'est un être inutile & superflu : être si peu réel à vos yeux , que vous regarderiez la matiere comme sortie du néant , si elle tiroit son origine du vuide.

Voulez-vous par un exemple connoître ce que c'est que le vuide ? Jetez les yeux sur ce cadran vertical , où les heures sont marquées par des lignes dont les intervalles ont été réglés par le compas. Vous voyez l'ombre du stile parcourir par une marche insensible cette muraille , que frappe la lumiere opposée. On croiroit qu'il sort du fer je ne sçais,quoi d'obscur & de noir , qui lui ressemble. L'ombre cependant n'est rien : ce n'est que l'absence de la lumiere , qui venant en ligne droite , est interceptée par le stile placé entre elle & le cadran , & ne peut dès-lors éclairer les points de la muraille , auxquels le stile répond : d'où résulte une petite éclipse qui fuit le progrès de la révolution diurne , & l'indique en le suivant.

III. MAIS si l'espace n'est point un être distingué de la matiere , je ne vois plus , direz-vous , de règle pour mesurer les corps , pour déterminer avec certitude aucune grandeur. S'il n'est pas fixe & immobile , plus de modèle du vrai repos , avec lequel je puisse comparer le mouvement , & par ce moyen le connoître. Les lieux mêmes changeront continuellement de situation , & dès-lors rien de précis dans l'évaluation de leurs distances : on ne pourra fixer ni le terme d'où s'éloignent les corps , ni celui vers lequel ils tendent. Vous croyez ce raisonnement invincible : deux mots vont le réfuter. En vain tenteriez-vous d'assigner à tous les corps une grandeur absolue : ceux que nous croyons petits nous paroîtront grands , si nous les regardons au travers d'une simple lunette. Vûs dans un microscope ils croissent prodigieusement : la ligne devient un pouce , ou même un pied , selon la grosseur & la forme du verre. Souvent nous n'appercevons qu'une seule étoile , où le telescope nous en montre deux , écartées l'une de l'autre par une distance sensible. L'éloignement avoit confondu les deux astres ; il avoit anéanti l'intervalle qui les sépare. Tout dépend du point de vûe : il dilate ou retrecit l'espace , comme il étend ou resserre l'image des corps. Non, Quintius , l'espace n'offre point de mesure fixe que vous puissiez appliquer aux corps , pour connoître leur étendue : on chercheroit en vain dans la matiere même une pareille mesure. La grandeur & la petitesse sont des qualités relatives. Ce n'est qu'en comparant un espace avec un espace , un corps avec un corps , que

vous découvrirez & leur différence, & la mesure de chacun d'eux. Principe qui n'est pas moins vrai pour le mouvement. On peut déterminer avec précision les degrés de vitesse de plusieurs corps, sans qu'il y ait dans l'Univers des points fixes & immobiles. C'est assez que l'esprit en suppose, & que les corps environnans ne changent point de situation entr'eux, quoiqu'ils en changent tous ensemble. Un Pilote se promène dans son vaisseau, en allant de la poupe à la proue. Ses pas sont les mêmes & en aussi grand nombre, soit que le navire fende les eaux, poussé par des vents favorables, soit qu'il reste immobile, soit enfin qu'il tourne sur lui-même. Rapportez les pas au vaisseau, ils sont tous d'une égale mesure; tous suivent également la ligne droite. Rapportez-les à la mer, vous les trouverez tantôt droits, tantôt courbes; les uns seront directs, les autres retrgrades. Nouvelles mesures, nouveaux calculs, si vous admettez le mouvement de la terre. Sans combiner néanmoins tant de rapports, on peut aisément connoître la nature de la ligne que décrit le Pilote. Quelle est donc la nécessité de supposer un espace immobile?

Vous sçavez à présent ce que signifie le mot de vuide. Le vuide n'est que l'absence de tout corps; absence que notre imagination se représente comme quelque chose de réel, toutes les fois que contemplant, non les êtres, mais leurs modes, elle s'arrête à la seule idée de l'étendue, sans considérer le corps dont cette étendue est une propriété. La même erreur nous fait réaliser le nombre & le tems, simples modifications des êtres. Ainsi l'esprit se

se

Il figure un lieu commun à tous les corps , parce qu'il apperçoit distinctement , que la place occupée par un d'eux auroit pû l'être par un autre. C'est ce lieu également accessible à tout , qu'il se peint comme séparé de la matiere ; comme immobile , pendant que tout se meut dans son sein. L'Auteur de l'univers ne pouvoit-il donc créer les corps , sans créer auparavant un espace qui les reçût ? Etoit-il astreint à commencer par leur préparer une enceinte capable de les contenir ? Non , non : cette opération préliminaire , notre esprit la suppose , & c'est lui seul qui l'exécute. La place des corps n'en differe pas plus que leur volume : eux-mêmes sont leur propre lieu ; l'espace n'est qu'un pur rapport. Toute circonférence renferme un centre , toujours le même & qui , quelque part qu'on la transporte , en occupe toujours le milieu. Mais ce centre , est-ce un être réel , un être fixe ? c'est uniquement un point idéal , d'où l'on peut tirer des rayons à l'extrémité du cercle ; & c'est de semblables points que vous composez un espace immobile , éternel : voilà quelles sont les parties du vuide ; chimériques parties d'un tout imaginaire. Oui , Quintius , ce vuide que vous adoptez , n'est qu'une fiction. Epicure ne croyoit pas qu'on pût former de rien aucun être : mais s'il refuse de tirer les corps du néant , il les y place au moins , en les semant dans le vuide. Le mêler aux atomes , c'étoit ne leur mêler rien ; c'étoit , sans le vouloir , introduire le plein dans l'univers.

Quelques Physiciens s'opiniâtrent à distinguer l'espace de la matiere , quoiqu'ils reconnoissent sincèrement

Dieu pour auteur de l'un & de l'autre. Comment n'ont-ils pas soupçonné le véritable dessein d'Epicure ? Ce Philosophe n'a soutenu le vuide , qu'afin d'établir un être auquel on ne pût assigner de cause ; & si les raisons qu'il allégué en prouvent l'existence , elles en prouvent en même-tems la nécessité. Entendons - le s'expliquer lui-même. Supposé, dit-il, que Dieu eût créé l'espace , Dieu pourroit en détruire une partie ; ce qui feroit un vuide dans le vuide , & le perceroit en quelque sorte. Mais la portion de l'espace que l'on regarde comme anéantie , ne l'est pas , puisque la distance entre les parties conservées est encore ce qu'elle étoit auparavant : donc l'espace reste toujours le même , & puisqu'il ne peut rentrer dans le néant , il n'a pû en être tiré. C'est ainsi , trompeur Epicure , qu'en paroissant ne soutenir que l'existence du vuide , vous avez principalement pour but de prouver qu'il est sans auteur ; & qu'en ne laissant rien à faire aux Dieux , vous les anéantissez. Ennemi mortel de l'Etre suprême, étiez-vous digne de compter au nombre de vos disciples l'ingénieux Gassendi , & tant d'autres modernes, adorateurs sincères de la Divinité ?

Si Dieu vouloit, disent ces Philosophes , anéantir l'air renfermé dans une chambre , en la conservant telle qu'elle est , l'intérieur n'en seroit-il pas vuide ? Je réponds à leur question par une autre : Vous reconnoissez que Dieu est auteur du vuide comme de la matiere. Il peut donc le faire rentrer , comme elle , dans le néant. Qu'il le détruise ; que deviennent les murs de la chambre ?

Tout ce qui doit arriver après la destruction de l'air , suivra celle du vuide. Si donc l'air qui sépare les quatre murs périt tout entier , sans être remplacé , l'espace n'est plus , quoique vous le supposiez encore subsistant : il a cessé d'être , en même-tems que le corps dont il dépendoit ; comme un nombre périt , dès que périssent les individus dont il est l'assemblage. Que restera-t-il donc entre les murs de la chambre ? Rien ; de même qu'il n'y resteroit rien , si Dieu anéantissoit le vuide que vous substituez à l'air. Les murs ne se toucheront point , reprend Locke ; la distance qui régnoit entr'eux , les séparera toujours , puisque dans l'hypothèse ils restent sans altération. Mais Locke est convenu que l'espace peut être détruit. S'il ne reste point d'espace entre les murs , il n'y restera donc absolument rien. Vous direz sans doute que ce rien est le vuide. En ce cas , de votre propre aveu , le vuide n'est rien ; ou s'il existe , c'est un être nécessaire. Par conséquent , ou Locke soutient que l'espace ne peut être détruit par la volonté divine ; & dès-lors , partisan d'Epicure , il s'offre aux traits que le Philosophe Grec n'a pû repousser ; ou s'il s'accorde avec nous sur ce point , il ne devoit pas nous faire une pareille objection.

IV. Ne croyez pas cependant que ce vain phantôme une fois banni de l'Univers , les corps s'en meuvent avec moins de facilité. Si vous parvenez à connoître les propriétés du fluide dans lequel ils nagent , le mécanisme du mouvement se développera bien-tôt à vos yeux. En effet , tout liquide est composé de parties très-mobiles ,

& dont les différentes faces sont extrêmement polies. Aucun lien, ou presqu'aucun n'unit ces parties entr'elles. Glissantes par leur nature, elles roulent rapidement les unes sur les autres, parce que leurs côtés sont lisses & arrondis. Une autre matiere plus déliée que les liquides mêmes, en remplit exactement tous les intervalles. C'est l'éther, fluide imperceptible, toujours agité, répandu par tout. Je ne fais que vous nommer ici; vous recevrez dans la suite mes hommages, ô vous dont mes Vers doivent parler tant de fois, matiere sans cesse agissante, instrument invisible de toutes les opérations de la Nature. L'éther, en pénétrant tous les corps les rend plus flexibles, plus maniables, & toujours prêts à obéir au moindre choc. De-là vient la souplesse & la mobilité de leurs parties. Un corps est-il déplacé? dès qu'il quitte le lieu qu'il remplissoit, il en occupe un autre, & cette transposition se fait en un instant.

Vous demandez où se retire un corps poussé par un autre; c'est dans la place qu'occupoit le corps voisin, qu'il chasse à son tour: celui-ci se rejette sur le suivant, & ainsi de suite, jusqu'à ce que la place du premier se trouve enfin remplie. Lorsqu'une roue tourne avec rapidité autour d'un axe immobile, ou que l'on tire les cordes attachées à la roulette d'une poulie, ne voyez-vous pas que les parties se succèdent, sans laisser entre elles le moindre intervalle, que chacune est ferrée de près & poursuivie, pour ainsi dire, par celle qui la touche immédiatement? C'est par une semblable circulation que le mouvement se perpétue dans les liquides.

Quoique leurs particules n'ayent ni la même consistance, ni le même enchaînement que celles des solides, qu'elles ne soient pas dans le même repos respectif, cependant il n'en est aucune qui n'ait une partie voisine. Le mouvement passe sans interruption de l'une à l'autre, & comme toutes sont ébranlées à la fois, elles ne cessent de se toucher. Dans les solides, la situation des parties élémentaires est fixe & toujours la même; elle varie dans les liquides: c'est la seule différence qui distingue ces deux espèces de corps.

Ouvrez la soupape qui retient une colonne d'eau dans un tuyau perpendiculaire fermé par le bas: qu'arrive-t-il? l'eau tombe sur le champ par son propre poids. A mesure qu'elle sort de la partie inférieure du tuyau, elle quitte d'autant la partie supérieure: c'est un cylindre liquide, qui descend tout d'une pièce. Mais la colonne d'air, qui touche immédiatement l'eau, soulevée par la liqueur qui l'oblige de lui céder la place, remonte sur une ligne parallèle & va remplir l'espace que l'eau vient d'abandonner. Tout cela se fait sans que ces deux fluides cessent de se toucher: ils se remplacent réciproquement. L'eau descend & l'air monte dans la même proportion.

Ainsi le liquide déplacé trouve toujours une retraite; & le lieu qu'il vient de quitter ne reste pas vuide un seul instant, parce que les parties qui se touchoient avant le choc, recevant toutes ensemble une égale impression, ne cessent point de former une chaîne. Poussiez un bâton par une de ses extrémités; il avance d'autant

par l'autre. Cette corde que vous voyez s'étendre au loin, secouée par un bout, tressaillira dans toute sa longueur, en traçant une espèce de courbe. Ainsi toutes les pièces d'une Montre obéissent à l'action d'un seul ressort, parce que toutes sont étroitement unies & engrenées les unes dans les autres. Ce ressort comprimé dans le tambour, l'ébranle par les efforts qu'il fait pour se rétablir, & l'oblige à tourner sur ses pivots. De ce mouvement résulte le jeu de la machine entière. Au reste, ce que je viens de dire du corps même des fluides, doit s'appliquer aux parties qui les composent, aux élémens dont ils sont formés.

Je sçais qu'en adoptant les idées de Lucrece sur la nature des principes de la matière, on ne peut, sans recourir au vuide, concevoir ni le mouvement des corps dans un fluide, ni l'action des particules de ce fluide les unes sur les autres. Dans l'hypothèse qu'il soutient, tous les corps sont des assemblages de corpuscules simples par eux-mêmes, incapables de division, & revêtus de figures indestructibles, quoique différentes. Ces atomes ne pouvant se rompre, ni même assujettir leurs figures à celles des places qu'il s'agit de remplir, ont besoin d'un espace, pour se mouvoir. Ils laissent nécessairement entr'eux des interstices diversifiés, suivant la variété de leurs formes : interstices, qui, selon les partisans de ce système, ne renferment aucun corps. Qu'on donne, ajoutent-ils, à ces intervalles le nom de *Lieu*, le nom d'*Espace*, ou même celui de *Rien*, nous ne disputons pas sur les termes ; c'est assez pour nous, qu'ils soient absolument vuides.

Faut-il s'étonner que d'un faux principe, il naisse une multitude de fausses conséquences ? C'est uniquement sur ce que les Epicuriens débitent de l'essence & des figures de leurs atomes, qu'est fondée leur hypothèse du vuide : mais cette théorie, je la rejette ; elle est à mes yeux l'ouvrage de l'artifice ; & vous en jugerez, comme moi, lorsque nous aurons examiné la nature des atomes & la formation des corps. En attendant, écoutez ce que c'est que la matière céleste, & comment elle s'insinue dans l'intérieur des fluides. Ses particules ne sont pas simples, comme les élémens d'Epicure ; elles n'ont ni dureté, ni roideur ; elles ne conservent pas toujours la même figure ou la même masse. Extrêmement déliées par elles-mêmes, & susceptibles d'une division sans bornes, elles sont en effet divisées presque à l'infini, par l'action du mouvement continuel qui les agite. Toujours prêtes à se rompre, toujours prêtes à se réunir, elles peuvent, quoiqu'aucun vuide ne les pénètre, prendre toutes sortes de formes, en toutes sortes de lieux. Pénétrant tout, elles remplissent le moindre vuide ; ou plutôt, elles empêchent qu'il n'y en ait dans l'univers.

Entre des boules d'ivoire, dans un amas de grains, ou de limaille, on apperçoit de petits espaces, où la dureté des solides ne leur permet pas d'entrer. Versez-y quelque liqueur que ce soit ; elle y pénétrera sans peine & remplira tous les vuides. Mais pourroit-elle s'insinuer dans les angles que font entr'eux ces corpuscules, si les élémens dont elle est composée, conservoient toujours une forme sphérique. Ils quittent cette forme, s'allongent

& deviennent autant de traits; ils sçavent en un mot; s'ajuster à toutes sortes de moules; aussi flexibles que la cire, qui reçoit l'empreinte du cachet avec lequel on la comprime. Ainsi, lorsque nos Sculpteurs, élèves & rivaux de la Grèce, veulent fondre des statues de bronze, ils en font le modèle en plâtre, l'enduisent de cire & le couvrent d'une couche épaisse d'argile détrempée, en y laissant plusieurs conduits, par lesquels ils versent le métal mis en fusion. La cire fuit, le métal coule après elle, & prend la forme d'Alcide.

Le vuide ne seroit donc pas plus favorable aux mouvemens, que l'est en effet la matière subtile. Il ne résisteroit point, je l'avoue; mais combien peu résiste un fluide qui se prête à tous les interstices, à toutes les figures & cède au premier choc? Ce qui est infiniment petit, doit être compté pour rien. Quoiqu'une pierre éprouve quelque résistance de la part de l'eau, elle ne laisse pas d'enfoncer, parce que cette résistance est moindre que son effort: l'air n'oppose à la chute de l'eau qu'un foible obstacle, & la matière subtile n'empêche pas l'air d'être agité, ni de tendre vers le bas.

Ne me dites pas que, si tout est plein, un pied cubique d'éther résiste autant, qu'un pareil volume de plomb, d'or ou de marbre. Votre objection seroit sans réplique, si la résistance étoit un attribut essentiel à la matière. Mais détrompez-vous: ce n'est pas en vertu d'une qualité propre à tous les corps, & qui agisse à proportion de leur masse, que résistent ceux dont nous parlons. Leur résistance est l'effet de leur tissu. La matière

n'est que passive, & ne peut, dès-lors, s'opposer par elle-même au mouvement. Des causes accidentelles l'en rendent capable. C'est quelquefois une direction contraire qu'elle aura reçue; souvent ce sont les différens mélanges de ses parties : mélanges diversifiés à l'infini, & de chacun desquels résulte une cohérence, qui combat plus ou moins l'effet du choc. En effet, il ne réside point en elle de force active, qui puisse lutter contre une force étrangère. Susceptible & de mouvement & de repos, elle n'est pas déterminée par sa nature à l'un de ces états, plutôt qu'à l'autre.

Quelques corps sont pénétrables, & d'autres ne le sont pas : on en voit plusieurs dérober à ceux qui les frappent, une partie de leur mouvement; il en est, qui ne se bornent pas à le diminuer, mais qui l'absorbent tout entier, & par-là le détruisent sur le champ. Une telle diversité d'effets, ne l'attribuons ni au nombre, ni à la nature des particules élémentaires de ces corps, mais à la configuration de ces particules; à leur enchaînement plus ou moins fort, à la différence de leur surface hérissée, raboteuse, ou polie. L'eau renferme plus de matière, qu'un pareil volume de bois. Cependant vous enfoncez le doigt dans l'eau; vous ne pouvez l'enfoncer dans le bois. L'intérieur des métaux devient accessible; lorsque la chaleur les a mis en fusion : leur poids montre néanmoins ce qu'ils contiennent de matière propre. Ainsi l'air est plus subtil que le mercure; la matière éthérée l'est sans comparaison plus que l'air; & les parcelles de cette matière ne conservent pas constamment lo

même volume : elles peuvent se briser de plus en plus. Représentez-vous donc partout, des fluides plongés les uns dans les autres, & coulant tous ensemble ; fluides plus ou moins déliés ; mais dont le plus délié peut, au moindre choc, le devenir infiniment davantage.

Le plein peut donc retarder quelquefois la rapidité du mouvement ; il peut le détourner par une réfraction plus ou moins forte, quelquefois même en changer la direction, le diviser & le transporter d'un corps à un autre ; mais il ne l'arrête pas absolument. Que dis-je ? il le conserve, il le dirige ; j'ajouterai qu'il contribue à la formation, & à la durée des corps, en liant étroitement leurs parties entr'elles ; effets auxquels le vuide seroit un obstacle. Que les corps y nagent séparés les uns des autres, les particules qui composent chacun d'eux ne conserveront pas leur union. Bientôt rompant leurs chaînes & fuyant par des routes différentes, comme ces grains de poussière que le vent disperse, elles reprendront leur premier état d'élément. Oui, Quintius, à moins que les corps ne soient pressés par des corps qui les environnent, ces liens qui unissent les corpuscules dont ils sont l'assemblage, n'auront pas assez de forces. Tout se défunira, s'écoulera, se dissipera. De ce que le vuide est banni de l'univers, naît la dureté des corps. Ceux qui par l'étroite union de leurs parcelles, forment une masse solide, ne la forment ainsi, que parce qu'ils sont comprimés de toutes parts. L'univers est un vase immense, absolument plein. C'est ce que démontrent une foule d'expériences. Joignez exactement

ensemble deux hémisphères de marbre bien poli , en les faisant couler l'un sur l'autre , pour empêcher que l'air ne se glisse entre-deux : essayez ensuite de les séparer , en tirant de bas en haut ; quels que soient vos efforts , vous n'y parviendrez jamais. La matière condensée qui les environne , les comprime fortement & les retient unis par des chaînes indissolubles. De-là vient aussi la difficulté que les nageurs éprouvent à fendre l'eau , qui cédant avec peine , semble lutter contre leurs bras & les fatigue par une continuelle résistance : on diroit qu'elle craint la désunion de ses parties. Secouez une baguette d'osier , vous la voyez se courber & décrire un arc : un sifflement aigu frappe en même-tems votre oreille. Cette baguette est donc repoussée par l'air , qui la presse de toutes parts. Ainsi lorsque le Tonnerre ébranle & fend les nuées , l'éclair prévient le bruit , parce que les vibrations de la matière ignée ont plus de rapidité , que n'en peuvent avoir dans le plein les ondulations de l'air , qui nous apportent le son.

Enfin , pourquoi les rayons du Soleil souffrent-ils une légère réfraction qui les écarte de la ligne droite , selon laquelle ils tendent à se mouvoir ? Cette déclinaison est causée par l'obstacle que leur fait l'immense océan de matière céleste. Agité sans cesse , & composé de molécules dont la figure , la grandeur , & par conséquent la résistance sont différentes , il arrête les rayons dans leur cours : il force la lumière de se rompre par un pli presque imperceptible , & de quitter sa première route. Seroit-elle ainsi détournée dans un milieu vuide , où

rien ne s'opposeroit à son passage ? En effet , les fluides quoiqu'ils ayent peu de consistance , ne laissent pas de détourner , & même de retarder le corps qui les traverse , à cause du cercle que leurs parties sont obligées de faire , pour prendre la place les unes des autres. Ce léger écart , ce retardement , ne seroient produits ni par le vuide , ni même par une matiere qui ne rempliroit pas exactement l'espace : au moindre effort , on la verroit céder , & s'entr'ouvrir sans résister. Tout est donc plein ; & dans ce plein les corps nagent sans contrainte : dans le vuide au contraire , ils se détruiroient bien-tôt par la désunion de leurs parties : ils ne pourroient ni recevoir , ni communiquer le mouvement.

V. C'EST POURQUOI je ne puis comprendre que Newton , ce génie sublime , ait regardé le vuide comme nécessaire aux mouvemens célestes. D'un côté , les révolutions régulières & constantes des astres ne lui parurent pas se concilier avec un fluide , dont il supposoit la résistance invincible : de l'autre , il vouloit assujettir les comètes aux loix communes de la pesanteur , & suivant ces loix déterminer l'espèce de courbe qu'elles décrivent , en coupant les orbites planetaires. Plein de ces idées , il crut devoir supprimer la matiere céleste & faire rouler dans le vuide tous les globes forcés par une attraction mutuelle à tourner autour d'un centre commun. Rendons justice à ce grand homme. De tous les Philosophes , Newton a le mieux assorti les loix du mouvement à la nature des corps : sa main sçavante a pesé toutes les

parties de l'univers dans une juste balance : nous l'avons vû décomposer un rayon du Soleil, & par une analyse sçavante découvrir à l'aide du prisme les sept couleurs primitives. Osons néanmoins, quoiqu'il adopte le vuide, répéter que le vuide n'est qu'une chimere. Comment a-t-il pû s'en repaître ? Comment a-t-il conçu que des corps formés de tant de parties, pourroient y rouler ; qu'ils pourroient, en y roulant, conserver leur masse dans son intégrité ? Je ne parle ni des différentes espèces d'attraction qu'il est contraint de supposer, ni même de la gravitation : phénomène inexplicable, si le mouvement ne se transmet par le contact ; si les corps ébranlés ne conservent pas, autant qu'il est en eux, la direction que leur impriment ceux qui les frappent. J'examinerai ces questions dans la suite. Cependant, l'amour de la vérité me presse : je crains que cette branche du système Epicurien, relevée de nos jours par Gassendi, ne reprenne sous de nouveaux auspices une nouvelle vigueur, qu'elle ne refleurisse à l'ombre d'un grand nom. Qu'il me soit donc permis d'opposer la Physique à l'autorité.

Tout corps mù circulairement s'éloigne du centre de sa révolution, lorsqu'il ne rencontre point d'obstacles : s'il en rencontre, il fait pour les vaincre, des efforts continuels. Appliquons ce principe aux sphères célestes. Elles ne cessent de tourner, soit autour de leur axe, soit autour d'un centre immobile. Si donc le vuide les environne, elles doivent s'échapper promptement de leur orbite : elles s'éloigneront en ligne droite, &

de leur centre, & de la route qu'elles ont commencée. Voyez cette pierre, au sortir d'une fronde traverser les airs : plus rapide que les vents, elle frappe le but dans un clin d'œil. Le mouvement de rotation donne au coup qu'elle porte plus de force, & une direction plus sûre. Mais elle s'échapperoit dès le premier tour, si le fond de la fronde ne la retenoit. Ainsi les corps célestes fuiront par des routes où le rien ne peut leur faire obstacle ; & conservant toute leur rapidité, ils traverseront l'empire du vuide : jusqu'à ce que par hazard ils rencontrent quelque corps qui les arrête, ou qu'ils atteignent les bornes de l'univers.

Ajoûtons que la masse de chaque corps se détruira bien-tôt. Par la violence de sa rotation, il ébranlera lui-même toutes ses parties, & les dispersera dans les vastes solitudes du vuide ; comme une roue fait voler le sable ; en tournant sur son essieu. L'atmosphère, dont il est environné, se réduira d'abord en atomes imperceptibles ; ensuite sa surface ; enfin les parties mêmes les plus voisines du centre. Le Soleil, prodigue de ses feux, lancera des rayons qui ne se répareront point, & les planètes verront tarir la source de leur lumière. Les corps denses n'auront aucune pesanteur ; que dis-je ? ils seront plus légers, ils s'éloigneront du centre avec plus de vitesse que les corps rares, puisqu'ils auront plus de mouvement qu'eux. Vous me répondrez que la force centripète les retient : mais qu'entendez-vous par ce terme ? Quand ma main fait tourner rapidement une fronde, ce n'est pas

la force centripete , c'est la fronde qui retient la pierre : Je conçois sans peine une cause agissante par impulsion ; mais je ne puis concevoir des forces occultes , dont la puissance en quelque sorte magique , est supérieure à celle des forces centrifuges , & si supérieure que la gravitation s'accroît , à mesure que les corps approchent du centre. La Physique rentreroit-elle aujourd'hui dans le sein des ténèbres , dont l'avoit autrefois enveloppée le Précepteur d'Alexandre ? ce Philosophe qui donnoit si souvent des noms pour des causes , croyoit résoudre par un mot les plus difficiles problèmes.

Cette force émanée du centre , qui sans cesse y pousse les corps , & dont le pouvoir s'étend aux extrémités du monde , doit nécessairement agir dans un milieu , qui liant toutes les parties entr'elles , soumette à son action tout ce que renferme la vaste circonférence de l'univers. Ce milieu ne peut être qu'une matiere répandue par tout. Vous donc qui ne reconnoissez pas un tel fluide , placez au centre de chaque sphère une intelligence qui combatte contre les forces centrifuges ; ou plutôt , qui triomphant de leurs efforts , retienne les corps célestes par des freins qu'ils ne puissent rompre , les arrête dans leur fuite , ramène ceux qui se seront échappés , & les contraigne de rouler dans de vastes ellipses. Toute courbe est un assemblage de tangentes infiniment petites , que le corps s'efforce à chaque instant de suivre. Cette intelligence fera donc à chaque instant rentrer les globes dans la courbe ; dont ils tendent à s'écarter : par intervalles elle les tiendra moins

assujettis , & sçaura leur lâcher à propos les rênes : gouvernant les corps célestes , comme un enfant conduit un cerfvolant , qu'il abandonne à l'inconstance des airs , & dont il régle le vol avec une longue ficelle ; ou comme on voit dans les places publiques des joueurs de marionnetes faire agir tous les membres de ces grotesques figures , à l'aide d'un grand nombre de fils.

De combien de ressorts doit pareillement dépendre un système tel que celui de Newton , qui ne craint pas de varier les loix , suivant la différence des cas qu'il doit résoudre. Ce défaut de simplicité peut seul montrer évidemment combien ses idées sont chimériques. En effet , si l'attraction est une qualité nécessaire & inhérente à la matiere ; si c'est un attribut dont elle ne puisse être privée sans rentrer dans le néant , cette force que possèdent également toutes ses parties , doit être la même dans toutes , doit agir dans toutes avec une parfaite uniformité. Le genre ne peut avoir de propriété que ses espèces ne partagent. Tous les corps attireront donc ; tous seront attirés de la même maniere : & la Nature, invariable dans ses opérations , suivra constamment les mêmes loix. Mais du sein tumultueux d'une République où régne la discorde , il ne sortit jamais tant de loix contraires , que votre doctrine en rassemble , illustre Newton. Chaque fois que dans le vaste océan de l'Univers s'offre à vos yeux quelque nouveau Phénomène , chaque fois vous êtes obligé de changer de route , & d'imaginer de nouvelles espèces d'attractions. L'attraction qui meut les planètes dans le vuide n'est pas
la

la même qu'à celle de l'aiman ; celle des corps électriques diffère de l'une & de l'autre. Ainsi , peu d'accord avec vous-même , vous flottez au gré de tous les vents ; ainsi vos pas errans se croisent dans des détours sans nombre. Votre système n'a rien de suivi , rien de général , rien en un mot qui soit également applicable à tout : & ne peut-on pas le comparer avec assez de justesse à ces instrumens stériles & grossiers , dont un seul air épuise les organes ? Montés d'une façon , ils ne donnent jamais qu'à le même ; pour en tirer un second , il faut les remonter , & renouveler ce changement dans l'intérieur de la machine , toutes les fois qu'on veut changer de ton.

Laissez donc , Quintius , les Partisans de l'attraction se repaître de leur chimère , & concevoir , s'ils peuvent , des forces agissantes , sans un milieu qui en communique l'impression. Pour vous , reconnoissez que la tendance des corps vers un centre est produite par l'effort d'une matière qui les y pousse , en même-tems qu'elle s'en éloigne. Renoncez à ce vuide , dans lequel ni le mouvement , ni l'Univers même ne pourroient subsister. Epicure prétend que les atomes s'y meuvent. En réfutant cette partie de son système , j'expliquerai la cause de la pesanteur. Je vous ai représenté la matière subtile dans une agitation continuelle , & cédant à la plus foible impulsion , sans diminuer le mouvement des corps qui l'ébranlent. Ces propriétés du fluide éthéré seront développées dans le Livre , où je dois parler des corps célestes & de leurs révolutions. J'y renvoie aussi ce qui

concerne les comètes : vous y verrez comment & pour-
quoi ces autres étrangers entrent quelquefois dans notre
tourbillon.

VI. TOUTES les parties de ce vaste Univers se com-
priment donc réciproquement ; & cette pression , qu'é-
prouvent les corps , est l'unique cause de plusieurs effets
qui nous surprennent. Le vin se tient suspendu dans une
bouteille renversée ; il refuse de sortir d'un tonneau
percé vers le bas , si l'air introduit par le haut ne le
force de descendre : n'en cherchez point d'autre raison.
Par-là vous expliquerez encore un Phénomène beau-
coup plus étonnant. Il arrive dans quelques mers , que
des vents opposés forment un rapide tourbillon , qui
faisissant de toutes parts un nuage , l'enveloppe , arrête
sa marche , & le fixe sur la partie des ondes au-dessus
de laquelle il passoit. Tout ce qui se trouve d'air entre
deux , est pompé dans un instant. Du sein de la mer s'é-
lève alors une colonne liquide , dont la tête va se per-
dre dans les cieux. Ce fleuve perpendiculaire se pro-
mène sur les flots agités , & menace d'un naufrage pres-
qu'inévitable les vaisseaux qui se rencontrent sur sa route.
Il n'est pour eux qu'une ressource. C'est d'entr'ouvrir
cette colonne , & d'y faire entrer promptement de l'air.
Le canal étant rompu , les eaux cessent de s'élever &
la masse énorme s'écroule avec un horrible fracas.

De-là vient aussi que malgré tous vos efforts vous ne
parviendrez jamais à comprimer l'eau , du moins d'une
manière sensible. Remplissez-en une boule de plomb , &

frappez dessus à coups redoublés : vous verrez cette boule invulnérable résister au marteau le plus lourd , le repousser même & le forcer de rebondir sans effet. Si vous continuez de frapper avec violence , l'eau sortira comme une rosée : elle s'échappera par les pores imperceptibles du plomb , plutôt que de se comprimer , plutôt que de perdre , en se resserrant , la moindre partie de son volume. S'il se trouve dans l'eau un aussi grand nombre de vuides que vous le supposez , ce sont autant d'aziles , où ses particules pourroient se réfugier. Pourquoi ne le font-elles pas ? vous direz peut-être que la différence de leur configuration les en empêche. En ce cas , de tels espaces sont inutiles ; ils sont incapables de favoriser le mouvement , puisqu'ils refusent une entrée libre aux parcelles de l'eau.

Il n'en est pas ainsi des particules de l'air. Elles souffrent qu'on les comprime ; elles savent s'accumuler , s'affaïsser , jusqu'à ce qu'enfin mises en action par l'étincelle la plus légère , elles s'écartent avec violence , forcent leur prison , rompent leurs chaînes , & que déchirant par un effort subit tout ce qui s'opposoit à leur passage , elles se fassent jour avec un bruit horrible. Tel du fond de ses entrailles brûlantes , l'Etna vomit des nuées de soufre , des flots de cendre , & des tourbillons de fumée. Le ciel est obscurci par les noires vapeurs qu'exhalent ses profondes cavernes. Souvent de nouveaux abymes se creusent dans son vaste sein , & de ces gouffres affreux s'élancent des torrens de flammes.

Une différence si sensible , l'attribuez-vous aux

H ij

vides plus nombreux dans l'air, que dans l'eau ? Ce qu'il la produit , c'est la différente quantité de matiere subtile dont ces deux fluides sont pénétrés. Le second en renferme moins que le premier ; & de-là vient qu'il a plus de consistance , qu'il résiste davantage. Quelle force n'a pas la poudre enflammée ? Du creux de machines formidables elle lance des globes d'un poids énorme : sous leurs coups les tours se renversent , les murs tombent ; la terre ébranlée tremble & fait entendre au loin d'horribles mugissemens. Mais si l'atmosphere est percée par un si grand nombre de vides, pourquoi le passage d'un corps y cause-t-il tant de fracas ? Ces grains de poudre devroient traverser en silence des espaces libres ; la flamme devroit perdre toute sa force , & se dissipant sans effet , répandre dans les vides de l'air une vaine fumée. D'où vient donc une si terrible explosion ? c'est que le feu dégage les particules d'air enchainées dans le salpêtre ; qu'il rompt leurs liens , & que l'air devenu libre ne peut se dilater , qu'il n'écarte par le même effort tout ce qui l'environne.

Pour lors il arrive dans l'air, dont toutes les parties ont le tissu extrêmement souple , ce qu'on voit arriver dans un arc prêt à décocher une flèche. La corde en rapprochant les deux extrémités de l'arc, force la partie convexe d'ouvrir ses pores , & la partie concave de resserrer les siens. La matiere subtile entre dans les pores élargis, mais sans trouver d'issue. Elle agit donc contre les fibres qui lui refusent passage , & tâche, autant qu'il est en elle , de les dilater. Mais la corde s'oppose à ses

efforts. La corde est-elle lâchée ? les obstacles cessent ; l'arc en liberté s'étend , se redresse ; la corde se rétablit avec force & chasse en même-tems la flèche , qui fuit soudain , & fend les airs d'un vol rapide. C'est ainsi que l'arquebuse à vent tire presque sans bruit ; c'est ainsi qu'elle lance des balles sans le secours de la poudre. Toutes les bulles d'air comprimées dans cette canne de fer , sont autant d'arcs prêts à partir.

Vous prétendez aussi que la transparence de certains corps , le peu de consistance de quelques-uns, la fluidité de plusieurs autres sont les effets du grand nombre de vuides qui se trouve entre les atomes, dont l'union forme ces divers assemblages. Si votre explication étoit véritable, les corps transparens, les corps mols, les corps liquides seroient tous plus légers que les corps opaques, que ceux dont la masse est dense & solide. Le Mercure, corps fluide, fournit une preuve du contraire. Sa mobilité ne le cède point à celle de l'eau : il s'élève, comme elle, dans les airs, lorsqu'il est échauffé : réduit en vapeurs, il s'infine dans les pores, & sa fumée pleine d'esprits volatils, pénètre dans l'intérieur des plus petits corpuscules : seulement, il ne mouille pas, comme l'eau, & ne s'attache pas, comme elle, à tout ce qui le touche. Le mercure est néanmoins plus pesant qu'un grand nombre de corps durs & compacts. L'or devroit par la même raison surpasser en dureté les pierres & tous les métaux, comme il les surpasse en pesanteur. Cependant vous sçavez combien il est ductile & malléable. La glace nâge sur l'eau ; la partie solide d'un métal est plu

légère que celles qui sont mises en fusion ; ne voyons-nous pas la cire soutenue par l'eau ? elle devrait se précipiter dans tous les fluides , si la transparence étoit un effet du grand nombre de vuides. L'huile plus opaque que l'eau , la pierre-ponce , le liége ne devraient pas surnager dans votre système. Enfin le plus précieux des fossiles , le diamant que produisent ces riches contrées qu'échauffe de plus près l'astre du jour , le diamant ne seroit pas à la fois dur & transparent. La transparence qui , dans vos principes , est une suite du grand nombre de vuides , exclut nécessairement la dureté , que fait naître , selon vous , leur petit nombre.

Il est plus naturel de regarder les corps qui donnent un passage libre à la lumière , comme tissus en forme de treillage , & composés d'un grand nombre de réseaux , appliqués par couche les uns sur les autres. Si ce sont des fluides , ils ressemblent à ces toiles fines & déliées que fabriquent quelques insectes. Si ce sont des corps durs , tels que le cristal , je les compare à ces grilles qui ferment nos jardins , sans nous en dérober la vûe. Une partie de la lumière passe entre les barreaux : ils en arrêtent & réfléchissent une partie. Une portion de ces grilles est donc éclairée , pendant que l'autre nous permet de voir les objets qui sont au-delà , comme si rien n'étoit entre-deux : cependant la matière subtile remplit tous les intervalles. Cette idée que je vous donne du tissu des corps diaphanes peut fournir l'explication d'un phénomène d'optique. Si du rivage vous regardez en vous penchant l'eau de la mer , son peu de profondeur vous

laissera voir le fond de son lit, & des cailloux luisans mêlés avec des coquillages; c'est qu'une partie des rayons lumineux traverse ce plan liquide. Considérez la plaine mer du haut d'un rocher; vous appercevrez une immense étendue de lumière, dont vos yeux seront éblouis: c'est que l'image du Soleil se peint sur la surface des eaux, qui dans leur agitation continuelle réfléchissent une grande partie de ses rayons.

D'ailleurs, nous voyons le verre & les métaux mêmes, malgré leur dureté naturelle, mis en fusion par le feu: effet qu'on doit attribuer, non, comme vous faites, à l'introduction du vuide dans l'intérieur de ces corps, mais à celle d'un corps étranger, qui s'insinuant dans leurs pores, rompt les liens invisibles de leurs parties, en sorte que du mélange de deux matières il se forme un tout liquide. Le feu pénètre en effet dans les interstices du verre & des métaux: ses traits volatils se glissent entre les souffres, séparent les sels, agissent avec force sur les molécules détachées, & les divisent en mille manières. Souvent même l'action du feu n'est pas suffisante. Pour dissoudre le fer, on ajoute le nitre & l'alun, dont les pointes aiguës ouvrent ce métal, & se font jour au travers de son tissu. On dit aussi que le diamant, dont la dureté triomphe & du fer & du feu, se liquéfie, lorsqu'à côté d'une émeraude on l'expose aux rayons du Soleil réunis au foyer d'un miroir ardent.

Bien plus: un corps ne se raréfie jamais, que parce qu'il reçoit dans son sein des corpuscules étrangers, dont

la fuite lui rend sa première densité. Comme l'eau se glace, dès que tout ce qu'elle contient de feu s'évapore, elle s'échauffe, au point de chasser une partie de l'air qui la pénètre, lorsqu'il se joint un grand nombre de particules ignées à celles qui la rendoient déjà fluide. Mais une propriété surprenante de cette liqueur, c'est qu'elle ne dissout jamais qu'une certaine quantité du même sel. Rassasiée, pour ainsi dire, elle laisse tomber le reste au fond du vase : ce qui ne l'empêche pas de dissoudre d'autres matières, & de se teindre de diverses couleurs. Remarquons aussi qu'il est pour elle un certain degré de chaleur, au-delà duquel le feu le plus vif ne la porteroit pas. Je suis donc bien éloigné, de ne pas reconnoître dans l'eau plusieurs pores de structure différente : seulement je nie qu'ils soient vuides ; je les soutiens remplis d'air & de matière subtile, dont les parcelles ne s'échappent pas même toujours, à l'arrivée de nouveaux corpuscules. Nous voyons en effet les sels que l'eau dissout, en augmenter le volume : le bois occupe plus d'espace, lorsque l'eau en a pénétré toutes les fibres. Qu'elle s'évapore, il se resserre, se sèche & se fend même quelquefois. Tant il s'en faut qu'on doive attribuer au vuide l'augmentation du volume des corps, & que creux au-dedans, ils se dilatent par l'accroissement du rien qui s'y trouve.

Rejetez donc sincèrement ce vuide immense, dans lequel vous placiez l'univers ; ce vuide que vous supposiez éternel & sans auteur, afin qu'il y eût un Etre indépendant de la Divinité, & que du moins le lieu des

L I V R E S E C O N D. 121

corps , le berceau de la matière ne fût pas l'ouvrage du Créateur. Ce grand espace est une chimère : ces petits vuides , que vous imaginiez dans l'intérieur des corps , sont de pures fictions. Sur quels fondemens , trompé par une fausse idée de la nature , élevez-vous l'édifice du monde ? vous le voyez , Quintius : bâtir dans le vuide , s'étoit bâtir dans le néant.



C. Baron inv.

J. B. Tardieu sculp.

S O M M A I R É

DU LIVRE TROISIÈME.

I. *UN* début où le Poëte relève l'étude des merveilles de la Nature est suivi de l'exposition du sujet qu'il doit traiter dans ce Livre, qui roule tout entier sur les atomes. Si dans le système d'Epicure le vuide est le lieu des corps, les atomes en sont les principes. Ce Philosophe soutient qu'ils existent par eux-mêmes ; que leur multitude est infinie ; qu'ils sont indivisibles , & dès-lors incapables de se détruire ; que la pesanteur est un attribut de leur essence ; enfin que le mouvement qu'elle leur imprime les réunit , & forme par cette réunion tous les êtres. L'Auteur combat séparément ces cinq assertions : il détruit les trois premières dans ce Livre , & renvoie au quatrième la réfutation des deux autres.

II. Premièrement , les atomes n'existent point par eux-mêmes. Trois raisons le prouvent :

Ils ne sont pas doués de toutes les perfections possibles.

Chacun d'eux pris séparément pourroit ne pas être.

L'existence du vuide , est selon Epicure , indépendante de celle des atomes , & dès-lors il ne doit

pas les regarder comme nécessaires , puisqu'il peut concevoir un être réel , sans les supposer existans.

III. *Secondement , les atomes ne sont pas innombrables : l'Auteur le montre par plusieurs raisonnemens.*

Le vuide dans lequel ils nâgent a plus d'étendue qu'ils n'en occupent.

On peut , sans détruire l'univers , augmenter ou diminuer le nombre de ces corpuscules.

Ce n'est que considérés tous ensemble , qu'ils composent cette somme qu'Epicure croit infinie : mais aucune somme ne peut être infinie , parce que toutes sont des amas de parties , & que tout amas , commençant par l'unité , doit avoir un terme.

Les supposer innombrables , & les distribuer , comme fait Epicure , en différentes classes dont le nombre est limité , c'est se contredire grossièrement. Le Poète met dans tout son jour l'absurdité de cette conséquence.

IV. *Troisièmement , les atomes ne sont point indivisibles ;*

Parce qu'ils sont figurés.

Parce qu'ils ont des parties.

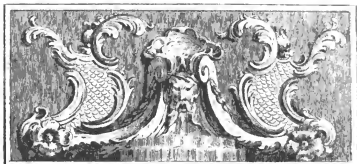
En un mot , parce qu'ils sont pure matière , &

que la matière est par essence divisible , même à l'infini. L'Auteur après avoir démontré cette dernière vérité par tous les argumens qui concourent à l'établir , répond aux objections des Epicuriens : il aefinit la matière , en développe la nature , & conclut que les atomes pouvant se diviser , sont destructibles comme tous les corps.

V. *Cette question le conduit à parler du système de Spinoza , qu'il expose & réfute en peu de mots.*

VI. *De ce que les atomes sont des résultats de parties , l'Auteur infère qu'ils n'ont point cette solidité qu'Epicure leur attribue , & que dès-lors leur composition est l'ouvrage d'une cause étrangere ; conséquence qui résulte aussi de ce que leurs figures , loin d'être nécessaires , sont de simples modifications. Il explique à ce sujet la nature des modifications & celle des propriétés , en marque la différence , & fait un parallèle de l'hypothèse d'Anaxagore avec celle d'Epicure.*

VII. *L'essence des corps qui , nécessairement modifiés , sont incapables de se donner par eux-mêmes une modification plutôt que l'autre , fournit une preuve invincible de la création de la matière , & de l'existence d'une Divinité. L'Auteur termine le troisième Livre en développant cette preuve.*



L'ANTI-LUCRECE.



LIVRE TROISIEME.

I. **H**EUREUX celui dont le génie s'élevant au-dessus des sens, vole, guidé par la Raison, à la découverte des véritables principes, & perce le sombre voile qui dérobe aux mortels les mystères de la Nature. La faveur équivoque des Rois, les faux biens que distribue l'inconstante Fortune, les malheureux plaisirs dont repaît la Volupté, rien ne peut faire impression sur ce cœur qu'enflamme l'amour du vrai. Quelle est l'indifférence des hommes ! Ils s'arrêtent à considérer le cours d'un ruisseau : couchés sur le gazon, à l'ombre d'un épais feuillage, ils le voyent rouler, en murmurant, une onde pure : la fraîcheur de ses eaux, l'émail des fleurs qui couronnent son lit, la verdure de ses bords, tout enchante leurs yeux. Peu sçavent goûter un plaisir plus flatteur, celui de remonter à la source même de ces eaux, d'en sonder l'origine, de pénétrer jusqu'aux

réervoirs intarissables qui les produisent. Ainsi nous arrêtons presque toujours nos regards aux dehors de la matière. Le spectacle qu'elle présente nous ravit, sans attirer notre curiosité. Contens d'admirer sa forme & sa magnificence extérieure, nous effleurons à peine l'écorce des objets. Pénétrons au-delà : osons nous frayer une route jusqu'au sanctuaire de la Nature. Qu'il est beau de méditer sur les principes des Etres, de contempler leur essence ! C'est-là que le Sage est porté par un noble effort : le reste est le frivole amusement du Vulgaire. Que la Poësie célèbre à jamais le grand Pythagore, l'illustre Platon ; ces génies sublimes dont l'étude eut pour objet eux-mêmes, leur Auteur & l'origine de l'univers. Plus touchés de l'attrait des sciences, que des charmes de leur patrie, supérieurs aux préjugés de l'éducation, ils allèrent se former loin de la Grece, à l'école des peuples que la Raison éclaira les premiers. Ils parcoururent l'Egypte & les côtes de Syrie, pour converser avec de sages vieillards, pour étudier les monumens de la sçavante Antiquité. Utiles voyageurs qui, rapportant à leurs citoyens, non des laines teintes de pourpre, non de l'or & des pierres, mais de précieuses vérités, les enrichirent par un commerce jusqu'alors inconnu.

C'est dans cet esprit, Quintius, que je m'offre à vous servir de guide. Je me fais un plaisir de suivre avec vous la Nature dans ses retraites les moins accessibles, de porter le flambeau devant vous, de rassurer vos pas chancelans. Vous aurez à franchir de rudes montagnes, des

roches escarpées, des abîmes profonds. Mais ne vous rebutez pas ; songez quel est le terme d'une route si pénible. Je tâcherai d'en charmer l'ennui par la douceur de mes vers ; puissent-ils en avoir assez, pour vous soulager, en diminuant la sécheresse du sujet ! Ainsi dans les bois, sous un sombre feuillage le Rossignol remplit les airs de sons mélodieux, tandis que sa compagne échauffe les fruits naissans de leurs amours. Perché sur un arbre, ou voltigeant auprès d'elle, il l'enchanté jour & nuit par la tendresse de ses accens. Du fond de son nid elle l'écoute avec transport : les charmes de l'harmonie soutiennent sa constance : elle sent à peine le dégoût de l'assiduité.

Les atomes sont la seconde partie du système que vous examinez avec moi. Voyons si cette hypothèse est mieux appuyée que celle du vuide : je ne puis le croire, lorsque je vois les contradictions où tombe Epicure. Peu d'accord avec lui-même, il se perce quelquefois de ses propres armes, comme si l'ivresse de l'erreur eût troublé sa raison.

Il veut que les atomes soient innombrables, & qu'ils nagent dans un vuide sans bornes. Deux principes qu'il osoit substituer à la Divinité, devoient l'un & l'autre être infinis. Quelle main auroit pu renfermer dans les limites d'un nombre des corpuscules éternels & nécessaires ? D'ailleurs, c'est de leur rencontre, de leurs combinaisons fortuites, que naissent les différens corps dans le système d'Epicure. Ses atomes sont les élémens de tous les êtres. Or s'ils n'étoient pas innombrables,

ils n'eussent point été propres à se réunir ; jamais le hazard n'en auroit pû former aucun corps. Ils ne rempliroient en ce cas qu'une petite partie de l'étendue ; & dès-lors épars dans les immenses solitudes du vuide , sans qu'il existât rien qui fût capable de les rassembler , ils seroient envain les matériaux d'un monde , qui ne pouvoit résulter que de leur assemblage. La supposition d'un espace infini entraînoit donc l'infinité des atomes. Toutefois en les y plaçant , il falloit ne les pas gêner : on eût empêché par-là ce mouvement si nécessaire à leur union. Trop entassés en effet , & n'étant de plus ébranlés par aucun moteur , ils restoient oisifs à jamais : leur multitude éternellement stérile étoit plongée dans une profonde léthargie. Il a donc fallu les supposer en même-tems innombrables , voisins les uns des autres , sans se toucher , & mûs par une pesanteur qui leur fût propre , parce que de tous les mouvemens c'est celui qui paroît le plus naturel.

Ce système est plus ingénieux que solide : dénué de fondement , il ne peut soutenir un examen attentif. Edifice construit avec art , mais qu'un souffle peut renverser , il a le brillant & le faux de ces magnifiques spectacles que donne la perspective. Elle vous offre des statues de marbre sous de superbes portiques , des tours , des arcs de triomphe : vous voyez une flotte nombreuse prête à faire voile : des rochers s'élèvent du fond de la mer , & ses rivages recourbés dans le lointain blanchissent de l'écume des flots : d'épaisses forêts ombragent de vertes collines : vos yeux parcourent l'Empire des

des morts ; ils découvrent les abîmes du Tartare , & le paisible séjour de l'Elisée. Cherchez au fond du théâtre, cette foule d'objets qui forment à vos regards une scène si variée ; vous trouvez des peintures grossières sur de simples toiles , & le moindre dérangement détruit toute la machine. Ayez la même idée de l'hypothèse d'Epicure. C'est une chimère éblouissante que le jour dissipe : vous le reconnoîtrez lorsqu'une discussion sérieuse vous aura convaincu que la matière n'est pas composée d'élémens innombrables , existans par eux-mêmes , indivisibles , immortels ; que le mouvement n'est point propre à ces prétendus atomes ; enfin que celui qu'on leur suppose seroit incapable de les réunir.

II. RAPPELEZ-VOUS d'abord ce que j'ai dit en examinant la question du vuide ; qu'aucun être ne peut exister par lui-même, sans réunir toutes les perfections. Qu'une seule lui manque , c'est une preuve qu'il reconnoît une cause supérieure. Un être incréé n'a point de bornes : pourroit-il ne pas posséder éminemment toutes les qualités que possèdent des êtres créés ? Vos Dieux qu'Epicure condamne à traîner dans des retraites inconnues une vie molle & languissante ; ces Dieux formés, comme tous les corps , par un amas fortuit de corpuscules , n'existent point par eux-mêmes : heureux néanmoins, si je vous en crois , ils jouissent à jamais, dans leur exil , d'une oisiveté voluptueuse : & cet atome qui existe par soi-même ne peut être heureux ! L'homme par la force de son corps, par la

vigueur de son esprit est capable de tout entreprendre ; cependant l'homme n'est pas un être nécessaire : si l'atome subsiste par essence , pourquoi n'a-t-il aucun pouvoir ? Vous avez puisé , dans l'école de vos Maîtres , une fausse idée de la Nature. Une substance qui ne tient son éternelle durée que de ses propres forces , qui existe parce qu'elle ne peut pas ne point exister , quelque nom qu'on lui donne , possède nécessairement la plénitude de l'être , la plénitude du pouvoir. C'est la Divinité même : vous vous faites , sans y penser , un Dieu d'un atome. Epicure ne soutient ses atomes innombrables , que parce qu'il les suppose sans auteur : mais s'ils sont sans auteur , pourquoi n'ont-ils d'infini que le nombre ? Pourquoi ne leur donne-t-il pas une connoissance , un pouvoir sans bornes ? Pourquoi ne fait-il pas de chacun d'eux une divinité ? Des corpuscules dont la nature est d'être , méritent mieux cet auguste nom , que des dieux formés par le hazard. Cependant les atomes d'Epicure sont privés de force , de sentiment , d'intelligence : une raison parfaite , une félicité suprême est le partage de ses Dieux. Avare & prodigue , il refuse tout à des substances éternelles ; il accorde tout à des êtres fortuits : quelle contradiction !

Reconnoissez , Quintius , qu'un perfide conducteur abusoit de votre crédulité : rougissez d'avoir prostitué l'attribut essentiel de la nature divine à des objets si méprisables. Avez-vous donc pû croire qu'une mince poussière , que de viles molécules , aveugle jouet du hazard , existassent par elles-mêmes ? Mais tout ce qui subsiste par sa propre nature , est tellement nécessaire ,

qu'on ne peut détacher de son idée celle de l'existence : c'est ce qu'on ne dira pas des atomes : faut-il vous le prouver ? Cet atome qui fait aujourd'hui partie de mon être , pouvoit exister sans moi : mais je pouvois exister sans lui. Il a pû , séparé des autres , errer éternellement dans le vuide : il le pourroit encore. Puis donc qu'il est inutile à l'univers , supposons qu'il ne soit pas ; la Nature sera-t-elle anéantie ? Non , sans doute. Il n'est donc pas nécessaire que cet atome existe , & le vuide suffit pour le remplacer. Mais si je puis en supprimer un seul , j'en supprimerai deux , je les supprimerai tous : tous ensemble ne possèdent quant à leur essence rien de plus , que le moindre d'entre eux considéré séparément. Les atomes ne forment donc pas un tout existant par soi-même , si l'existence n'est pas un attribut propre à chacun d'eux.

De plus , quiconque admet un vuide sans bornes , & le regarde comme une substance éternelle , n'a pas besoin , pour se former l'idée d'un être , que les atomes existent. Il conçoit un infini distingué de toute matiere. Ainsi loin de prouver la nécessité de la matiere , il est forcé de convenir qu'elle auroit pû ne pas exister. Elle est dans ses principes un être accidentel. Pourquoi donc la croit-il nécessaire , & même infinie ? Elle n'a pas plus droit à ce second titre , qu'au premier. Je vais le prouver , & malgré les sophismes de Lucrece , malgré les nuages que son artificieuse poésie répand sur ces objets , faire luire à vos yeux la vérité.

III. SELON vous le nombre des atomes est infini ,

I ij

mais le vuide est plus grand que tous les atomes pris ensemble. Comment concevez-vous cet infini borné, qui manque de son attribut essentiel ? Je le vois ; vous avez cru qu'il étoit possible que de deux infinis, l'un fût plus petit que l'autre ; mais de ce que le moindre peut croître, ne s'ensuit-il pas qu'il a des bornes ? & le plus grand ne lui sert-il pas de limites ? Or l'étendue de la matiere n'égale point celle du vuide, puisque la matiere, au lieu de remplir le vuide, y nage librement. Les portions de l'espace qu'elle n'occupe pas, les intervalles qui se trouvent entre ses parties, sont pour elle autant de bornes, sont autant de preuves qu'elle pourroit croître. Si je prétendois que l'océan est un bassin immense, pour me réfuter il suffiroit de me montrer le rivage. Je réfuterai de même l'infinité de la matiere, en vous montrant des parties de l'espace, qu'aucun corps ne remplit. Considérez combien se nuisent ces deux êtres que vous croyiez unis par les liens les plus intimes. Voyez ces deux infinis jumeaux s'enlever réciproquement la moitié de l'empire, où vous les faisiez régner, & le détruire en le partageant. Il faut vous déterminer pour l'un ou pour l'autre ; choisissez : mais si vous supprimez les atomes, tout retombe dans le néant ; si vous rejettez le vuide, les atomes, faute d'espace, ne pourront se mouvoir.

On peut, direz-vous, tirer deux lignes, toutes deux infinies, mais dont l'une parte du centre de la terre, & l'autre de la surface : quoique sans bornes elles seront d'une grandeur différente. Vaine subtilité, Quintius. Ces deux lignes sont égales par le bout qui se perd dans

l'infini : mais il est un point où chacune d'elles commence , & ce point n'est pas le même pour les deux : par-là elles sont inégales , & conséquemment bornées. D'ailleurs , votre matiere n'est nulle part sans bornes , puisqu'elle est plongée dans un vuide qui déborde de tous côtés.

L'Auteur de cette hypothèse ne s'entend pas lui-même , lorsqu'il nous donne pour innombrables des atomes , dont le nombre croîtroit au-delà du double , sans remplir le vuide. J'en pourrois ajoûter , je ne dis pas cent mille , le vuide seroit fini , si cent mille atomes de plus suffisoient pour le remplir ; mais des millions de millions. Le globe que nous habitons pourroit devenir plus solide , l'air plus dense ; il pourroit se placer un corps dans chaque partie de l'espace. Rien n'empêche en effet qu'un point vuide ne se remplisse. Convenez donc que la matiere pourroit croître à l'infini par la multiplication des atomes. Si elle peut croître , elle est finie.

Mais elle peut aussi décroître , même à l'infini , sans que l'univers soit réduit au néant. Ce qu'elle perd alors , est regagné par le vuide ; & dans vos principes , le vuide peut aussi-bien remplacer les corps , que les corps le remplacent. Supprimez donc un atome , vous le pouvez : voilà cette somme que vous prétendiez immense , diminuée d'autant : que fera-ce , si vous en ôtez un plus grand nombre ? Ainsi , selon vous , l'infini peut croître ou diminuer. Poursuivez , Poète téméraire : dites que l'éternité peut durer plus ou moins. Quels paradoxes !

j'ai honte de les réfuter. Il n'est point d'addition qui puisse augmenter un être infini, point de soustraction qui puisse le diminuer.

De plus, comme chaque atome est limité, quelque fût le nombre de ces corpuscules, jamais leur réunion ne formeroit un tout infini. Aucun nombre ne peut l'être, parce que tous sont des amas d'unités. C'est le sort d'un assemblage quelconque, d'avoir de part & d'autre le néant pour bornes : ce qui commence par un, doit avoir un terme. C'est donc une absurdité de prétendre que l'infini soit un résultat de parties, & de supposer un nombre incapable d'accroissement. En effet, ou l'on peut ajouter à la somme totale, & dès-lors elle étoit limitée : ou l'on ne peut l'augmenter ; la puissance du nombre est en ce cas épuisée ; il a conséquemment des bornes : ce qui seroit en même-tems être & n'être pas infini. Avouez donc que nul composé de nombres n'est innombrable, que toute étendue doit pouvoir se mesurer.

Nous disons, il est vrai, dans le langage commun ; que le nombre est infini, parce qu'il peut toujours croître, & qu'il n'est point de somme à laquelle on ne puisse ajouter. Mais ce langage est impropre. Outre que le nombre, comme je l'ai déjà prouvé, n'est qu'un mode, une simple opération de l'esprit ; n'est-ce pas assez qu'on puisse ajouter à quelque somme que ce soit, pour n'en point reconnoître d'infinie ? Puis donc qu'il est évident que tout ce qui se nombre est fini, & qu'on peut nombrer les parties d'un tout quelconque, il en résulte que

nul assemblage de parties n'est sans limites. Conséquence d'où j'en tire deux autres : l'une que la matiere , amas de corpuscules , a des bornes fixes ; l'autre que tout infini est un , simple , incapable soit d'accroissement , soit de diminution ; parce que ce n'est point un composé de parties dont le nombre puisse croître ou diminuer.

Nouvel argument qui détruit l'infinité de la matiere : elle n'est pas immense. Je ne veux pour le démontrer , que votre distribution des atomes en différentes classes , distinguées par la différence des figures. De cette distribution il suit , même dans vos principes , que l'immensité ne peut être un de leurs attributs. La preuve en est simple. Quiconque suppose un espace immense , ne doit appeller immense que ce qui peut le remplir ; comme on ne donne le nom d'éternel , qu'à ce qui subsiste de tout tems. Il faudra donc qu'une classe d'atomes que vous croirez immense , occupe seule le vuide entier : tout ce qu'elle ne peut atteindre lui servira de bornes. Parlez : est-ce l'espèce des cubes , est-ce celle des cônes , qui seule remplit toute l'étendue ? Mais où feroit la place des globules ? Que deviendroient les pyramides , les cylindres , & tant d'autres espèces ? Leur assignerez - vous des demeures au-delà du vuide ? Aucune de ces classes n'en occupe donc seule l'immensité. Donc , aucune n'est immense , & dès - lors n'est infinie. Elles se bornent toutes réciproquement. Mais ce qui n'occupe qu'une étendue limitée , n'est point un assemblage d'êtres innombrables. Chaque classe ne renferme

donc pas une infinité d'atomes. Or de votre aveu le nombre des classes est fini; vous ne reconnoissez en effet qu'un certain nombre de figures. C'est donc pour vous une nécessité de convenir que la matiere a des bornes, puisque des portions finies à tous égards ne peuvent jamais former un tout infini. Mais la partie de l'espace qui reste vuide, est infinie, comme celle où vous faites rager la matiere. Vous ne pourrez donc le remplir tout entier, sans multiplier les atomes à l'infini par une nouvelle création. Quelle proportion entre l'espace & le volume de matiere que vous y placez ! Je contemple un de ces immenses réservoirs que le Germain consacre à Bacchus dans des grottes souterraines : un homme arrive, & croit le remplir, en y versant une mesure de vin !

Mais pourquoi, supposant le nombre des atomes infini, bornez-vous celui des figures qui les distinguent ? Je sçais ce qui vous a réduit à soutenir en même-tems deux propositions si contraires. Les êtres dont le monde est peuplé ne forment pas une infinité d'espèces : la fécondité de chaque espèce a même des bornes, & jamais on n'en vit éclore de nouvelle. Il est donc une puissance qui par des loix immuables régle le cours vague, le mouvement indéterminé des élémens de la matiere, & réprime leur aveugle rapidité. Vous sentiez comme nous la justesse d'une telle conclusion, mais sans vouloir reconnoître avec nous que cette puissance est l'Etre Intelligent. Il n'a dans votre système aucune part à la formation de l'univers. Plutôt que de l'admettre, vous

avez pris le parti de diminuer le pouvoir des atomes, & d'en composer un nombre fixe de légions, mais de légions qui ne reconnussent point de chef. Par-là vous vous ménagiez une réponse aux objections que fournit l'état actuel de la Nature. Elle ne produit point de Géans, de Centaures, de monstres tels que Briarée, Gerion, Argus & Scylla : le plus grand des animaux terrestres est l'Eléphant ; les espèces se perpétuent toujours les mêmes : par-tout les enfans naissent semblables à leurs peres. Si vos corpuscules sont innombrables, quelle peut être la raison d'une si stérile uniformité ? Vous avez cru la donner, en répondant que la quantité d'atomes renfermés dans chaque classe est infinie, mais que le nombre des classes est limité.

Vaine dé faite : si les atomes sont sans auteur, sans loix, sans Souverain, quelle cause plus puissante que la matiere a réduit à ce petit nombre de classes une multitude infinie d'éléments éternels ? Il faut me l'apprendre, ou convenir que votre réponse est une assertion sans preuve. Au lieu de conformer votre système aux opérations de la Nature, vous prétendez, je le vois, asservir la Nature à vos idées. Mais tous vos efforts ne vous dégageront pas du labyrinthe. En effet, si chaque classe renfermoit un nombre infini d'atomes, du moins les êtres de chaque espèce seroient innombrables. Les plantes, les animaux, les pierres & les hommes naîtroient en foule & confondus ensemble : toute sorte de terre produiroit toute sorte de fruits. La mer ne suffiroit pas aux poissons, l'air aux oiseaux. Les loix de la propagation

au lieu d'être semblables pour toutes les espèces , varieroient, même dans chacune, à l'infini. L'accroissement de tous les animaux ne seroit plus le fruit tardif du nombre des années : quelques-uns , enfans de la Nature, sortiroient tout-à-coup de ses mains , remplis de vigueur & parfaitement formés ; les atomes qui les composent s'étant réunis d'eux-mêmes en un instant. C'est ainsi que dans votre système nâquirent les premiers de chaque espèce : & pourquoi ce qui s'est fait autrefois , ne se répéteroit-il pas ? Les fruits s'offriroient avec profusion , sans être portés par des arbres : les bleds croîtroient sans terre & sans semence ; la moisson n'auroit point de tems fixe , & des forêts immenses s'éleveroient du sein de la mer. De nouveaux soleils brilleroient chaque jour : chaque nuit seroit éclairée par de nouvelles constellations. Des comètes sans nombre se feroient remarquer par la variété de leur chevelure ; on les verroit subitement répandre dans les cieux une lueur étrangère , disparaître avec la même vitesse , & se replonger dans les abîmes du vuide. Le concours d'élémens innombrables doit en effet produire des corps sans nombre ; leur fécondité pourroit-elle avoir des bornes ? L'infini n'en connoît aucunes.

Quelle multitude de combinaisons vous offre le jeu des échecs ! Sur une table divisée toute entière en quar-rés noirs & blancs , se livre à vos yeux une espèce de combat. Des deux côtés les fantassins forment une première ligne ; au centre de la seconde est placé le Roi ; des tours s'élèvent sur les deux extrémités. Chaque

LIVRE TROISIE'ME. 139

combattaient à sa marche particulière : tout se mêle , on pénètre dans les rangs ennemis ; le carnage est grand de part & d'autre , & la victoire indécise , jusqu'à ce qu'un des deux Rois soit forcé de se rendre. Mais avant que d'être terminé par cette issue , combien de fois le combat ne change-t-il pas , & ne peut-il pas changer de face ! Que de mouvemens divers dans les deux armées ; que de manœuvres , que d'évolutions différentes ! La mer roule moins de flots , les forêts ont moins de feuilles. Que seroit-ce si les échecs de part & d'autre étoient innombrables ; pourroit-on supposer fini le nombre de leurs combinaisons ?

Vous ne gagnerez rien à répliquer que la Nature avare pour le monde que nous habitons , en a peuplé des millions d'autres avec une libéralité sans bornes. Quand il seroit vrai que ces mondes existassent , comment prouveriez-vous qu'ils seroient remplis des mêmes espèces que celui-ci ? Du concours de tant d'atomes , ne pourroit-il résulter de nouvelles figures , des corps tout différens de ceux que nous connoissons , des êtres dont nous n'aurions pas même l'idée ? Les combinaisons possibles de vos corpuscules sont infiniment plus nombreuses que ces corpuscules eux-mêmes : quel doit être le nombre des corps , qu'une telle diversité de mélanges est capable de produire ? Qui pourroit arrêter un infini si puissant ? Livré à son inépuisable fécondité , susceptible de tous les enchaînemens que le hazard peut former , il ne seroit pas quelquefois éclore de nouvelles espèces ; il ne changeroit jamais la forme des anciennes ?

Puis donc que dans la production des êtres la Nature est assujettie de tout tems à des règles fixes, que le nombre des espèces est déterminé, leur forme invariable; il faut que la quantité des atomes ne soit pas infinie, qu'ils ayent un frein, qu'ils obéissent à des loix.

Au reste, si deux êtres sont de la même espèce, leur conformité n'est pas uniquement produite, comme vous pourriez le croire, par la ressemblance de leurs parties élémentaires : elle dépend aussi de la combinaison de ces parties, de l'ordre qu'elles gardent entr'elles. Que les mêmes principes soient différemment arrangés; il en résultera des corps d'une forme toute différente. Cette précieuse argile que les seuls habitans de la Chine & du Japon sçurent long-tems composer, en devenant sous la main du potier aussi blanche que la neige, prend toutes les formes qu'il veut lui donner. C'est tantôt un vase, tantôt la figure d'un Bonze : elle offre à nos yeux les monstrueuses divinités des Isles orientales, leurs animaux divers, & toutes les productions de l'Inde. Cet aliment que la digestion transforme en notre propre substance se convertiroit en celle d'une aigle ou d'un lion, si l'aigle ou le lion s'en étoient nourris. La même rosée fait croître l'herbe des champs, épanouir les fleurs de nos jardins, & mûrir nos moissons. La matiere est le véritable Protée, dont celui de la Fable n'étoit que l'emblème, ce Dieu que des métamorphoses subites déroboient aux regards des mortels. Sanglier terrible, redoutable serpent, rocher immobile, flamme dévorante, il prenoit successivement mille & mille formes, jusqu'à

ce qu'en resserrant par des liens ce corps toujours prêt d'échapper, on le contraignît enfin à se remonter sous ses véritables traits. S'il étoit donc vrai que le nombre des atomes fût illimité, ces corpuscules, susceptibles dès-lors d'une multitude infinie d'enchainemens & de liaisons, pourroient, quelque peu variées que fussent leurs différentes figures, produire, je ne dis pas, une seule espèce, mais des espèces sans nombre d'êtres innombrables & diversifiés à l'infini. Vous verriez alors une infinité de classes, & dans chaque classe une infinité d'individus. La terre seroit peuplée d'animaux d'une grandeur énorme, ou d'un aspect effroyable, de Cyclopes, de Harpies, de Gorgones, de tous les monstres que créa l'imagination des Poètes. Entremêlez avec art des carreaux seulement de deux couleurs; ils produiront une variété de figures presqu'incroyable.

L'homme ne peut rien qu'à force de travail; son art est le fruit lent & pénible de la raison & de l'expérience: les mystères de la composition des corps échappent à ses recherches. Cependant, rival de la Nature, il sçait du mélange d'un petit nombre de principes qui lui sont connus, former de nouveaux mixtes, & créer, si je l'ose dire, des espèces nouvelles. Il compose à l'aide du feu des parfums précieux & d'excellens spécifiques. Le verre, la poudre, les phosphores sont l'ouvrage de ses mains. Inventeur de la greffe, il fait adopter aux arbres des fruits étrangers: en forçant deux espèces d'animaux à contracter entr'elles des alliances qui dégradent la plus noble, il en fait naître une troisième, dont la

production ne sembloit pas entrer dans le plan de la Nature. Et ce que l'homme exécute, ce que peut un foible émule de la Souveraine puissance, le hazard, cet architecte de l'univers, ce créateur de tous les êtres ne le fait pas avec les fonds inépuisables dont il dispose à son gré ! Ce hazard n'est donc pas si puissant, ni si riche que vous le supposez. Les atomes ont un frein, ils sont renfermés dans des bornes étroites. Mais il n'est point de bornes, point de loix pour des êtres nécessaires : les atomes n'existent donc pas par eux-mêmes ; ils ont une cause, & cette cause est Dieu même ; c'est en vain qu'Epicure voudroit le nier.

Mais un nombre limité d'atomes semé dans un vuide infini, chercheroit inutilement à se réunir. Si quelques vaisseaux sans Pilote erroient dispersés par les vents sur la vaste étendue des mers, croyez-vous que le hazard parvint à les rassembler, qu'ils pussent jamais former une flotte & voguer ensemble. Leur distance n'est rien au prix de celle qui séparera dans l'espace une quantité finie d'atomes. Quelle comparaison entre les plaines de l'océan, quoiqu'elles s'étendent d'un pôle de la terre à l'autre, & l'immensité d'un vuide sans bornes ? Vos corpuscules épars dans les abymes du vague ne pourront jamais se rallier. Il leur faudroit une éternité pour traverser des espaces infinis. Que les membres de votre monde ont entr'eux peu de liaison !

Je sçais ce que vous prétendez opposer à mes raisons. Si la matière est bornée de toutes parts, que deviendra, me direz-vous, une flèche tirée du point où

LIVRE TROISIÈME. 143

commencent ces bornes ? Votre demande , Quintius , est une fuite de vos préjugés sur le vuide. Au-delà de la matière est le néant : tirerez-vous une flèche dans le néant ? Le néant n'occupe point d'espace. Elle s'arrêtera donc , & l'arc aura fait d'inutiles efforts pour la chasser hors de limites , qu'il est impossible de franchir. Point de lieu sans corps , & sans lieu point de mouvement. Ainsi faute d'espace , n'ayant plus de mouvement propre , votre flèche , comme un oiseau qui perdrait tout-à-coup ses ailes , au lieu d'aller en avant , suivra le cours de l'éther , qui la forcera de prendre une route vers laquelle son vol n'avoit pas été dirigé.

IV. J'AI démontré que les atomes n'existent pas par eux-mêmes , & ne sont pas innombrables : votre maître ne leur avoit donné ces deux attributs , que pour les substituer à la Divinité qu'il vouloit bannir de l'univers. C'est aussi dans cette vûe qu'il les suppose indestructibles. Il falloit que des corpuscules chargés des fonctions de l'Etre suprême , portassent quelque'un des traits qui le caractérisent ; que ne pouvant offrir toutes ses perfections , ils eussent au moins son éternelle durée. Mais comme Epicure sçavoit qu'un corps ne se détruit que par la désunion des élémens qui le composent , pour être en droit de soutenir ses atomes immortels , il en a fait des êtres simples , solides , indivisibles.

Tout se réduit donc à prouver qu'ils peuvent se diviser : la preuve en est facile ; elle résulte de vos propres idées. Vous croyez ces atomes figurés : un corps figuré

peut-il être sans parties ? Supposez-les quarrés , ovales ; triangulaires ; faites-en des globules , des cylindres ou des croissans ; que la surface des uns soit polie , celle des autres inégale , hérissée , raboteuse : distribuez-leur enfin toutes les figures que vous croirez les plus propres à multiplier , à faciliter leurs liaisons ; faites-en des tissus de toute espèce , disposez d'eux à votre gré ; vous en êtes le créateur ; c'est vous qui les mettez en œuvre. Mais ne les soutenez pas infiniment petits ; ne me dites point que simples par leur nature & principes de tous les êtres , ils n'ont eux-mêmes ni principes , ni parties ; & que dès-lors indissolubles , ils sont par conséquent indestructibles. Tout ce qui est figuré peut se rompre : tant qu'il reste un angle , une pointe , une courbure , on a toujours quelque chose à retrancher.

Quelle est l'alternative où je vous vois ? ne donnerez-vous aucune figure à vos atomes ? c'est leur ôter tout moyen de se lier entr'eux , & par-là de former des corps. Les supposerez-vous capables de s'attacher & de s'unir ensemble ? figurés dès-lors , ils sont , comme tout le reste , des amas de parties. Ne dites pas que chaque corps a sa base , son principe fondamental ; & que cette base , quoique matérielle , est quelque chose de simple , d'éternel , de solide & d'inaltérable. Il ne vous est plus permis de joindre des attributs qui se détruisent : vous n'êtes pas en droit de supposer vos atomes indivisibles en même-tems & divisibles.

Je vais plus loin : vous ne pourriez ni sans erreur , ni sans inconséquence , dépouiller de toute figure ces corpuscules

LIVRE TROISIÈME. 145

Corpuscules que vous regardez comme les principes des êtres : mais en cet état même ils auroient encore des parties. En effet , vous les supposeriez toujours propres à s'unir entr'eux. Or deux atomes ne s'uniroient pas tout entiers : ce seroit se confondre , & n'être plus qu'un ; mille & dix mille en ce cas ne pourroient former la moindre masse ; la matière seroit pénétrable ; elle pourroit se réduire à un seul atome. S'ils se joignent , ce n'est donc qu'en partie , & dès-lors ils ne sont pas simples. Ainsi la matière a toujours des parties : l'en dépouiller ce seroit détruire son essence , & la replonger dans le néant. L'esprit est simple & vraiment un ; mais pour le corps il ne peut cesser d'être étendu : la moindre de ses portions, en même-tems qu'elle est partie d'un tout , est un tout divisible en parties sans nombre.

Pour former un corps , vous commencez , je le suppose , par unir ensemble trois atomes. Je vois les collatéraux toucher celui du centre par deux côtés différens. Ajoûtez-en quatre nouveaux qui répondent à quatre autres points ; voilà six côtés distincts dans l'atome du milieu. Si ce n'est pas un cube , ceux qui lui tiennent laissent encore des vuides, que d'autres peuvent remplir. Ce corpuscule a donc autant de parties , que l'on compte autour de lui d'atomes qui le touchent. Ces parties ont un centre commun , composé lui-même d'une infinité de particules, toutes divisibles à l'infini : jamais vous ne trouverez le terme de ces fractions sans nombre ; & si par impossible vous y parveniez enfin , vous auriez une substance qui ne seroit pas étendue ; qui n'auroit ni

centre ni parties; une matière qui ne seroit plus matière. Des objets si petits se dérobent, même à votre imagination; elle ne peut suivre des subdivisions qui se perdent dans l'infini. Mais considérez quelle étonnante surface une petite lame d'or acquiert sous le marteau; quels prodigieux amas de fumée s'élèvent d'une paille humide, où l'on met le feu; combien il faut peu de couleur pour teindre une grande quantité d'eau, peu de soufre enflammé pour communiquer au vin un goût désagréable. Les corpuscules grossiers sont les seuls qui frappent nos sens; & quel qu'en soit le nombre, il n'est pas comparable à la quantité de ceux que leur petitesse nous rend imperceptibles.

Deux lignes, dont l'une est perpendiculaire à l'horison, & l'autre horizontale, se touchent en un seul point: que la première devienne oblique; sans toucher la seconde en deux points, elle la couvre un peu plus qu'elle ne faisoit, & dans ce plus je vois différens degrés, suivant l'inclinaison de cette oblique. Voilà donc un point plus ou moins couvert, selon que l'angle formé par les deux lignes est plus ou moins obtus. Considérons-les à présent comme parallèles, en supposant que l'une plus longue d'un seul point que l'autre, ne débordé pas plus à droite qu'à gauche: voilà deux moitiés d'atomes bien distinctes. Nouvelle preuve: une pyramide a quatre faces qui se terminent à un seul point; ce point a donc quatre parties. Si le sommet est un atome, la ligne qui suit sera composée de deux, la troisième de trois, & ainsi des autres. Un seul atome est donc posé sur deux, &

deux le font sur trois, mais sans les couvrir entièrement, puisque la ligne inférieure croît toujours, proportionnellement jusqu'à la base.

Pourquoi trouvez-vous la diagonale d'un carré incommensurable avec un de ses côtés ? Si toutes les lignes de ce carré sont formées d'atomes, je ne vois point de raison qui vous empêche de déterminer le rapport de la ligne droite avec l'oblique. Leurs parties sont égales selon vous : ainsi la plus grande des deux est celle qui renferme plus de parties ; il ne s'agit que de compter le nombre excédent, & ce calcul me paroît aisé. Cependant vos efforts sont inutiles ; il faut donc que vous admettiez l'inégalité des atomes. Ce qui produit cette propriété de la diagonale, est peut-être aussi ce qui rend impossible la quadrature du cercle : problème fameux dont la solution échappera toujours à la sagacité des Géomètres. La Géométrie n'a point de vérité qui ne combatte votre système. Un cercle renferme une infinité de cercles concentriques : or le plus voisin du centre est composé d'autant de parties, que celui dont l'orbite embrasse tous les autres. En effet, les circonférences de tous les cercles placés entre deux, plus petites à mesure qu'elles s'approchent du centre, gardent entr'elles une juste proportion, qui fait exactement quadrer les espaces moindres avec les plus grands. C'est la grandeur des particules qui décroît ; ce n'est pas leur nombre. Que dis-je ? le centre n'est pas un point simple, unique, indivisible. La partie de ce point qui regarde un côté de la circonférence, n'est

pas celle qui répond au côté opposé ; il a donc autant de particules , qu'il s'en trouve dans la circonférence qui l'environne , quoique chacune soit proportionnellement plus petite. Le centre est lui-même un cercle qui contient des cercles sans nombre.

Ne croyez donc pas qu'il y ait jamais un terme où la matière puisse cesser d'être divisible. Elle l'est à l'infini , comme le poids , le tems , le mouvement. Point de partie de mouvement qui ne soit mouvement , point de portion de tems qui ne soit tems , de poids qui ne soit poids ; de même point de partie d'un corps , qui ne soit corps. Nous supposons quelquefois dans une étendue quelconque un point indivisible ; c'est qu'alors nous avons besoin d'un centre fixe , & ce point nous en sert. Ainsi le Géomètre envisage une ligne sans largeur , une surface sans profondeur , quoiqu'il sçache qu'un corps est par sa nature étendu suivant les trois dimensions , & que sans toutes les trois ensemble , il ne peut être corps.

Vous me direz qu'une sphère posée sur un plan horizontal ne le touche qu'en un point , & que ce point est indivisible. Je sçais qu'on le démontre , mais c'est en supposant une sphère & un plan composés de véritables atomes. La Géométrie séparant , comme elle fait , l'idée de l'étendue de celle du corps , peut admettre de tels corpuscules ; ils sont inconnus à la Physique , qui considère sans abstraction la nature même du corps. Ce point de contact est aux yeux du Physicien une partie réelle d'un solide ; partie semblable en tout à celles dont j'ai prouvé la divisibilité. Il touche en effet , outre la surface

du plan tous les points contigus de la sphère dont il est une portion. C'est donc un tout divisible à l'infini, quoique de ses particules on puisse ne considérer que celle qui touche le plan.

De cette divisibilité des atomes, il résulte qu'ils peuvent se détruire. Un corps se détruit dès qu'il se décompose, dès que les parties dont il est l'assemblage se séparent & se désunissent. Et ne me dites pas qu'un atome ne contenant aucun vuide, sa parfaite solidité le rend impénétrable à tout ce qui pourroit en causer la dissolution. Tous ces corps qui périssent à nos yeux, ne renferment point de vuide. D'ailleurs si l'atome n'est indissoluble, que parce qu'il est parfaitement solide, ce n'est donc pas sa simplicité, c'est sa dureté naturelle, qui le conserve : mais ce dernier attribut ne peut pas même le défendre contre la mort. En effet, lorsque deux de ces corpuscules s'unissent, les points par lesquels ils se touchent ne laissent aucun vuide entr'eux ; cependant de votre aveu ils peuvent être séparés l'un de l'autre. Les atomes ne sont donc point indestructibles ; & comme tout être qui finit a commencé ; vous en devez conclure qu'ils n'existent pas de toute éternité. Tout ce qui peut se détruire, est un assemblage qui n'a pas toujours été, qui ne seroit point encore, s'il n'avoit une cause quelconque. Puis donc que telle est la nature & la destinée de vos atomes, reconnoissez qu'ils ont un Auteur.

N'allez pas me répondre que si la matière est divisible à l'infini, tous les corps sont d'une grandeur égale ; que des masses composées toutes d'une infinité de parties

ne doivent point être différentes; ce seroit d'un principe incontestable tirer une fausse conséquence. Quoiqu'il n'y ait aucun corps qui ne puisse décroître de moitié, ces moitiés ne sont pas égales, mais plus grandes ou plus petites, selon la mesure du corps même. La différence qui étoit entre les tous, se retrouve toujours entre les parties: une demie toise est plus grande qu'un demi pied, dans la même proportion que la toise étoit plus grande que le pied.

Mais de quel front Epicure oseroit-il me faire cette objection? ne range-t-il pas sous chaque classe une infinité d'atomes? Je lui dirai donc à plus juste titre: Chacune de vos classes contient autant d'atomes, que toutes ensemble; le nombre qui exprime une seule espèce, égale celui qui les exprime toutes: ainsi le tout n'est pas plus grand que sa partie. Voilà, Quintius, voilà les absurdités qui dérivent de ses suppositions. Quand on veut bien les admettre, a-t-on droit de s'élever sous de vains prétextes contre des principes dont la certitude est démontrée? Ce n'est pas en parties égales, comme le seroient vos corpuscules imaginaires, que les corps se divisent; c'est en parties qui décroissent proportionnellement; & ces molécules, quoique divisibles à l'infini, n'étant pas actuellement divisées, forment par leur réunion un tout renfermé dans de certaines bornes. Ainsi la matière n'est infinie dans aucun corps. Déterminez à votre gré un volume égal pour toutes les parties des corps, vous en trouverez peu dans une petite masse, & beaucoup dans une grande, quoique vous ne puissiez

LIVRE TROISIÈME. 151

choisir une portion si petite , qui ne soit elle-même un composé de particules. L'infini n'est donc pas ce qui peut décroître de plus en plus en se divisant ; mais ce qui de toutes parts est illimité. L'immense & l'infini ne diffèrent que de nom ; ils ont en effet les mêmes propriétés. Or la matière , telle que nous la définissons , peut décroître à l'infini ; mais elle n'est pas immense. Qu'est-elle donc ? Un amas d'êtres susceptibles d'une division sans bornes , & dont chacun pris séparément a ses limites. Or je l'ai prouvé , d'un assemblage de portions finies , il ne résultera jamais un tout infini.

Mais il faut , me direz-vous , que tout être soit simple , soit un ; c'est ce qu'on ne dira pas de tout ce qui peut se diviser. Donc il y a des atomes , des corpuscules vraiment indivisibles : ils sont les principes de tous les corps ; sans eux , aucun corps ne seroit composé de parties proprement dites , parce que nulle partie ne seroit vraiment une : paradoxe insoutenable. Il en est des corps comme des nombres ; ils ont l'unité pour principe , ils sont des amas d'unités. Ainsi la matière peut n'être pas simple elle-même ; mais au moins est-elle un amas de parties qui le sont toutes. Il faut donc reconnoître que les élémens qui la composent sont indivisibles.

On ne peut rien de mieux , Quintius : je crois entendre Epicure lui-même , & ce Romain dont les vers artificieux n'ont séduit que trop de Lecteurs. Cependant cet édifice que vous élevez avec tant d'art , un souffle va le détruire. Tout être est un , je le sçais ; mais tout être ne l'est pas dans le même sens. Ce titre appartient

véritablement à des substances simples & sans parties : c'est l'attribut de la Divinité, de ce principe intelligent que vous serez bientôt forcé d'admettre; c'est celui de notre ame, l'image de Dieu même. Mais ne faites pas d'une qualité propre à l'esprit seul, une propriété de la matière. Vous verrez dans la suite combien ces deux substances diffèrent l'une de l'autre. Il n'est pas plus possible que le corps soit un, qu'il ne l'est que l'esprit soit divisible. Tous les êtres forment deux classes distinctes. Ceux qui ne sont point étendus, qui n'ont point de parties, simples par leur nature, sont vraiment uns : dites le contraire de ceux dont l'étendue fait l'essence ; composés de parties, comment seroient-ils simples, uns, indivisibles ? Tel est l'intervalle immense qui sépare la matière & l'unité. La matière n'a donc point de parties que l'on puisse appeler proprement une, quoique l'on donne ce nom à tous les corps, parce que les parties dont chacun d'eux est l'assemblage, forment par leur réunion une masse à part. C'est dans ce sens, que je dis une pierre, un homme, une maison ; que j'appelle une, toute portion de matière séparée des autres, revêtue d'une figure qui la distingue.

Cette unité même que nous regardons comme le principe du nombre, n'est pas l'unité proprement dite ; notre esprit la partage souvent, il peut la subdiviser à l'infini. Sans cette opération, jamais on ne feroit trois parties égales du nombre *sept*, ni de celui de *cent*. Mais ce n'est pas l'esprit seul qui divise la matière, commè le nombre. Cette division s'opère réellement sur chacun

de ses points. Toutes les lignes d'une surface quelconque peuvent se partager également : elles ne le pourroient pas , si chacune étoit , comme vous le supposez , une chaîne de points indivisibles. Jamais en ce cas , les lignes formées par un nombre impair , n'auroient deux moitiés égales. De tels points sont par conséquent imaginaires ; & la matière n'est pas composée d'atomes.

V. C'EST une vérité que reconnoissoit cet impie trop fameux dans le siècle passé , qui s'appropriant une partie des dogmes Chinois & des principes absurdes de Straton , a formé de leur mélange avec ses propres erreurs un système monstrueux : système que je dois réfuter dans un Poëme , où mon objet n'est pas de combattre le seul Epicure. Créateur d'un Dieu composé de tout ce qui est , Spinoza confond l'architecte avec l'édifice , & divinise l'univers pour en bannir la Divinité. Sous cette forme nouvelle , rappelée des enfers l'irréligion , fiere de ses nouvelles armes , a levé contre le Ciel un front audacieux. De l'amas des êtres cet athée fabrique un Dieu dont le corps est tous les corps , l'ame toutes les ames , & l'éternité toutes les parties du tems. C'est le Dieu Pan des anciens ; non ce Satyre couronné de pin , l'amant de Syrinx , le protecteur des troupeaux & l'effroi des Bergers ; mais cette Divinité qu'on adoroit comme le symbole de l'univers. Selon Spinoza tout est Dieu : Dieu est le seul Etre & tous les Etres à la fois. Mais comme une substance nécessaire est nécessairement infinie , & que l'infinité ne fut jamais l'attribut de tout

ce qui peut se nombrer, Spinoza, sans s'effrayer du paradoxe, proscriit hardiment le nombre, & prononce que la matière n'est pas un assemblage de parties, mais un tout simple, indivisible, un atome immense. L'insensé ! qui ne rougit pas de se confondre, de confondre Dieu même, avec ce que la nature engendre de plus vil ; qui sourd à la voix du sentiment, ne voulut reconnoître en lui rien de propre, lors même qu'il ne pouvoit se cacher qu'il sçavoit ce que d'autres ignoroient ; lors même qu'il s'affligeoit, pendant que d'autres étoient dans la joie. Etrange Divinité qu'un être divisible à l'infini ! Il n'est pas divisé ce corps immense, s'écrie Spinoza, quoique ses membres apparens changent entr'eux de situation ; en effet ce qui divise & ce qui paroît divisé, n'est qu'un. Quoi, Spinoza, cette épée qui porte un coup mortel & ce malheureux qui le reçoit, sont le même être ? Vous ne distinguez pas le loup d'avec le pasteur, le fils d'avec son pere, les vivans d'avec les morts ?

Le même être peut successivement se revêtir de modifications différentes ; mais il n'en peut avoir en même-tems de contraires. Un corps simple n'est pas à la fois rond & quarré ; s'il est en partie quarré, rond en partie, dès-lors il n'est plus *un*, on ne doit plus le regarder comme simple, comme indivisible. Je sçais qu'une seule espèce comprend plusieurs individus ; mais soutenir *un*, soutenir atome un être qui renferme tous les êtres ; un amas de substances, non-seulement distinctes & séparées, mais opposées sous tant de faces, dont l'une exclut par

LIVRE TROISIÈME. 155

sa nature les qualités essentielles à l'autre ; enfin , admettre un tout sans parties , c'est ce qu'on ne peut faire sans absurdité.

Il n'est pas moins absurde , répond Spinoza , d'admettre deux substances , dont l'une ait des bornes étroites , & l'autre n'en connoisse aucune. Dès qu'on les distingue , qu'on leur attribue séparément l'existence , la seconde ne mérite pas les titres d'immense & d'infinie qu'on lui donne , puisqu'elle ne possède point la plénitude de l'être , dont la première lui dérobe une partie. Ce raisonnement seroit juste , si je prétendois qu'elles subsistent toutes deux par elles-mêmes : l'univers alors partageroit la souveraine puissance avec la Divinité ; il seroit Dieu , quoique Dieu d'un moindre rang. Mais si la substance bornée , doit , comme je le soutiens , à la substance infinie tout ce qu'elle est ; momentanée , dépendante , créée de rien , & toujours prête à rentrer dans le néant , peut-elle borner un être qui subsiste par ses propres forces , & dont l'existence est nécessaire ? son union n'ajouteroit rien à cet être ; séparée de lui , elle ne le prive de rien : elle est à son égard , non la partie d'un tout , mais l'effet d'une cause. Distinction qui seule renverse les nouveaux remparts de l'artificieuse impiété.

VI. J'en reviens à vous , Epicure. Les atomes ont des parties : vous êtes forcé d'en convenir ; mais ces différentes parties quel lien a pû les unir ensemble ? Quelle puissance en exclut le vuide ? Pour composer un corps , vous rassemblez des atomes ; il faut de même pour

156 L'ANTI-LUCRECE,

former un atome , en joindre les élémens. Et comme ces élémens ont chacun leur figure particuliere , cette multiplicité de figures les forcera de laisser entr'eux un grand nombre d'intervalles. Il n'en résultera donc rien de solide : vos atomes seront divisibles , & dès-lors périssables. En effet , tout être qui se divise est sujet à changer de forme , par conséquent à se décomposer ; & se décomposer c'est périr. Il n'est point de liaison par elle-même durable , sur-tout si le mouvement est , comme vous le prétendez , essentiel à la matière : le mouvement est la source de la mutabilité. Si tant de parties dont chacune est un corps , se trouvent arrangées de façon qu'il ne reste point de vuide entr'elles , & que de leur enchaînement naisse un atome solide , ou du moins qui le paroisse , cet art merveilleux décele une main sçavante : il annonce un ouvrier intelligent dont l'objet fut de donner la même base à tous les corps , & qui pour remplir cet objet , a sçu rassembler ces élémens épars , choisir entre les combinaisons sans nombre dont ils étoient susceptibles , & former de leurs tissus faits à son gré des molécules indissolubles.

En effet , de toutes les parties dont l'amas compose un atome quarré , il n'en est aucune qui dût par sa nature être nécessairement placée dans cet assemblage : elle seroit aussi bien entrée dans tout autre , elle y eût indifféremment occupé telle ou telle place ; en un mot elle pouvoit être une portion quelconque d'un atome , quel qu'il fût. Pourquoi donc est-elle attachée précisément à celui-ci ? Pourquoi dans ce tout dont

elle fait partie , répond-elle à ce point , plutôt qu'à cet autre ? m'en donnerez-vous une raison plausible ? vous ne le pouvez sans admettre une intelligence , qui distribuant à son gré telles parties à tel atome , ait fabriqué selon ses desseins les élémens des corps , & fait l'univers ce qu'il est. Tel un peintre en mosaïque , lorsqu'il veut du mélange de pierres colorées , former des tableaux ineffaçables , choisit avec soin celles dont la couleur ou la figure lui semblent propres à représenter les images qu'il doit rendre : il les arrange , les enfonce légèrement dans une matière préparée pour les recevoir , & les serre entre ses mains , pour en faire un tout solide & durable.

Les atômes ne diffèrent donc en rien des corps. Ce sont des amas de parties : ils sont par conséquent formés comme tous les corps , par un assemblage d'atomes , composés eux-mêmes de particules. Vous n'en trouverez aucun de vraiment simple , aucun qui ne soit le résultat d'atomes plus petits , qui n'ait un principe , qui ne porte l'empreinte de l'art. Voyez une troupe d'enfans ramasser en se jouant de la neige , en faire les uns des pelotons qu'ils se jettent entr'eux , les autres une masse , qui bientôt entre leurs mains acquiert de la consistance. Ils la roulent sur la terre à plusieurs reprises : elle grossit par ces frottemens réitérés ; ce n'est plus un monceau ; c'est une montagne : ils figurent à leur gré cet amas informe ; il devient un temple , une forteresse , un colosse. C'est ainsi que par la réunion des atomes le ~~cems~~ & le mouvement produisent tous les corps. Ainsi

se forment les atomes eux-mêmes & leurs différentes parties. Ces parties s'accroissent insensiblement : il en résulte une masse terminée par un périmètre quelconque, qui la figure, en même-tems qu'il en borne l'étendue.

Enfin les atomes ont selon vous des figures, qui propres à chacun d'eux les distinguent en différentes classes : & vous en dites, sans doute, autant des parties dont j'ai prouvé qu'ils étoient l'assemblage. Mais pourquoi cette propriété ? pourquoi cette différence ? Quelle main les a scû façonner ; a creusé les uns, aiguisé les autres ? Quelle lime en les frottant leur a donné cette surface unie ? D'où naît en un mot une si grande variété dans leur forme ? Ce n'est pas sans quelque cause qu'ils sont différens, ou semblables.

On doit, me répondez-vous, les regarder comme tels de toute éternité par leur nature ; ce sont des corps primitifs, qui ne tiennent leur forme que d'eux-mêmes, & qui, vû l'infinité de leur nombre, ne peuvent être tous d'un même genre, avoir tous la même figure. Non, Quintius ; des corps composés de corpuscules plus anciens qu'eux, ne sont point des êtres primitifs ; c'est le cas où se trouvent vos atomes ; je l'ai fait voir en démontrant qu'ils ont des parties. Or les reconnoître composés, c'est convenir qu'ils ont été créés. Donc s'ils possèdent toutes les qualités que vous leur attribuez ; ils les doivent à une cause quelconque. C'est le hasard, ou Dieu qui les a faits. Mais le hasard n'a rien produit, ne peut rien produire. Ces élémens des corps ont par

LIVRE TROISIÈME. 159

conséquent Dieu pour principe ; la Divinité se montre à vos yeux ; rendez hommage à la sagesse toute-puissante d'un Créateur.

Les atomes ne pourroient avoir pour attribut essentiel , que ce qui seroit propre à la matière. Par conséquent si les corps ont par eux-mêmes une figure déterminée , cette figure étoit nécessaire , étoit la seule dont ils pussent se revêtir. Un atome est quarré parce qu'il n'a pû être rond. Mais rien n'empêche qu'un atome ne soit rond : vous en supposez une infinité de cette forme. Ne regardez donc aucune figure , comme essentielle au corps ; il est également susceptible de toutes. Si sa nature étoit d'être quarré , rien ne seroit rond : rien ne seroit quarré , si la rondeur appartenoit à l'essence de la matière. Cependant combien ne comptez-vous pas d'atomes ronds ; combien de quarrés ? Ainsi prétendre que ces corpuscules sont de toute éternité par eux-mêmes ronds ou quarrés , ou revêtus de quelqu'autre figure , ce seroit tomber dans une inconséquence grossière ; ce seroit en montrant des François & des Ethiopiens , des Géants & des Pygmées , soutenir que les hommes sont par eux-mêmes blancs ou noirs , grands ou petits.

Vous connoissez , sans doute , la nature des modifications. Elles ne font point partie de l'essence des êtres : ils peuvent subsister sans elles , comme avec elles. Donnez à la cire telle forme qu'il vous plaira , c'est toujours de la cire. Vous voyez un morceau de glace ; c'est de l'eau : cette neige qui blanchit nos campagnes , c'est de l'eau : du fond d'un vase mis sur le feu s'élève dans

les airs une fumée brûlante ; c'est encore de l'eau : vous découvrez ce fluide sous mille formes différentes. Si telle ou telle modification étoit propre à la nature d'un corps, rien ne seroit capable de l'en dépouiller, & nulle autre ne pourroit la remplacer. Mais si la seule transposition des parties d'un corps, si l'accroissement ou la diminution de leur nombre fait disparaître ces qualités, elles ne sont donc pas nécessaires. Or vous voyez que le frottement suffit pour changer la figure des corps. Donc toute modification, toute figure est accidentelle à la matière.

Le Philosophe dont vous adoptez les erreurs avoit parfaitement compris cette vérité ; il en convient même quelquefois, forcé sans doute par l'évidence. Pourquoi donc s'oublie-t-il au point d'attribuer à ses atomes des grandeurs & des figures éternelles, sans égard à ce qu'il sçait de la nature des modifications ? Que penser d'une telle inconséquence ? vous voyez quelle tache honteuse c'est pour votre maître, & quelle confiance méritent les discours d'un homme si peu d'accord avec lui-même. S'agit-il des atomes ? De simples modifications, à l'entendre, sont des propriétés : ce ne sont plus que des accidens, lorsqu'il parle des corps mixtes. Mais la différence des noms ne change rien au fonds des choses. N'ai-je pas démontré que les atomes étoient mixtes, comme tous les corps ? on ne peut conséquemment reconnoître rien d'essentiel aux atomes, qui ne le soit en même-tems à tous les mixtes, qui ne soit tellement propre à la matière, qu'elle ne puisse exister sans cet attribut.

LIVRE TROISIÈME. 161

attribut. Toute qualité qu'elle peut perdre, sans cesser d'être, n'appartient pas à sa nature : c'est une modification, un accident. Le corps ne peut subsister, sans être figuré, parce qu'il est fini : donc une figure quelconque est essentielle au corps. Mais il peut subsister sans telle figure en particulier. Donc cette figure particulière ne tient pas à son essence ; elle n'est qu'accidentelle. De même il occupe nécessairement une place quelconque ; mais il peut être, sans remplir telle ou telle place. C'est assez qu'il soit quelque part.

Epicure n'a donné qu'un foible effort à son génie, en distribuant, comme il fait, si peu de figures à ses atomes. Avec une imagination aussi féconde, pourquoi n'en supposoit-il pas davantage ? Pourquoi rejette-t-il avec dédain l'*homœomerie* d'Anaxagore ? Cette fiction moins hardie que la sienne, sembloit très-propre à seconder ses vues. Dans ce système, le chaos est un amas informe d'élémens déjà tout formés, & dont chacun a sa structure & son organisation. Mis en mouvement, ils se débrouillent. Ceux d'une espèce vont chercher dans la foule les parcelles homogènes, les dé mêlent & s'unissent avec elles, sans jamais s'attacher à d'autres. Toutes les parties d'un oeil, toutes celles d'une fleur se joignent ensemble ; l'argent s'incorpore avec l'argent ; les particules de feu s'allient toutes entr'elles. C'étoit pour Epicure une grande avance, qu'un fonds ainsi composé. Mais Epicure étoit trop ennemi de la Divinité, pour adopter une hypothèse qui paroît en supposer l'existence. Il sentit qu'on ne regarderoit

jamais comme incréés des corps qui porteroient évidemment l'empreinte d'un si grand travail , & dont la fabrique annonçeroit une cause intelligente. Ainsi retranchant à ses atomes tout ce qui pouvoit indiquer trop d'art & de dessein , il les produisit sous des dehors plus simples , revêtus des figures les moins composées ; & s'en rapporta pleinement au hazard de tout ce que pourroit faire éclore le concours de ces corpuscules ainsi figurés. Mais pour être si sobre & si réservé dans ses fictions , il n'en débite pas moins une absurdité. C'est une inconséquence aussi grande de donner à des atômes qu'on suppose existans par eux-mêmes, une figure à peine ébauchée , que de les revêtir de la forme la plus parfaite. La main de l'ouvrier est aussi nécessaire pour fabriquer les instrumens grossiers du labourage , qu'elle le fut pour forger ou ce bouclier d'Achille, sur lequel Vulcain avoit sculpté les pénibles travaux de la guerre, & les douces occupations de la paix, ou cette fameuse Egide trempée dans les eaux du Stix , & qui représentoit entre deux Sphinx , l'effroyable tête de Meduse environnée de serpens.

VII. REGARDEZ donc comme un principe certain, que toute modification est accidentelle & destructible. Or la matiere , & par ce nom vous entendrez à votre choix la masse totale ou ses différentes parties , la matiere n'a jamais pû subsister sans modifications. Ce n'est pas que par sa nature elle exige telle ou telle modification en particulier. Si elle en possédoit ainsi quelqu'une , rien ne l'en dépouilleroit ; mais il lui faut une modification

LIVRE TROISIE'ME. 163

quelconque. Parmi les différentes qualités de cette espèce dont elle peut se revêtir, il en est qui la modifient dès son origine, & qu'elle conserve toujours; il en est de passagères, qu'on peut aisément lui faire perdre & lui rendre avec la même facilité. Les unes ne lui appartiennent pas plus que les autres: elle n'en possède aucune par essence; conséquemment elle les a toutes reçues. Et comme en effet la matiere ne peut un seul moment subsister informe, j'en conclus qu'elle n'est pas par elle-même, & que la cause de ses modifications est aussi celle de son existence. L'éternité n'est point l'attribut d'un être variable par sa nature; cet être a nécessairement pour principe, celui qui préside à ses changemens. La matiere susceptible de tant de modifications différentes, & dès-lors sujette à des vicissitudes sans nombre, n'est donc pas éternelle; & par une seconde conséquence, elle doit avoir été tirée du néant. Elle ne s'est pas donné l'être, & toutefois elle existe. Il est donc pour elle un premier instant, où la main d'un Créateur la fit sortir du néant.

Mais ce Créateur de la matiere n'est pas lui-même une substance matérielle. S'il étoit, comme tous les corps, un composé de parties que le tems & le mouvement eussent rassemblées, le mouvement l'auroit précédé. Cet assemblage supposeroit d'ailleurs la préexistence d'une cause qui en eût à son gré, mû, figuré, disposé les différentes portions. Ce ne seroit pas alors l'auteur de la matiere, mais cet être plus ancien, qu'il faudroit regarder comme éternel, comme existant

par lui-même. Or de votre aveu le principe des corps a nécessairement ces deux attributs : reconnoissez donc aussi qu'il est incorporel. Le Créateur , l'arbitre souverain de la matiere , Dieu , n'est pas une portion de matiere ; il n'a point de corps.

Vous me direz que rien ne peut être fait de rien : c'étoit le principe d'Epicure ; c'est celui de Lucrece : fidèle écho de son maître , il ne cesse de le répéter. Mais qu'entendent-ils par-là l'un & l'autre ? Que la terre , les astres , l'océan sont des amas de particules réunies ; que tous les végétaux naissent de semences propres à chaque espèce ; que tous les animaux doivent le jour à des peres formés avant eux ? J'en tombe d'accord. Ce n'est pas là le point de la question : il s'agit d'examiner d'où la totalité des êtres , d'où cette matiere dont les corps particuliers sont tous des portions , est tirée. J'ai prouvé qu'elle ne subsistoit pas par elle-même ; donc elle n'existe point de toute éternité ; donc elle est produite par un être préexistant & d'un ordre supérieur. Et quand nous la disons faite de rien , c'est parce qu'elle a réellement été faite.

Pourquoi vous obstinez-vous à chercher le principe des êtres dans les êtres mêmes , la simplicité dans des corps , une forme invariable dans des mixtes qui se décomposent sans cesse , un point indivisible & primitif dans un assemblage où rien n'est simple. Il existe sans doute un être nécessaire , éternel , immense , simple , immuable , infini , cause de tous les êtres. Mais quel est-il , si ce n'est Dieu ? Cherchez en lui l'origine de l'univers.

LIVRE TROISIE' ME. 165

Nous marchons, Quintius , dans une route difficile & rebutante ; nous traversons d'arides déserts , où les yeux ne rencontrent que des buissons. Je vous en ai prévenu ; je ne vous ai point caché les désagrémens de la carrière que vous deviez parcourir. Arrêtons-nous ici pour prendre quelque repos. Le repos est un plaisir : en interrompant une marche pénible , il redonne pour la continuer les forces nécessaires.





S O M M A I R E

DU LIVRE QUATRIÈME.

CE Livre traite du Mouvement, & le but de l'Auteur est de substituer à la fausse théorie qu'en donne Epicure des principes tirés d'une plus saine Physique.

I. Après avoir décrit le chimérique triomphe de Lucrece sur la Religion, & fait une courte récapitulation des erreurs déjà réfutées, il explique l'hypothèse épicurienne sur le mouvement des atomes. Elle se réduit à deux points. 1^{er}ement Epicure donne pour cause à la chute de ses corpuscules dans le vuide, une pesanteur qu'il soutient leur être naturelle. 2^{em}ement, comme ils ne pourroient se mêler ensemble, s'ils tomboient en lignes parallèles, ce Philosophe imagine une déclinaison, qui leur faisant décrire des lignes obliques, les met à portée de s'entrechoquer & de s'unir. L'Auteur combat séparément ces deux propositions, en commençant par la dernière.

II. Il démontre que cette déclinaison est en même-temps chimérique, incompatible avec la pesanteur, & contraire au but qu'Epicure s'est proposé. Il réfute

L üij

L'argument que ce Philosophe a prétendu tirer de la liberté de l'homme , pour établir cette espèce de mouvement , & prouve que le système épicurien , en paroissant abandonner l'univers au hazard , le soumet à l'empire de la fatalité. Cette hypothèse de la déclinaison des atomes étoit une correction faite par Epicure à l'ancien système ; Gassendi crut en devoir faire une autre. Pour produire entre les atomes de fréquentes liaisons , il supposa la vitesse de ces corpuscules inégale. L'Auteur fait voir le peu de solidité de cette opinion. Il attaque ensuite cette pesanteur même qu'Epicure croit essentielle aux atomes , & prouve 1^{er}ement , que si elle étoit le mobile des atomes & le principe de la formation des corps , l'univers ne seroit pas tel que nous le voyons ; 2^{ement} , qu'il lui étoit impossible d'agir dans le vuide ; 3^{ement} , enfin que loin d'être inhérente aux corps , elle n'est qu'une simple modification produite par une cause étrangère.

III. *Cette cause qui précipite les corps sans qu'ils ayent par eux-mêmes aucun poids , est , suivant l'Auteur , l'action de la matiere subtile sur chacun d'eux ; Il expose à ce sujet le système des tourbillons qu'il adopte à quelques changemens près , & selon cette hypothèse il explique un grand nombre de phénomènes , entre autres la pesanteur spécifique des corps , la*

suspension du mercure dans un tube , l'élévation des liqueurs dans le syphon , celle des vapeurs dans l'air , de la sève dans les végétaux , & les révolutions des Planètes autour du Soleil.

IV. *Après avoir établi que la pesanteur est l'effet de l'impulsion , l'Auteur combat le principe Newtonien de la gravitation réciproque , & suivant une méthode employée déjà contre le vuide , il oppose à ce principe deux genres de preuves , les unes métaphysiques , les autres physiques. Il fait voir qu'on doit attribuer à l'impulsion tous les phénomènes cités par les Newtoniens comme des exemples de l'attraction , & termine ce morceau par un éloge de Descartes , dont il compare la doctrine avec celle du Philosophe Anglois.*

V. *Le Poète ne se contente pas d'avoir détruit le mouvement attribué par Epicure à ses atomes ; il en attaque toutes les conséquences. Ce Philosophe suppose que les corpuscules qui ne sont pas d'une figure propre à s'unir entre eux , rejaillissent après le choc. L'Auteur montre 1^{erement} que si cette réflexion étoit véritable , il n'y auroit point de fluides dans le monde épicurien : 2^{ement} , qu'elle est fautive , parce que la nature des atomes d'une part , & de l'autre celle du milieu dans lequel ils sont supposés se mouvoir , est incompatible avec*

l'élasticité, seule capable de produire la réflexion des corps.

VI. *Spinoza suppose, comme Epicure, le mouvement éternel & nécessaire : mais au lieu d'en faire, comme l'ancien Philosophe, une qualité propre aux différentes parties de la matière considérées séparément, il l'attribue à la masse entière, au tout que forment par leur assemblage les êtres particuliers. La réfutation de cette hypothèse termine le quatrième Livre de l'Anti-Lucrece. L'Auteur prouve que le mouvement & le repos sont de simples modes ; que le corps indifférent par lui-même à l'un ou à l'autre, a besoin d'être déterminé par une cause supérieure, & que cette cause doit être une substance immatérielle.*





L'ANTI-LUCRECE.

LIVRE QUATRIÈME.

I. **U**N Voyageur qui par des chemins rudes & tortueux veut atteindre le sommet d'une montagne, las au milieu de sa route, s'assied sur un rocher, reprend haleine & se repose. Il contemple ces roches escarpées, ces hauteurs inaccessibles dont sa constance vient de triompher, & porte des regards satisfaits sur toutes les traces de ses pas. Un moment après il se lève, il part, & ne songeant qu'à gagner la cime, il poursuit sa marche avec plus de courage. Comme lui, nous approchons du terme de notre course : animés comme lui par l'espérance, volons à ce terme, & franchissons avec une nouvelle ardeur l'intervalle qui nous en sépare.

A mesure que nous avançons, la lumière naissante dissipe insensiblement les ténèbres, & ce Poète dont les brillans sophismes vous avoient ébloui, ne vous paroît plus le même. Avec quelle pompe cet ennemi

de la Divinité, fier d'une victoire chimérique, étaloit-il ses atomes imaginaires ! avec quel faste célébroit-il la gloire du vuide ! Déjà vainqueur orgueilleux, la tête ceinte d'une double couronne, pour avoir arraché l'univers à l'empire des Dieux, & séduit les hommes par les charmes d'une artificieuse poésie, Lucrece portoit au temple d'Epicure des trophées immortels. La Religion suivoit, triste & chargée de chaînes ; victime prête à tomber sous le couteau sacrilège d'une troupe profane : autour d'elle marchaient en versant des larmes quelques amis de la Vertu. Une jeunesse folâtre faisoit par des danses & des ris moqueurs éclater les transports d'une joie criminelle, & semoit du myrte & des roses sur les pas de son chef. Des Nymphes portoient dans des corbeilles les présens de Bacchus & les fleurs consacrées à la Déesse de Cythere. Pour vous désormais éclairé par la raison, vous sçavez que toute cette pompe n'est qu'un vain phantôme : vous avez vû, Quintius, avec une surprise mêlée de honte & de mépris ces fragiles trophées disparaître comme l'ombre, & l'illusion n'a pû résister à la vérité.

Comment ce système si bizarre, si contraire au vrai, s'est-il accrédité parmi les hommes ? Quels prestiges ont courut leurs esprits de ténèbres assez sombres pour éteindre la lumière naturelle, pour éclipser même le flambeau de la vérité ? Quel enchanteur a pû leur faire abandonner des temples élevés par leurs ancêtres ? La voix d'Orphée eut moins d'empire sur les lions de la Thrace : les accords d'Arion n'attirèrent pas avec la

même force les Dauphins du fond de la mer : les pierres ne furent pas plus sensibles aux cadences de la lyre harmonieuse qui bâtit les murs de Thebes. Cet enchanteur est le plaisir. Ses perfides attraits séduisent les sens , & rendent le mensonge aimable.

Accordez-moi , dit Epicure , un espace pénétrable à tous les corps ; immense , & qui toutefois ait des parties supérieures & des parties inférieures ; qui existe par soi-même , du reste semblable au néant. Accordez-moi une quantité de matiere , infinie comme le vuide , mais qui ne puisse le remplir ; des atomes en même-tems homogènes & différens ; simples , quoique distingués par toutes sortes de figures , étendus sans être divisibles , ayant des parties & sans parties. Ajoûtez qu'un tout n'est pas plus grand qu'une portion de lui-même ; donnez - moi des modifications qui ne soient pas accidentelles : je vais créer le monde sans le secours d'une Divinité. Peut-être le pourriez-vous : mais vous passer ces monstrueuses contradictions , ce seroit le comble de l'extravagance.

Au reste , ce n'est pas assez de la matiere pour former des corps : il faut de plus que le mouvement unisse les atomes. Quelle idée aurez - vous de Lucrece , si sur ce point comme sur les autres , avec toute sa présomption , il ne débite que des chimères. Développons cette fausse théorie du mouvement. Quoique très-facile à réfuter , c'est néanmoins la principale partie du système d'Epicure. Ici nous le voyons embrasser par choix une erreur grossiere. Il vouloit trouver dans les atomes mêmes le

principe naturel de leur mouvement ; il sentoît d'ailleurs que pour faciliter dans le vuide la rencontre de ces corpuscules , & multiplier leurs liaisons , ce mouvement devoit être aussi diversifié que leur forme. Long-tems indécis , après un mur examen , il crut avoir trouvé le dénouement : la pesanteur lui parut seule capable de remplir toutes ses vûes : il en fit une propriété de la matiere , un attribut inséparable des corps , une partie de leur essence.

Mais lorsque Démocrite expliquoit autrefois la même doctrine , enseignée d'abord par Leucippe , si Moschus de Sidon n'en est pas le véritable auteur , on dût lui répondre qu'un pareil mouvement , loin d'occasionner le choc & la réflexion des atomes , ne seroit pas même propre à les mêler ensemble. Ils suivroient éternellement des lignes parallèles , sans que jamais les premiers attendissent ceux qui tomberoient au second rang ; & dès-lors il leur seroit impossible de s'unir. Démocrite qui rioit de tout , avoit peut-être ri de cette objection ; mais il ne l'avoit pas réfutée : que pouvoit-il en effet opposer à l'évidence ? Tous les corps qu'entraîne leur pesanteur décrivent une perpendiculaire , à moins que quelque obstacle ne combatte cette direction ; mais quels sont les obstacles dans un vuide que l'on suppose parfait ? Lorsque la pluie traverse une atmosphère tranquille , la goutte d'eau qui tombe la première n'arrête pas celles qui sont au-dessus ; elle ne peut ni les choquer ni les réfléchir : vous ne voyez point les particules collatérales , qui descendent en même-tems des nuages ,

LIVRE QUATRIÈME. 175

Se frapper ou se joindre les unes aux autres. Epicure avoit trop de pénétration pour ne pas sentir cette difficulté : il prétendit la résoudre en prononçant que ses atomes déclinent de la perpendiculaire , & qu'ils descendent selon des lignes obliques. Par cette déclinaison il crut mettre le hazard à portée de tout exécuter ; & se flattant que tout iroit selon ses desirs , plus ingénieux que Démocrite , il livra ses corpuscules ainsi détournés à la pesanteur qu'il supposoit leur être naturelle.

II. Je ne prétens pas lui reprocher un défaut dont il convient de bonne foi , & qu'il s'efforce même de corriger : il n'est pas responsable de l'erreur d'autrui. Je me bornerai donc à combattre la supposition par laquelle il a voulu réformer l'ancien système , & je ferai voir qu'elle est non-seulement fautive , mais inutile. En effet ; ou les atomes déclinant tous ensemble , suivent d'un pas égal la même direction , & les lignes qu'ils décrivent sont parallèles : en ce cas Epicure ne gagne rien : il retombe dans l'embarras même qu'il croyoit éviter , puisque ces corpuscules iront toujours séparément , comme dans l'hypothèse de Démocrite , & ne se toucheront jamais : ou plusieurs descendent obliquement , tandis que d'autres tombent en ligne perpendiculaire , & pour lors la diversité qui régné entre leur forme se retrouve dans leur direction. Chacun aura son département , & les atomes seront partagés en deux classes. Mais leur nature est semblable , ils sont tous sans auteur ; vous regardez leur chute comme l'effet d'un

mouvement qui leur est propre ; comment cette chute peut-elle n'être pas la même ? Des corps homogènes , également mobiles par essence , & qui ne sont ébranlés par aucun moteur , ne doivent pas se mouvoir d'une manière différente.

Si les chimères que vous débitez , Epicure , étoient présentées par la Religion , avec quel mépris les recevriez-vous ? Vous l'accusez faussement de nous rendre malheureux ; vous l'accuseriez sans injustice d'être la source de nos erreurs. Est-ce ainsi que vous variez à votre gré l'essence de vos atomes ? Mais que dis-je ? vous osâtes donner plusieurs figures à des élémens indivisibles ; pourquoi n'auriez-vous pas aussi diversifié leurs mouvemens ? Vous pouviez même être plus libéral à leur égard. Il vous étoit aussi facile , aussi permis de les supposer tournans sur leur axe , de leur faire tracer des spirales , des volutes , des ellipses , décrire en un mot toutes les courbes , toutes les figures possibles , d'en former des réseaux , des tissus de toute espèce , que de les incliner un peu. La nature dont vous arrachez l'empire à la Divinité , respecte vos ordres , obéit , esclaye soumise , à vos moindres desirs. Vous voulez donner des loix à l'univers ; mais vous ne sçavez pas les donner. Usurpateur de la souveraineté , connoissez mieux quels en sont les droits. Vous usez à peine sur ce point de la puissance suprême. Tout-puissant devez-vous craindre de passer les bornes de votre pouvoir ? Vos atomes , l'objet le plus cher de vos soins , ont reçu de vous des figures avec épargne : vous leur accordez le

mouvement



LIVRE QUATRIÈME. 177

mouvement avec une épargne encore plus grande. Vous aviez cependant besoin de le varier à l'infini. Pour mettre ces corpuscules à portée de s'entrechoquer, & par-là, de s'unir, il leur falloit une multitude de directions toutes différentes & même contraires, dont le hazard pût se servir à son gré. Qu'est-ce que vos atomes en effet, sans cette contrariété de mouvement, seule capable de les mêler entr'eux ? C'est une armée nombreuse composée de divers bataillons, & prête à combattre. Mais une armée, quelle que soit sa disposition, sa force, son ardeur, ne peut livrer de combat, si dans sa marche elle ne rencontre point d'ennemis. Un ruisseau qui ne trouve point d'obstacles à son cours, ne peut s'arrêter.

Vous me direz qu'il n'étoit pas en votre pouvoir de diversifier ainsi le mouvement ; que des corpuscules dont la nature est semblable, & qui tombent d'eux-mêmes dans le vuide, ne pouvoient pas y prendre d'eux-mêmes des chemins opposés. Non sans doute, ils ne le pouvoient pas ; mais pourquoi ont-ils pû suivre les uns la perpendiculaire, les autres une route oblique ? Je ne vois pas moins de raison, si vous n'en reconnoissez d'autre que votre volonté, pour imprimer à vos atomes un mouvement varié, que pour donner une légère pente à leur cours. Cette fiction, sans être plus absurde, eût mieux secondé vos projets : elle vous facilitoit la création de l'univers. Ne voyez-vous pas d'ailleurs, que votre système renferme des contrariétés grossières. L'erreur est aveugle ; elle se tend des pièges sans les appercevoir. Vous soutenez que les atomes ne doivent qu'à la

pefanteur le mouvement qui leur fait traverser l'empire immense du vuide : vous avouez en même-tems qu'un corps suit la perpendiculaire , à moins que les corps placés au-dessous ne le forcent de s'en écarter : toutefois , qui le croiroit ? oubliant vos propres principes , vous donnez une pente à des atomes dont la chute n'est point causée par une impulsion étrangere ; qui tombent sans rencontrer d'obstacles ! Et vous trouvez des adorateurs , Philosophe inconséquent ! Vous avez des disciples qui vous regardent comme l'oracle de la Nature & l'interprète de la vérité ! Où tendent ces troupes confuses de corpuscules ? D'où naît cette différence dans leur direction ? est-ce l'effet de leur choix ? est-ce le vuide qui les détourne , ou quelque vent échappé des cavernes d'Eole ? Les attributs dont il répugne qu'un être existant par lui-même soit privé , sont les seuls qui fassent partie de son essence : je l'ai démontré , lorsqu'il s'agissoit de la figure des atomes. Par conséquent si vous faites décrire à quelques-uns d'entr'eux une perpendiculaire , ils doivent tous prendre la même route : si vous en détournez quelques-uns , il faut les détourner tous. Puis donc que chaque atome peut , selon vous , suivre indifféremment l'une & l'autre direction , vous avouez qu'aucune des deux ne lui est essentielle. Regarder l'une ou l'autre comme nécessaire , c'est une erreur : soutenir qu'elles le sont toutes deux , c'est une absurdité.

D'ailleurs nous disons qu'un corps se meut obliquement , lorsque le point dont il part n'est pas vis-à-vis de nous ; quoique dans le vrai ce corps décrive une ligne

LIVRE QUATRIÈME. 179

droite. Je regarde le côté d'un quarré : tout ce qui vient à moi sur des lignes parallèles à ce côté me paroît droit : qu'un corps enfile la diagonale , il va droit ; cependant , comme je ne suis plus vis-à-vis , je dirai qu'il marche sur une ligne oblique. Tout change si mon œil se porte à l'extrémité de la diagonale. Elle devient droite pour lors ; & les côtés du quarré cessent de l'être à leur tour. Ainsi le plan de l'écliptique & celui de l'équateur sont réciproquement inclinés l'un à l'autre. Toute la différence donc entre ces lignes obliques auxquelles vous vous félicitez d'avoir eû recours , & les lignes droites , c'est qu'elles ne sont pas considérées du même point. Mais dans l'abîme d'un vuide sans bornes , dans des espaces immenses , montrez-moi le point d'où descendent les atomes , montrez-moi leur terme : de quel côté , sous quel regard pourrons-nous dire que leur chute est oblique plutôt que droite , qu'elle est droite plutôt qu'oblique ? Que votre système est mal concerté ! Vous lui donnez pour fondemens des principes qui le détruisent.

Les atomes , direz-vous , partent de points infiniment éloignés , & sont précipités par la pesanteur vers le centre de la terre. Vous regardez donc l'infini comme un cercle dont la terre est le centre. J'ai fait voir combien cette idée est fautive , combien même elle est absurde : mais soit ; elle ne favorise en rien vos prétentions. En effet , de toutes les lignes qu'on peut tirer de la circonférence au centre , la plus courte est , sans contredit , la perpendiculaire : une ligne qui seroit oblique

M ij

s'en éloigneroit absolument. Si donc vous supposez divergens des atomes , qui traversent depuis une éternité des espaces immenses , vous leur faites décrire , au lieu d'un rayon , la corde d'un arc. Rebelles à la pesanteur , écartés par leur déclinaison de la route qui conduit au centre , ils iront se perdre au loin sans retour. Etrange contrariété ! vous les éloignez du terme où vous leur commandez de tendre : c'est par vous qu'est combattue l'exécution de vos ordres. Est-ce ainsi que vous corrigez l'erreur de Démocrite ? vous couvrez une faute par une faute plus grande , & vous vous trompez deux fois inutilement.

Les preuves que vous tirez de la liberté de l'homme pour établir ce mouvement chimérique sont encore plus absurdes. Raisonnement d'une nouvelle espèce ! L'homme est libre , dites-vous ; il fait ce qu'il veut : ce qu'il ne veut pas , c'est volontairement qu'il le rejette : donc les atomes suivent une ligne oblique ; point de liberté sans cette divergence. Mais cette divergence est une chimere ; je l'ai démontré : si je vous en passois la supposition , jamais la liberté ne lui devoit l'origine. Supposons donc que les atomes se meuvent obliquement ; que doit-il en résulter ? L'homme , dites-vous , sera libre. Quel lien unit ces deux propositions ? Je ne vois rien qui me persuade que l'une soit la suite de l'autre : que dis-je ? je vois le contraire. Si c'est par un effet de leur nature , par leur propre force & sans cause , que les atomes s'éloignent de la perpendiculaire , ils s'en éloignent par une nécessité absolue ; & dès-lors plus de

liberté. S'ils prennent par choix une route oblique, s'ils jouissent en la suivant d'une parfaite indépendance qui se communique aux corps formés par leur concours, en ce cas l'homme n'aura pas seul ce noble attribut, qui néanmoins, de votre aveu même, est l'appanage de l'esprit. Au lieu de suivre la pente de son lit, l'eau malgré son poids, s'arrêtera suspendue tout-à-coup sur le penchant d'une colline. Le feu se jouera quelquefois innocemment sur le chaume, & ne consumera que les bois qui lui seront odieux. Cette pierre depuis plusieurs siècles immobile au faite d'une tour se précipitera d'elle-même en bas, si par hazard elle s'ennuye d'être placée si haut. Si le Soleil veut, le Soleil ne se lèvera pas; la Lune ne dissipera les ombres de la nuit, que quand elle voudra bien favoriser les mortels. Tout ce que vous voyez dans le monde, ne le regardez plus comme l'effet du hazard, du mouvement & de l'essence des êtres. Tout dépend de leur volonté, de leur caprice, s'il est vrai que la Nature libérale sans choix ait prodigué sans distinction l'excellente qualité que possèdent les hommes; si la liberté n'est pas un privilège de notre espèce.

Mais lorsque vous l'accordez indifféremment à tous les corps, ennemi de la gloire des hommes, pourquoi prétendez-vous les en priver? Si je conçois bien les principes de votre affreuse doctrine, quelque chose que fasse un homme, quoiqu'il se croie le maître de ne pas faire ce qu'il fait, cette action s'opère par la seule force de la matière, & par des mouvemens qu'il ne con-

noît pas même, loin d'en disposer. Tout ce qui nous arrive ne peut pas ne point arriver, parce que, quelle que soit la direction des atomes, ces corpuscules, unique cause de nos mouvemens, comme de ceux des astres & de tous les corps terrestres, ne sont pas libres dans leur cours. Par conséquent l'inévitable destin est l'arbitre de notre sort; ce destin créateur de l'univers, à qui les Poètes accordoient autant de puissance sur les Dieux & sur Jupiter même, que Jupiter & les Dieux en avoient sur les foibles mortels. Cette fatalité vous est en horreur, & toutefois vous l'établissez, en soutenant qu'une aveugle déclinaison de la matière a tout produit; en donnant pour cause de tout des atomes précipités par une pesanteur qui leur est propre.

L'empire du destin ne se bornera pas même à l'homme seul; il n'y aura point d'êtres, point d'événemens qui ne lui soient assujettis: ce qui détruit le hazard, votre Divinité souveraine, le père des Dieux, le maître des humains. Que lui reste-t-il, si tout est nécessaire? & tout doit l'être, dans vos principes, puisqu'en effet ces atomes que vous prétendez se mouvoir d'eux-mêmes, ne se meuvent pas librement. Envain vous représentez-vous leur union, comme le fruit imprévu d'une rencontre soudaine, d'un concours fortuit, dans lequel ils s'entrechoquent avec des forces égales. Ces corpuscules ont en eux-mêmes une cause secrète de leurs liaisons. Tout ce qui leur arrive dans leur chute, ne peut pas ne point être, parce qu'un atome qui tombe en tel tems, avec tel degré de vitesse, doit rencontrer précisément

à tel point celui qui descend dans le même tems, avec un degré de vitesse égal ; & que la séparation de part & d'autre est, selon leur forme, impossible, ou nécessaire. Or tout résultat est de la même nature que les élémens qui le composent : ainsi par une conséquence évidente de votre principe, la destinée régné souverainement sur tous les êtres ; le hazard est banni de l'univers, & l'homme n'a point de liberté, s'il n'est qu'un composé d'atomes. Mais la volonté n'est pas esclave. Reine d'elle-même & connoissant ses propres droits, elle brave les loix tyranniques du destin. Un tel attribut n'annonce-t-il pas que l'être qui le possède est distingué de la matière & supérieur à vos atomes ? J'insisterai davantage sur ce point, en examinant la nature de l'ame. Il me suffit à présent de vous avoir démontré, que le mouvement attribué par Epicure à ses corpuscules est incapable de produire aucun corps, parce que, quelles que puissent être les lignes qu'il leur fait décrire, qu'elles soient obliques ou perpendiculaires, parallèles ou divergentes, jamais il ne réunira ces élémens. Leur déclinaison même établie ne rendroit donc pas votre système meilleur.

Il est, direz-vous, un moyen de faire naître entr'eux une multitude d'enchainemens diversifiés à l'infini : c'est de supposer avec Gassendi, leur vitesse inégale. Cette seule hypothèse réforme le système de Démocrite & d'Epicure : elle doit produire parmi les âtomes des liaisons fréquentes & nombreuses. La seule inégalité du mouvement peut faire en effet, qu'un atome dont la vitesse

est supérieure , atteigne celui qui le précédoit & lui donne des liens ; que ceux-ci soient entraînés par d'autres ou les entraînent. Pourquoi cette heureuse idée ne s'offrit-elle pas d'abord à Démocrite ? Epicure n'eût pas été contraint de varier , par une supposition qui lui fait peu d'honneur , la marche de ses atomes , d'imaginer une divergence contraire à la nature du mouvement qu'il leur attribuoit. Voyez des chiens animés par le son des cors de chasse & par les cris des piqueurs ; suivre dans les détours d'une forêt immense les traces d'un Cerf qui ne peut se dérober à la finesse de leur odorat : avec la même ardeur , ils n'ont pas tous la même vitesse : quelques-uns plus légers devancent les autres ; terrassent l'animal & le déchirent ; le reste de la meute s'avance à pas inégaux. Que du haut des airs un Milan fonde sur une Colombe ; envain elle fuit en s'abattant vers la terre : plus vite qu'elle , il atteint cette proie timide , la saisit & l'enleve. Ainsi quelques atomes , quoique devancés par d'autres , peuvent , dites-vous , les joindre , parce qu'ils ont plus de vitesse , & s'unir avec eux.

La solution imaginée par Gassendi n'est qu'une défaite. Quel secours peut en tirer Epicure , qui soutient que les atomes sont des êtres nécessaires , qu'ils se meuvent par eux-mêmes , & diffèrent uniquement par leur forme. Qu'un seul d'entre eux tombe avec plus de vitesse ou de lenteur que les autres , on ne pourra plus dire que leur nature est semblable. D'où vient cette nouvelle différence ? Quelle main a donné des ailes à

ceux dont la chute est plus rapide ? Je puis , dites-vous , les supposer plus ou moins pesans. Vous les aviez ainsi supposé revêtus de différentes figures ; hypothèse insoutenable si les atomes existent par eux-mêmes : & ce que vous ajoutez ici ne choque pas moins la raison. En effet , la pesanteur de tous les corps doit être proportionnelle à leur masse. La masse des atomes n'est donc pas la même , si leur pesanteur est inégale : & comme ils sont composés de parties , l'atome plus pesant en a reçu davantage ; elles sont moins nombreuses dans l'atome plus léger. La Nature avare pour les uns de ce qu'elle prodiguoit aux autres , leur aura fait un partage inégal de la matière. Si vos corpuscules ont une cause , je conviendrai qu'ils sont susceptibles de cette variété : nous la trouvons dans tous les corps qui s'offrent à nos yeux. Mais elle répugne , s'ils sont sans auteur.

Je vais plus loin : si les atomes tomboient dans le vuide , quand on supposeroit leur pesanteur inégale , ils arriveroient tous au même point dans le même instant. Enfermez une pierre & une plume dans un tube , & pompez l'air intérieur : vous verrez la pierre & la plume descendre en même-tems d'un pas égal. La différence de leur vitesse dans l'air libre est causée par l'air même qu'elles sont obligées de fendre , & qui fait une résistance plus forte & plus longue à la chute de la plume , qu'à celle de la pierre. Mais dans le vuide rien ne peut s'opposer à la descente des corps ; il ne cesse point d'être pénétrable , tant que les atomes y tombent défunis. D'ailleurs , s'ils parcourent de toute éternité des espaces

immenses, ils doivent tous descendre à la fois & sur la même ligne. Quelle cause pourroit arrêter dans le vuide ceux qui tomberoient les derniers. Le lieu qu'ils quittent est peut-être plus éloigné que celui dont les premiers sont partis. Ils ont peut-être été précipités plus tard du haut de l'espace. Mais qui peut sans indignation voir appliquer à un espace immense, à une durée infinie des mesures qui ne conviennent qu'à des êtres finis, & qui marquent leurs bornes ? Qui peut entendre parler de lieux voisins ou distans du centre ? ce centre, qui peut le concevoir ? Nouveau Dedale, vous errez dans un labyrinthe, ouvrage de vos mains : il est impraticable pour vous-même ; ses routes n'ont point d'issue. Vous dites, & c'est avec raison, qu'un espace illimité n'a point de centre. Cependant pour former des masses telles que la terre, vous dirigez la chute de vos atomes vers un centre où ils se réunissent : le vuide a un centre, & n'en a point : accordez - vous, s'il est possible, avec vous-même.

D'ailleurs, que j'adopte pour un moment vos idées sur la figure, la pesanteur, la masse & la vitesse des atomes ; que je suppose avec vous qu'ils tendent tous les uns après les autres vers un point commun, centre de leur mouvement, & siège de leur repos : ces corpuscules ainsi modifiés, ainsi dirigés, ne formeroient pas le monde tel que nous le voyons. En effet, où placerez-vous ce point de réunion ? Dans le milieu de la terre, sans doute : elle est, selon vous, le centre & pour ainsi dire, le noyau de l'univers ; c'est autour d'elle que

s'affaîsse & s'accumule tout ce qu'il y a de plus massif & de plus grossier dans la matière. Du haut de l'espace tous les atomes accourent donc de toutes parts vers ce point unique : ceux sur-tout dont la surface est hérissée, rude, raboteuse ; sorte d'élémens qui dans votre système forment par leur union les métaux , les pierres & le sable. Les globules , autre espèce dont l'assemblage compose les fluides , s'y rendent pareillement en foule ; & ce concours ne peut jamais finir , parce que la cause du mouvement qui les y pousse agit sans cesse sur eux , & que leur multitude est immense. Ils s'accumulent donc éternellement les uns sur les autres , précipités par les efforts continuels de la pesanteur. La terre auroit dû s'accroître à l'infini par cet amas prodigieux , & porter sa circonférence au-delà des astres. Pourquoi s'est-elle renfermée dans des bornes étroites ? Pourquoi a-t-elle souffert que le soleil & les globes célestes aient été , loin d'elle , formés comme elle le fut ? Tous ces corps supposent de grands amas d'élémens. Pourquoi la Lune est-elle un assemblage d'atomes semblables à ceux qui composent la terre ? Pourquoi Saturne avec son brillant cortège , Jupiter & sa nombreuse cour , Mars , Mercure & les Comètes , ces astres qui se montrent rarement à nos regards , sont-ils le fruit de la liaison de pareils corpuscules ? L'univers a donc autant de centres que l'on y compte d'étoiles. Quel partage a souffert cette force attractive , pour être commune à tant de points dans l'immensité du vuide ? Que de chimères vous forgez à plaisir ! Point de pesanteur , où il n'y a point de centre ;

point de centre sans tourbillon ; & le tourbillon lui-même suppose un fluide. Par conséquent , si la pesanteur étoit le principe de la chute des atomes , ils devroient pour former différens amas , être distribués dans plusieurs tourbillons , & tendre dès-lors vers plusieurs centres : distribution impossible dans le vuide.

En effet , la pesanteur des atomes & leur direction vers un centre exigent la préexistence d'un fluide , dont toutes les parties sans cesse agitées , se meuvent en tout sens. Mais comme dans votre système toute substance est un composé d'atomes , la formation d'aucun corps n'a dû précéder le mouvement de ces corpuscules. Autrement ils ne seroient plus les principes de tous les êtres. Par conséquent , supposé qu'ils tombent dans le vuide , ils ne peuvent ni trouver , ni même chercher un centre. D'ailleurs , j'ai fait voir en parlant de l'infini , que dans un espace sans bornes il n'est point de terme d'où les atomes puissent partir , point de terme où ils puissent arriver ; que l'on n'y distingue ni parties supérieures , ni parties inférieures. De ce principe , que je rappelle ici , pour ne vous pas laisser perdre de vue des vérités déjà démontrées , il résulte que la pesanteur est bannie du vuide , & que les atomes , quelle que soit leur nature , ne peuvent ni s'élever ni descendre. En conséquence ils doivent renoncer à la pesanteur : mais sans elle point de mouvement : elle est la seule force motrice que vous reconnoissiez dans l'univers. Concluez que les atomes sont dans l'impossibilité de se mouvoir , ou que du moins s'ils se meuvent ils ne se

LIVRE QUATRIÈME. 189

réuniront jamais. Que pensez-vous à présent du système de Lucrece ? Ses principes sont démontrés faux ; & quand ils seroient véritables , les conséquences qu'il en tire ne pourroient subsister.

Séduits par le charme des objets que nous présente un imposteur , nous lui prodiguons souvent avec une aveugle facilité nos applaudissemens. D'habiles joüeurs de gobelets font briller aux yeux du peuple une multitude de prestiges & de fausses merveilles. La souplesse & l'agilité de leurs doigts en imposent aux regards les plus attentifs : des gestes éblouissans & rapides , beaucoup de paroles , leur baguette , tout conspire à cacher leur fraude : une pierre entre leurs mains devient un oiseau. Le spectateur ignorant s'étonne & les admire : il en fera peu de cas , s'il vient à connoître le fonds de leur art. Ainsi le Poëte trompeur qui sçut fasciner vos yeux doit être l'objet de vos mépris lorsque vous aurez pleinement démêlé ses artifices. En effet , vous ne sçavez pas encore ce que c'est que la pesanteur. Persuadé qu'elle est une propriété de la matiere , vous la supposez inhérente à tous les corps ; & par une fausse conséquence de ce faux principe , ce que vous croyez appercevoir dans les mixtes , vous l'appliquez à leurs élémens. Je vois , dites-vous , la plupart des corps se précipiter vers la terre : placés sur la surface , ils tendent sans cesse vers le centre , & font pour y parvenir des efforts continuels. Donc tous les corps pesent par eux-mêmes ; ils sont entraînés vers un centre par un poids qui leur est propre. Ainsi raisonne quiconque défère

plus au témoignage des yeux qu'aux lumières de l'esprit. Mais si les sens sont la seule règle de vos décisions, à la vue de quelques corps qui s'élèvent dans l'air, la légèreté devrait aussi vous paroître un attribut de la matière. Le feu n'est-il pas léger selon vous ? N'en dites-vous pas autant de ces phantômes, qui détachés des corps, si l'on en croit Epicure, voltigent continuellement autour de nous, & peignent pendant le jour à nos yeux, pendant la nuit à notre imagination, la figure & la couleur des objets, dont ils sont, pour ainsi dire, l'écorce & la forme ? Vous regardez sans doute aussi comme légers ces amas insensibles d'atomes odorans qu'exhalent les aromates, les parfums, la myrrhe & ces suc précieux qui coulent des arbres, dans les plaines de l'heureuse Arabie. Enfin, ce qui s'élève & descend à la fois doit, selon vos principes, être à la fois pesant & léger. Telle est par conséquent la lumière que le Soleil prodigue à toutes les parties de ce vaste tourbillon ; telle est la lueur que répandent au sein de la nuit ces météores, qui le représentent quelquefois à nos yeux ; telle est enfin celle des flambeaux, qui semblent ramener le jour dans nos demeures. Les rayons du Soleil sont, à vous entendre, un écoulement insensible & continu de sa substance même : ce sont des ruisseaux de flamme qui coulent d'une source inépuisable. Vous ne doutez pas que cette force, dont la puissante activité leur fait traverser avec tant de vitesse des espaces immenses, ne leur soit naturelle. Si le mouvement n'a d'autre cause qu'une pesanteur inhérente à la matière, c'est donc la

pesanteur qui porte les rayons jusqu'à nous. Considérez néanmoins combien leur mouvement est contraire à celui qu'elle devrait produire : la pesanteur pousse les corps de la circonférence au centre, & la lumière tend du centre à la circonférence. Mais cessez de regarder aucun corps comme pesant ou léger par soi-même. L'expérience & la raison démontrent de concert, que ces deux qualités ne sont ni l'une ni l'autre propres à la matière.

Mobile par sa nature, elle ne peut se donner elle-même le mouvement. Indifférente à remplir telle ou telle partie de l'espace, de quelque côté qu'on la pousse, elle s'y porte. Elle ne desire pas plus le mouvement que le repos : toujours propre à ces deux états, elle ne préfère jamais l'un à l'autre. En effet, tout ce qui, sans cesser d'être le même, peut ou rester immobile, ou recevoir tous les mouvemens & suivre toutes les directions possibles, n'a pas le droit de se choisir une modification plutôt que l'autre, mais conserve celle qu'il a reçue. La faculté de se mouvoir suppose un certain degré de discernement & de raison : qualité que vous n'accordez pas sans doute à des portions de matière, à des corpuscules aveugles & sans intelligence. Ainsi le mouvement des corps annonce une cause motrice : sans quelque cause, aucun être ne peut sortir de son premier état. Quelle est celle de la chute des atomes dans le vuide ? rien ne trouble leur repos ; ils n'ont point de corps autour d'eux qui les ébranle, point de corps au-dessus d'eux qui les presse. Quelque part qu'ils se trouvent, &

quelle qu'y puisse être leur situation , il faut nécessairement qu'ils restent & dans la même place & dans le même état.

III. MAIS tout est plein dans l'univers ; & c'est à ce plein que nous devons attribuer la chute des corps. En effet , notre atmosphère est pénétrée d'un fluide beaucoup plus subtil , qui mû sans cesse & toujours divisible , est en quelque sorte l'air de l'air même.

Soyez à jamais célébrée, merveilleuse substance , chef-d'œuvre , instrument d'une industrie souveraine. Invisible comme la main qui vous employe , vous échappez aux sens , & ne vous montrez qu'à l'esprit. Vous êtes la partie la plus déliée des élémens , la fleur de la matière , le sang répandu dans toutes les veines de ce corps immense. Produite autrefois par le mouvement , c'est vous qui le faites naître aujourd'hui. Distribuée dans toutes les parties du vaste univers , vous en êtes la vie , vous en êtes l'ame. Sans vous la Nature n'auroit aucune beauté. Les portions de notre globe se séparant les unes des autres , iroient se perdre au loin dans les airs. C'est vous qui par une force invincible les comprimez , les enchaînez de toutes parts ; & lorsque les corps placés sur la terre s'élèvent en quittant sa surface , vous les rabattez aussi-tôt , vous les rendez à leur centre. Ils vous doivent leur poids : vous êtes la cause de la pesanteur.

La matière éthérée forme en effet un rapide tourbillon autour de la terre. Par la force d'une continuelle
impulsion

LIVRE QUATRIÈME. 193

impulsion elle ébranle cette lourde masse , l'entraîne dans son cours , & tandis qu'elle l'oblige à tourner à la fois autour du Soleil & sur son axe , assujétie comme nous , à ces deux révolutions , elle tourne en même-tems que notre globe.

Ce n'est pas toutefois à ce mouvement, que j'attribue la pesanteur. S'il en étoit la cause, tous les corps tomberoient parallèlement les uns aux autres ; parce que le tourbillon terrestre a le même axe que la terre , & qu'il en presse tous les cercles par des cercles parallèles. Ainsi dans les tropiques la chute des corps , au lieu d'être dirigée vers le centre du globe , tendroit vers celui des tropiques : à quelque point qu'ils tombassent , ce point feroit partie d'une ligne , qui formeroit avec l'axe un angle droit. Or le contraire arrive , nous le sçavons : la pesanteur a donc un autre principe.

Nous entrons , Quintius , dans le sanctuaire de la Nature ; notre œil sonde des profondeurs peut-être impénétrables. Cette tendance au centre , commune à tous les corps , est un phénomène dont la cause se dérobe à nos recherches. Essayons de la démêler : si mon explication ne vous paroît pas convaincante , vous conviendrez au moins que la matiere à qui j'attribue cet effet , est capable d'agir avec plus d'art , est infiniment plus sûre dans ses opérations, que vos atomes.

Concevez d'abord que cet océan de matiere subtile qui circule autour de la terre , se divise en une infinité de pyramides , dont les bases se terminent à la circonférence , & les sommets se réunissent au centre du

tourbillon. Elles sont toutes dans un équilibre parfait ; parce que la quantité de matiere étant égale dans toutes , toutes ont une force centrifuge égale. Si l'une d'entre elles devient plus foible , les autres prennent aussi-tôt le dessus & l'abaissent , jusqu'à ce que l'égalité des forces ait rétabli l'équilibre. Or dès qu'un corps grave entre dans une de ces pyramides , autant il a de masse , autant il lui fait perdre de sa force centrifuge. L'arrangement & la forme des particules dont ce corps est composé l'empêchent de fuir le centre avec la même rapidité que la matiere céleste. Ainsi la pyramide , où cette masse grossiere est placée , s'abaisse : les pyramides voisines refluent sur elle & la poussent en bas , parce qu'elles ont plus de force centrifuge. Celle-ci , contrainte de s'abattre , presse vivement le corps, en précipite la chute par des coups redoublés , & le pousse vers son sommet , dont la pointe touche le centre de la terre.

Si la partie du fluide étheré qui tourbillonne autour de la terre , n'éprouvoit pas une égale pression dans tous ses points , elle s'écouleroit par l'endroit où cette pression seroit moindre , & porteroit notre globe dans un des tourbillons voisins. Mais comme elle est également pressée de toutes parts , elle prend la forme d'une sphere , ou du moins une forme approchante. Or toutes les fois qu'un volume sphérique est ainsi comprimé dans tous les points de sa circonférence , l'impression de la force qui agit de tous côtés sur ce spherôide , se porte toute entière au centre par tous les rayons. La c'ûte d'un

corps grave est donc nécessairement dirigée vers le centre de la terre , qui est celui de la pression. C'est vers ce point que la pyramide dans laquelle il se trouve , poussée par les autres , le chasse & le précipite à son tour.

Ainsi lorsqu'une pierre fend d'un vol rapide les flots de l'air , le fluide étheré fait effort contre elle de toute sa hauteur. Il répond par un coup si rude au coup qu'elle lui porte , qu'il la rejette vers la terre. Votre bras en lançant cette masse l'avoit forcée de s'élever : elle retombe , non par une pesanteur , ou par un mouvement qui soit propre à sa nature , non par cet amour chimérique d'un centre , qu'imaginent quelques Philosophes ; mais parce qu'elle obéit à l'impression de la matière céleste qui la repousse avec force.

Pour avoir une juste idée de la pesanteur , telle que je l'explique , jetez les yeux sur l'eau : ce fluide vous en offre une image sensible. Il fait effort contre le fond du vase qui le contient , & se divise en colonnes égales qui se soutiennent toutes dans un parfait équilibre : ce qui rend sa surface parfaitement unie. Faites enfoncer du liège dans l'eau ; jetez-y du bois ; le bois remonte à peine en nageant avec effort ; le liège se relève sur le champ. C'est que l'eau est poussée vers le fond avec plus de force , que l'un ou l'autre de ces corps. Dès qu'ils y sont plongés , l'équilibre cesse , & la colonne dans laquelle ils se trouvent perd de sa force , autant que la pesanteur du volume d'eau déplacé surpasse celle du liège ou du bois. Les colonnes voisines l'emportent

par conséquent sur elle , la forcent de céder & la soulèvent : celle-ci monte en poussant ces corps qui l'affoiblissent , & les rejette enfin dans l'air.

De-là vient qu'un solide plongé dans l'eau perd toujours autant de son poids , que pèse un pareil volume du fluide , parce qu'il est soutenu à proportion. C'est ce qu'éprouvent les matelots , soit en levant l'anchre , soit en retirant du fond de la mer la charge d'un vaisseau submergé. La masse soulevée par l'eau monte d'abord facilement : mais aussi-tôt qu'elle est arrivée dans l'air , qui lui rend toute sa pesanteur , le poids s'en fait sentir , & toute la troupe hors d'haleine redouble ses efforts , pour faire à force de bras tourner le cabestan.

Ce que je viens de dire peut s'appliquer au tourbillon qui environne la terre. Tout s'y passe de même : il ne s'agit que d'en regarder la circonférence comme le fond , & d'y substituer des pyramides aux colonnes. Vous verrez les corps par la même raison qu'ils s'élèvent dans l'eau , tomber dans l'éther , & le même ébranlement les pousser dans l'un de ces fluides vers le ciel , dans l'autre les précipiter vers la terre.

Je n'y vois qu'une différence ; c'est que quelques corps se plongent dans l'eau sans retour , & restent attachés au fond , parce qu'ils pèsent plus qu'un pareil volume de ce liquide : au lieu que la matière subtile ayant plus de force centrifuge que tous les corps terrestres , aucun d'eux ne peut par quelque effort que ce soit s'élever à la circonférence du tourbillon. Chassés vers la surface de la terre , ils retombent tous , & leur vitesse

croît à mesure qu'ils en approchent. Car la matière céleste presse vivement leur chute. Ses coups se succèdent avec rapidité : elle les chasse en fuyant, & les poursuit sans relâche.

Qu'un corps soit suspendu, il grave plus ou moins, selon qu'il renferme plus ou moins de particules éthérées. Cette différence de pesanteur dans les corps terrestres n'est donc pas, comme vous le pensiez, l'effet de petits vuides semés entre leurs parties, & dont le nombre plus ou moins grand, rende ces corps plus ou moins rares. Elle vient de la proportion qui s'y trouve entre la matière propre & la matière céleste : tout ce qu'ils ont de l'une les pousse vers le centre de la terre : tout ce qu'ils contiennent de l'autre les fait tendre vers le ciel. Aussi voyons-nous les feuilles, la paille & les plumes voltiger long-tems avant leur chute. A peine ces corps sont-ils repoussés avec assez de force, pour être en état de fendre l'air au-dessus duquel ils nagent, foible jouet du souffle le plus léger. Mais les corps denses n'ont que des pores très-étroits. Ils renferment peu de cavités intérieures, & par conséquent ils donnent à l'éther plus de prise sur eux. L'éther contraint de lutter contre leur résistance, recueille pour en triompher toutes ses forces, les presse avec vigueur, & les terrasse enfin par la continuité de son impulsion. De-là vient qu'une masse d'or est plus pesante qu'une pareille masse de fer, que le fer pèse plus que la pierre, la pierre plus que les os, les os plus que la plupart des liqueurs, & qu'enfin les différentes liqueurs diffèrent entre elles pour le poids.

L'action de la matiere subtile sur les corps est donc la véritable cause de leur pesanteur spécifique. Cette matiere par une continuelle pression retient toutes les parties de la terre accumulées autour de leur centre , & par la supériorité de sa force centrifuge pousse vers ce centre tous les corps. Elle applique l'atmosphère contre la superficie de notre globe , & le fait tourner sur lui-même, suspendu dans ce fluide. En comprimant l'air, elle lui donne assez de poids pour contenir dans leur lit les eaux de l'océan , malgré la courbure de cet immense bassin.

De-là vient que toutes les parties du globe tendent à se réunir en un seul point , & que si quelqu'une s'écarte , elle est repoussée sur le champ avec plus ou moins de force , selon sa densité. Deux corps voisins , dont chacun éprouve une pression différente , se balancent réciproquement ; & l'un monte pendant que l'autre s'abaisse ; non que le premier soit léger par soi-même , ou que le second ait une pesanteur qui lui soit propre , mais parce que la force qui les pousse vers le centre est inégale. Ces deux corps sont comme les branches d'une balance , qui se soutiennent à la même hauteur , tant qu'on n'ajoute rien au poids de l'une ou de l'autre. Si vous surchargez le bassin de la droite , il descend aussitôt ; & tirant la chaîne qui le retient, il fait monter à proportion l'autre bassin : ces deux mouvemens contraires ont la même cause. Quelle que soit la pesanteur d'un corps , il devient léger dans le voisinage d'un autre plus pesant. Le poids plus fort détruit le moindre. Vous

sçavez combien pèse le bois , avec quelle impétuosité se renverse un chêne que déracine un vent furieux , ou qui tombe sous les coups de la coignée. Jetez cependant ce tronc dans une rivière ; à peine est-il enfoncé , qu'il se relève & surnage. C'est que le bois est plus pesant que l'air , mais qu'il l'est moins que l'eau.

En effet , l'air est léger , si vous le comparez à presque tous les corps : considéré en lui-même, il est pesant. Avec quelle force sa pression secondée par le jeu de la pompe ne tire-t-elle pas l'eau du fond d'un puits ? Le mercure même , dont la pesanteur ne le cède qu'à celle de l'or , est soutenu par l'air. Vous voyez ce métal fluide , lorsqu'on le verse dans un baromètre , ne s'abaisser qu'avec lenteur , & balancer , pour ainsi dire , à descendre. Il reste même en grande partie suspendu malgré son poids ; & plus ou moins élevé dans la principale branche , par la régularité de ses variations , il annonce celle des vents , l'approche de la pluie & le retour d'un tems plus serain. C'est que l'air extérieur comprime la petite branche du baromètre , & que le haut de la grande exactement fermé ne renferme point d'air qui puisse abaisser le mercure. Je plonge un syphon dans une liqueur : à peine en ai-je tiré l'air , que la liqueur s'élève & gagne le haut de la première branche : elle tombe ensuite dans la branche parallèle , remonte & redescend tour à tour dans les autres , parcourt enfin tous les plis & les replis de ce *méandre* tortueux. La pression de l'air sur la liqueur est la cause d'un mouvement en apparence si composé , mais simple en effet. Faites

trempé dans un vase à demi plein d'eau , l'extrémité d'un morceau d'étoffe ; l'eau devenue légère le mouille tout entier , & se filtrant au travers , gagne le bord du vase , d'où elle distille enfin goutte à goutte.

L'air est donc pesant ou léger , à proportion de la pesanteur ou de la légèreté des corps qui le touchent ; & quoique l'impression de la matière étherée se fasse moins sentir à ce fluide qu'à tout autre , cependant l'eau réduite en vapeurs prend le dessus & le force de descendre. C'est ainsi que monte insensiblement vers le ciel , cette humide fumée , qu'on voit le soir & le matin sortir en abondance du fond des prairies , des lacs , des fleuves , & surtout du sein de la mer. L'eau plus raréfiée donne en cet état moins de prise que l'air , aux coups de la matière subtile : elle le déplace donc , & s'élevant au-dessus , elle gagne par degrés la région supérieure , où ses particules désunies nagent en liberté. Le baromètre nous avertit alors que la pesanteur de l'air est augmentée , parce que ce fluide pressant le mercure avec plus de force , l'abaisse dans une des branches de l'instrument , & le fait monter à proportion dans l'autre. Mais la chaleur du Soleil en se fortifiant , continue de raréfier les particules aqueuses. Il s'en élève sans cesse de la surface de la terre ; & comme elles s'arrêtent toutes à la même hauteur , parce que le froid qui règne au-dessus les empêche de monter davantage , bientôt leur multitude est si grande , qu'elles ne peuvent demeurer plus long-tems séparées. Elles se réunissent donc , & forment des molécules plus denses qu'un pareil volume

d'air. Leur poids les fait alors retomber : l'air remonte en même-tems qu'elles descendent ; mais l'abaissement du mercure dans la principale branche du baromètre précède toujours la chute de la pluie , parce que l'action de l'air extérieur sur la branche opposée n'est plus la même. Si l'eau s'élève quelquefois au-dessus de l'air , le mercure peut acquérir la même légèreté. Les particules de ce métal divisées par le feu deviennent plus déliées que celles de l'air , & se subtilisent même , au point que leur évaporation échappe à nos regards.

C'est à cette action de la chaleur sur les fluides, que les végétaux doivent leur accroissement. Lorsqu'au retour du printems les campagnes défigurées par l'hiver se changent en agréables jardins , & que les forêts sont prêtes à se revêtir d'un tendre feuillage , la sève monte de l'extrémité des racines dans la tige des arbres qui commencent à revivre. En effet , cet amas de suc que la rigueur du froid avoit épaissi dans le sein de la terre , n'est pas plutôt mis en mouvement par les rayons du Soleil , qu'il s'en détache des exhalaisons de sels & de souffres dissous dans l'eau qui leur sert de véhicule. Ces vapeurs humectent intérieurement la terre & la rendent féconde. La sève ainsi volatilisée s'élève en particules imperceptibles , & rencontrant les canaux par lesquels la plante reçoit sa nourriture , elle entre dans ces fibres éparfes , & les remplit de suc bienfaisans. De petites valvules semées dans ces vaisseaux capillaires s'ouvrent pour lui donner un libre passage , & mettent en se fermant un obstacle insurmontable à son retour.

Cependant la chaleur dénoue les germes des branches nouvelles, que l'année précédente avoit insensiblement formés. Déjà les fucs préparés à l'abri de l'écorce se font jour au travers , & l'extrémité luisante des boutons laisse entrevoir les feuilles & les fleurs entrelassées dans un ordre merveilleux. Pour les pousser au-dehors dans les premiers jours , c'est peut-être assez de la sève que renferme l'intérieur de l'arbre ; reste précieux de l'automne , qu'ont épargné les frimats. Mais sans le secours de fucs plus récents, ces productions ébauchées ne peuvent se conserver & croître dans la suite. En même-tems donc , & de la même manière que la liqueur contenue dans la tige en gagne le haut , il en survient une nouvelle qui s'élève du sein de la terre. Ainsi les tuyaux de l'arbre sont arrosés sans interruption par un fluide dont toutes les parties se touchent & se soulèvent. A mesure que la saison s'avance , il devient plus abondant , & la fermentation augmente. En effet , les pluies du printems se joignent à celles de l'hiver , & déjà le Soleil élevé sur l'horison fait sentir toute la force de ses traits. Ils échauffent la surface de la terre , & répandent dans l'air une chaleur tempérée. Ainsi la sève inonde alors les racines qui s'allongent & s'étendent de toutes parts. Ses ruisseaux forment en se réunissant un fleuve qui pénètre dans l'intérieur du tronc , arrose le bois sous l'écorce encore tendre , remplit tous les canaux d'une rosée féconde , & porte dans les réservoirs de la moëlle des alimens qui l'entretiennent. Il dépose les fucs qu'il charrie , se charge de ceux qu'il rencontre , se mêle

LIVRE QUATRIÈME. 203

avec l'ancien *ferment* , circule & s'infinue par tout , ajoutant par tout de nouvelles parties , de nouvelles couches aux anciennes. Bien-tôt il croît au point que l'intérieur de la tige ne peut plus le contenir. Alors il entre dans toutes les cavités où résident les racicules des branches, fait éclore des rameaux souvent doubles , quelquefois triples , porte enfin une liqueur nourrissante dans les cellules où sont renfermés les fruits naissants , & les graines qui doivent les reproduire un jour. Les fruits grossissent , lorsque cette fleur passagère qui les annonce est tombée : ils reçoivent insensiblement la forme & le goût qui leur est propre , & les feuilles en se développant couvrent les fruits de leur ombrage. Ainsi par la seule élévation d'une liqueur chargée de suc nourriciers , & sortie du sein d'une terre féconde , on a vu naître d'abord , se former ensuite peu à peu , croître enfin dans toutes ses parties , cet arbre , qui placé sur la cime d'une montagne frappe tous les yeux par sa hauteur , & qui portant sa tête touffue dans la région des vents , épuise par une forêt de racines la terre qui le nourrit.

Considérez de même avec quelle impétuosité s'élancent vers le ciel des eaux conduites du faite d'une colline dans un jardin. L'ouverture des tuyaux leur donne à peine un libre cours , & déjà s'élève à vos yeux une gerbe liquide : Repoussée par l'air , elle retombe sur elle-même , se divise en mille cristaux , & forme une pluie argentine , qui frappe avec un doux murmure la surface transparente du bassin. Ces eaux s'élèvent par l'effet de

la même impulsion qui les précipite de leur source , & la seule pente du conduit , de pesantes qu'elles étoient , les a rendu légères. C'est aussi ce qu'éprouve une pierre , jettée par un coup de vent du sommet d'une montagne , dont le pied touche celui d'une autre située vis-à-vis. Cette pierre roulant avec toute l'impétuosité que lui donnent & son poids , & la violence du coup qu'elle a reçu , frappe en un instant le bas du vallon. Mais au lieu d'y rester immobile , devenue légère à proportion de sa pesanteur , elle rebondit avec force , & remonte sur la hauteur opposée : elle s'y soutient jusqu'à ce que son mouvement s'épuise. Luttant pour lors en vain contre la pente escarpée du côteau dont la roideur accélère sa chute , elle retombe pour ne plus se relever.

Observez enfin ce qui se passe dans le ciel. Nous voyons des planètes , corps solides & semblables à la terre , nager dans un espace où rien en apparence ne les soutient , & décrire constamment des ellipses , comme si de telles masses , contre les loix de la Nature , étoient sans pesanteur. C'est qu'en effet chacun de ces globes est , comme la terre , environné d'un tourbillon , & par conséquent ne peut demeurer immobile. Ils roulent dans les orbites où les a placé l'Auteur de l'univers , sans jamais changer une route , sur laquelle ils n'ont à craindre ni la rencontre , ni le choc de corps étrangers. Le Soleil est le centre de leurs révolutions , & la partie de l'éther qui coule au-dessus d'eux ne cesse de les pousser vers ce centre avec toute la force que lui

LIVRE QUATRIÈME. 205

donne la rapidité de son mouvement. Mais comme la portion du même fluide qui se trouve entr'eux & le soleil, les soutient, & que d'ailleurs ils ont acquis un certain degré de force centrifuge par la continuité de leur rotation, l'équilibre que produisent ces efforts contraires conserve à chaque orbite un diamètre toujours le même. Mécanisme admirable qu'Epicure n'a point aperçu, disons mieux, qu'il ne voulut pas appercevoir ; il craignoit d'y reconnoître des traces trop visibles de la Divinité. Mais si ce combat entre des forces égales retient les différens globes dans leurs orbites, & semble leur ôter toute pesanteur, il ne produit pas le même effet sur les corps, qui placés dans le tourbillon particulier de chaque planète, roulent avec elle autour du centre de son mouvement. Le fluide qui les environne s'oppose à leur fuite, les repousse, & par sa pression les empêche de s'éloigner du globe auquel ils appartiennent. Ainsi que ces corps soient détachés de la masse par quelque force étrangère, ils sont sur le champ contraints de s'y rejoindre : ce qui fait que cette masse conserve toujours la même grosseur.

C'est donc un principe enseigné par la raison & démontré par l'expérience, qu'aucun corps ne pèse par lui-même ; quoiqu'on attribue un poids réel à la plupart, comme si la pesanteur étoit propre à la matière.

Combien de qualités en effet, attachées par le vulgaire à la nature des corps, & traitées d'attributs essentiels, qui ne sont peut-être que de simples accidens, de pures modifications produites par une cause étrangère ?

Vous croyez l'eau fluide d'elle-même & par essence : voyez-en de glacée. C'est , me direz-vous , le froid qui la convertit en glace. Elle ne coule , vous répondrai-je , que parce qu'elle est rendue liquide par la chaleur. Que le Scythe soit notre juge , le Scythe qui né sous un climat rigoureux marche pendant près de dix mois sur le sol d'une mer glacée : ou prenons pour arbitre l'habitant à peine connu des terres magellaniques. L'eau , répondront-ils l'un & l'autre , est un cristal fusible , une pierre transparente que la moindre fermentation peut dissoudre ; mais qui naturellement dure , ne devient fluide que par un effet de la chaleur. Ils en ont la même idée que nous avons des gommes , de la poix , de la cire ; elle est enfin à leurs yeux ce qu'elle seroit aux vôtres , si le Soleil disparoissoit pendant trois ans , & que les fleuves , les lacs , les fontaines , les mers fussent plongés dans une nuit continuelle. Chacun juge de la nature d'une chose , par ce qu'il en apperçoit communément ; & regarde comme propres à cette substance les dehors sous lesquels il a coutume de la voir. Or des deux états dont l'eau se montre susceptible , aucun ne lui est propre. Elle coule agitée par des particules de feu : l'évaporation de ces particules la convertit en glace. Ainsi le même corps est tantôt un solide & tantôt une liqueur. Quoi de plus dur que le fer ? cependant une masse de fer est mise en fusion par le feu. Quoi de plus volatil que le feu ? Il resteroit néanmoins captif & sans action dans l'intérieur d'un caillou , il y seroit éternellement ignoré , si les coups de l'acier n'ouvroient la prison qui

le renferme. Libre alors il s'élance, saisit des parcelles du métal, les liquéfie & les pousse au loin sous la forme d'étincelles. En un mot il n'est point de corps fluides qui ne puissent cesser de l'être, point de corps durs qui ne puissent être mis en fusion. De même toutes les masses que vous croyez pesantes peuvent devenir légères. Nulle pesanteur réelle dans les corps; nulle tendance propre vers le centre: tout ce qu'ils semblent avoir de poids est produit par l'impulsion, est l'effet d'une pression étrangère. Mais dans le vuide rien ne peut frapper & précipiter vos atomes. J'en conclus que des corpuscules qui ne gravitent point par eux-mêmes, n'étant ébranlés par aucun moteur, doivent rester à jamais immobiles.

IV. PLEINE de confiance en ses calculs, l'Ecole Newtonienne a proscrit l'impulsion & livré l'univers aux prestiges de la magie. Le Soleil attire les Planètes, & réciproquement est attiré par ces astres. Sa grosseur & l'avantage qu'il a d'être leur centre lui donnent sur eux une grande supériorité. Cependant il ne peut les entraîner, parce qu'ils ont, à suivre la ligne droite, une tendance que le Moteur suprême leur a donnée dès l'origine, & que d'ailleurs agissant les uns sur les autres par une attraction mutuelle, tous font effort pour s'éloigner du centre. Du combat de ces forces contraires résulte un mouvement composé, qui leur fait décrire des ellipses conformes à la règle de Kepler. Ce système est ingénieux; les calculs en sont justes; ils déterminent les

orbites des Planetes, & s'accordent avec leurs révolutions : mais le principe qui lui sert de fondement nous paroît une chimere.

Je demande d'abord aux Newtoniens ce qu'ils entendent par ce terme d'attraction. C'est, me répondent-ils, une force par laquelle un corps en repos agit sur un corps éloigné, l'ébranle & le contraint à se rapprocher, quoiqu'il n'y ait point de milieu qui établisse une communication entr'eux. Ainsi l'attraction est une vertu occulte & réciproque. J'ai démontré que le corps indifférent par sa nature, soit au repos, soit au mouvement, ne peut se mouvoir, s'il n'est gouverné par une intelligence, qui veuille le faire passer de l'un de ces états à l'autre ; qui de plus ait la faculté de choisir parmi ce nombre infini de lignes que peut décrire un corps, la ligne qu'elle lui fera suivre à l'exclusion des autres ; qui puisse enfin se déterminer entre la lenteur & la vitesse. Un être qui pense est seul capable de tant de choix, & tous sont des préliminaires essentiels à la production du mouvement. Le corps ne pense point : il est donc par lui-même immobile.

Mais supposé que l'intelligence ait imprimé le mouvement, il ne passera point d'un corps à l'autre, s'ils ne sont joints par une continuité de matiere solide ou fluide par laquelle se communique une impression que le contact peut seul transmettre. Rien n'est mû sans être poussé : rien n'est poussé sans qu'on le touche. Il faudroit donc que deux corps qui s'attireroient réciproquement, se tinssent par des liens mutuels. C'est ainsi que des
courriers

fourriers fougueux emportent un char & volent dans la carrière. Ainsi sur la mer le mât fait avancer le vaisseau ; les antennes font mouvoir le mât , & les voiles communiquent aux antennes le mouvement qu'elles reçoivent du vent qui les enfle.

D'ailleurs ne donner à des corps dénués d'intelligence d'autre principe de leur mouvement qu'une attraction réciproque , c'est reconnoître qu'un corps ne peut se mouvoir par ses propres forces , & qu'incapable du moindre effort , il resteroit sans cesse dans le même état, s'il n'en étoit tiré par une espèce de violence. Mais d'où viendra cette violence ? d'un corps pareillement sans force , parce qu'il est pareillement sans intelligence ? Aucun être ne peut communiquer ce qu'il n'a point. Ces deux corps seront par conséquent plongés dans un éternel repos.

A des raisonnemens si simples & si vrais , que répondent les Newtoniens ? L'attraction , disent-ils , est une propriété de la matière , une loi fondamentale de la Nature. C'est donc une loi de la nature , une propriété de la matière , que l'impossible se fasse. Principe admirable , règle digne de Philosophes qui se donnent pour les réformateurs de la Physique ! Le repos devient la cause du mouvement , l'indigence est la mere des richesses. Que les Mécaniciens se taisent aujourd'hui ; qu'ils ne cherchent plus dans les vents , dans les eaux , dans la suspension des poids , dans les bras des hommes , dans la vigueur des animaux un secours capable d'augmenter les forces de l'impulsion. Ils s'épuisent à multiplier les

moyens de faire passer le mouvement d'un corps dans les autres : ils employent les leviers , les roues , les cordes , les poulies , les ressorts ; ils s'attachent à diminuer , à combattre le frottement. Artistes ignorans & grossiers , ils avoient crû jusqu'à présent , & nous le croyions avec eux , que leurs opérations imitoient celles de la nature : c'est , disions-nous , par le même mécanisme , qui distribue le sang à toutes les parties du corps , que les vaisseaux voguent sur la mer , que le laboureur trace des sillons , que la meule brise les grains , que les édifices s'élèvent , que l'eau monte dans les airs. Qu'ils cessent de nous vanter d'inutiles travaux. Sans ce pénible appareil , sans cette foule d'instrumens & de machines , l'attraction toute puissante produit dans le vuide toutes les merveilles de l'univers ; & quoique néant elle est la cause de tout.

Il n'est point , dit-on , de phénomène qui ne s'accorde avec l'attraction. Je le veux croire : mais quels sont ceux qui ne s'accordent pas avec l'impulsion ? De ces deux forces nous ne concevons pas la première : la seconde se manifeste de tous côtés à nos regards : la terre , les mers , l'atmosphère qui nous environne offrent par-tout une chaîne de mouvemens produits par le contact. La Nature seroit-elle donc inconstante & bizarre ? Agiroit-elle loin de nous autrement qu'elle n'agit dans notre sphère ? Employeroit-elle pour le même effet deux causes opposées , lorsqu'une seule suffit ?

Nous avons aussi sous les yeux , réplique un Newtonien , des exemples d'attraction. Deux gouttes d'huile ,

LIVRE QUATRIÈME. 211

qui ne sont séparées que par un petit intervalle, se mêlent sur le champ. Deux plaques de verre inclinées l'une à l'autre, sont-elles plongées dans l'huile par les extrémités qui ne se touchent pas, on voit cette liqueur monter aussi-tôt vers celles qui se touchent. L'eau demeure suspendue dans un tube capillaire. Le fer, malgré sa pesanteur, est enlevé par l'aiman; des paillettes d'or ou de cuivre le sont par un corps électrique. L'électricité même est transmise par un fil, à de très-grandes distances. La sève pourroit-elle au retour du printems monter dans la tige des arbres; pourroit-elle, malgré les efforts de la pesanteur & contre les droits du centre, se porter aux extrémités des branches, pour s'y changer en fleurs, en feuilles, en fruits propres à chaque espèce, si les racines, si les fibres ne l'attiroient secrètement du sein de la terre? C'est par la même raison, que l'eau se filtre au travers d'un morceau de drap, dont le bout est plongé dans le vase qui la contient.

En nous opposant tous ces faits, on établit pour principe le point contesté: on les soutient produits par l'attraction. Leur cause est toute différente. Chaque corps a son atmosphère: elle est composée des particules insensibles que l'évaporation en détache, & qu'elle répand plus ou moins dans l'air, qui les arrête & les repousse à proportion qu'il est lui-même comprimé. Si ces parcelles rencontrent en voltigeant quelque corpuscule qui n'ait pas assez de masse pour leur résister, elles s'en saisissent, & par la seule force de l'impulsion le précipitent vers le centre de leur mouvement. Par-là

j'expliquerai la suspension d'un fluide dans des tuyaux capillaires. Celle des gouttes de pluie aux feuilles des arbres est un effet de la même cause : c'est par la pression d'une atmosphère environnante, que ces perles liquides se défendent contre la pesanteur. Pourquoi voyez-vous l'huile qui se trouve entre deux plaques de verre, gagner, quoiqu'avec lenteur, le sommet de l'angle qu'elles forment en se joignant ? C'est que la partie de sa surface comprise entre ces deux verres, est beaucoup moins comprimée que les autres. Deux gouttes d'huile se jettent l'une à l'autre des chaînes qui les réunissent : c'est que l'écoulement de leurs particules chasse l'air de l'espace qui les séparoit, & donne par-là plus de force à la colonne supérieure, dont la pression tend à les rapprocher. L'aiman offre encore des preuves sensibles de l'impulsion : seule, elle peut rendre raison de la puissance que cette pierre minérale exerce sur le fer. Présentez-lui de la limaille ; vous voyez ces molécules mues tout à coup s'agiter en tourbillon, & former des cercles dont l'aiman est le centre. Cette agitation ne prouve-t-elle pas l'existence d'un fluide magnétique ? ne rend-elle pas visibles, & le cours de ce fluide, & les deux poles sur lesquels il tourne ? Une masse de fer, trois fois plus lourde, paroît s'appliquer d'elle-même à votre aiman, & malgré son poids y reste suspendue. C'est l'atmosphère magnétique qui retient cette masse, en l'environnant. Les autres phénomènes que vous alléguez ne vous sont pas plus favorables ; je les ai d'avance expliqués. Votre système n'est donc qu'une ingénieuse chimère.

LIVRE QUATRIÈME. 213

Je ne suis point auteur d'un système, s'écrie Newton. J'avoue qu'il n'est point auteur : il n'a fait que lier ensemble d'anciennes hypothèses. Il tient d'Aristote cette qualité occulte qu'il regarde comme le mobile universel, & ces aveugles sentimens qu'il prête aux corps : il doit le vuide à Epicure. De ces fictions empruntées des Grecs, il a sçu, par une espèce de prodige, former un tout qui lui appartient : & c'est en leur faveur qu'il se déclare l'ennemi de Descartes ; d'un Philosophe qui vouloit que tout obéît aux loix de la mécanique, que tout fût l'effet d'une impulsion produite par une Intelligence. Descartes a laissé quelque chose à réformer ; j'en conviens sans peine : un même homme n'a pas le droit de tout voir : le tems nous instruit ; un siècle corrige celui qui le précède, & d'exactes recherches produisent de nouvelles découvertes. Le soleil a ses taches ; il est quelquefois éclipsé par la lune, souvent couvert par de sombres nuages ; en est-il moins le pere du jour ? n'est-il pas toujours le soleil ? Les partisans de Newton affectent de mépriser Descartes ; & le système qu'ils substituent à ses principes, a pour base une chimère. Ce défaut de la nouvelle hypothèse n'est pas racheté par la sublime Géométrie que l'Auteur y répand avec profusion. La Géométrie sçait en effet décrire la maniere dont agissent des corps, mais ses recherches ne s'étendent pas jusqu'à leur nature. L'algèbre en partant d'une supposition absurde, peut donner des calculs aussi justes, que si l'hypothèse étoit véritable. Mais la Physique, sans se borner aux effets, remonte à leurs

causes : elle nous fait contempler les phénomènes dans leur source. Ne séparons point ces deux sciences ; elles sont sœurs : toutes deux doivent de concert unir leurs travaux & leurs lumières. Réunies, elles embrassent la nature entière : l'une sans l'autre est insuffisante. Quelques Philosophes ont prétendu que le mouvement des astres est l'effet du hazard, ou d'un amour que ces corps ont les uns pour les autres. La crédule antiquité leur donna pour conducteurs des Dieux qui en régloient le cours selon des traités faits entr'eux. Ptolemée accumulant à grands frais sphères sur sphères, embarrassoit le Ciel par une multitude d'épicycles. Je pourrois adopter quelqu'une de ces chimères ; je pourrois même en imaginer de plus bizarres, & calculer avec justesse d'après de si fausses suppositions. Telle étoit la face de la Physique, lorsqu'ennemi des obscures fictions, Descartes vint y répandre le jour, & chassa les phantômes qui en usurpoient l'empire. Génie sublime, il fit en même-temps refleurir la Géométrie ; & c'est en la prenant pour guide, qu'il s'est ouvert une route au sanctuaire auguste de la Vérité. Il a prétendu que le Ciel est rempli de tourbillons toujours agités, qui tendent à s'éloigner de leur centre, & repoussent les planètes vers le Soleil, sans que les planetes puissent obéir à cette impression, parce qu'elles sont elles-mêmes emportées par le cours rapide d'un fleuve centrifuge. Cette hypothèse ne renferme rien que ne confirment les propriétés du mouvement circulaire connues par l'expérience, qui ne soit conforme aux loix de l'équilibre, que l'on ne puisse

aisément concevoir ; rien en un mot qui répugne. Dirai-je la même chose de vous, illustre Newton, quand vous établissez pour principe une force chimérique dans un vuide imaginaire ? Calculez, mesurez, réformez ce qui mérite de l'être. Qui le peut mieux que vous ? Découvrez de nouvelles vérités : vous serez applaudi, nous vous comblerons avec joie de justes éloges. Examinez quelle est la nature des globules de l'éther ; s'ils peuvent, en suivant la règle de Kepler, décrire une ellipse autour du Soleil, & former des tourbillons particuliers dans le tourbillon général. Nous vous écoutons avec étonnement, avec transport. Mais n'entreprenez pas de faire revivre la magie. Dieu seul peut imprimer le mouvement à la matière. Incapable de se mouvoir par elle-même, elle obéit aux loix de l'intelligence. •

V. RASSEMBLONS à présent sous un même point de vûe, Quintius, toutes les erreurs que je crois avoir jusqu'ici réfutées : ce précis mettra dans un nouveau jour la fausseté des principes adoptés par Lucrece. Epicure imagine des atomes dont l'existence est impossible : il les soutient innombrables, & suppose qu'ils existassent, leur nombre auroit nécessairement des bornes : il les revêt de propriétés chimériques ; il leur donne enfin un mouvement qui répugne à leur nature, telle qu'il la représente. Que répondez-vous, éloquent Lucrece ? Je vois vos corpuscules immobiles dans le vuide. Que d'élémens ! mais qu'ils sont oisifs & stériles ! Quelle létargie

les retient dans l'inaction ? Les espaces sont ouverts. Le vuide ne fait point d'obstacle. Vous y retrouvez ce sommeil, cette *inertie* de la matière, que vous regardiez comme une fuite du plein. Mais si les charmes de la Poésie purent autrefois attirer les arbres du sommet des montagnes, s'ils forçaient la Lune à descendre du Ciel, vous pourrez faire tomber vos atomes sans le secours de la pesanteur. Ordonnez-leur de se mouvoir, pour en former le soleil, les astres & le globe terrestre, l'atmosphère & l'océan, les forêts & les montagnes, les plantes & les animaux. Mais vous commandez en vain. Vos atomes sont immobiles & le seront éternellement.

Alcide combattant l'hydre de Lerne, opposoit à cet assemblage de monstres sa redoutable massue. Mais à peine abbatoit-il une tête, que du sang même il en sortoit une autre, armée de dents menaçantes. La victoire fut long-tems incertaine : cette massue si souvent meurtrière, ne portoit que des coups inutiles. Le Héros intrépide s'arma d'un nouveau courage contre cet ennemi toujours renaissant. Il porta le feu dans ses playes fécondes, & détruisit enfin ce monstre qui sembloit se survivre à lui-même. Ainsi quoique l'irréligion ne cesse de provoquer au combat l'Etre suprême, & de soulever contre lui de nouveaux serpens, le céleste flambeau de la raison suffira pour la réduire en cendres.

J'ai fait voir l'impossibilité du mouvement de vos corpuscules. Je vais prouver qu'en le supposant véritable, il ne produiroit pas ce que vous en attendez. Epicure

LIVRE QUATRIÈME. 217

soutient que des atomes qui dans leur chute en frappent d'autres, avec lesquels ils ne peuvent s'unir, rebondissent aussi-tôt & se relevent. Si ce principe étoit vrai, on auroit droit d'en conclure que rien de fluide n'a pû se former dans l'univers. En effet, c'est de globules dont la surface est parfaitement polie, que vous composez toute espèce de liqueur : & ce n'est pas sans quelque fondement. La fluidité d'un tout, est une suite de la mobilité de ses parties ; il devient solide dès qu'elles ont perdu le mouvement qui les agitoit, & cette agitation, elles ne peuvent la conserver, si elles ne sont coulantes, lissés, arrondies. Mais aussi pour que ces molécules forment une masse, il faut qu'elles se tiennent ; qu'elles roulent ensemble, unies par des liens mutuels. Sans cette union, jamais il n'en résultera de corps semblable à la matiere subtile, à cet air que nous respirons, à l'océan ; tel enfin que ces amas d'eaux, épars sur la surface & dans l'intérieur de notre globe. Or comment cette multitude de globules, dispersés dans l'immensité du vuide, ont-ils pû se joindre & former ces divers assemblages ? Ils ne sont pas armés de pointes & de crochets : ils n'ont aucun de ces liens réciproques que vous donnez à ceux des atomes, dont l'union produit les corps rudes, ou les corps denses. La surface des globules est unie : par quelque point qu'on veuille les saisir, ils s'échappent : ils n'ont de prise sur rien, & n'en donnent aucune sur eux. Telle est la propriété de cette espèce de figure. Par conséquent tout globule qui tomboit sur un autre, a dû rejaillir après le coup, & regagner

les régions supérieures du vuide. Ainsi nulle alliance entre les atomes de cette classe ; plus ils se ressemblent , moins ils sont propres à s'incorporer , & dès-lors point de fluide dans l'univers. Vous me direz que si les globules ne s'unissent pas d'abord , la pesanteur qui leur est naturelle les fait retomber après le choc , les dirige vers un centre commun , & parvient à les rassembler. Mais cette réponse déjà réfutée tant de fois est une défaite , que vous n'êtes plus le maître de m'opposer. Nous n'examinons pas ici le corps dans son état actuel ; nous considérons les principes dont il est le résultat , & le mouvement qui dans l'origine a dû les réunir. J'ai prouvé que la pesanteur est bannie du vuide ; & je prouve ici que dans l'hypothèse épicurienne , il n'est point de mouvement qui puisse lier entr'eux les globules , parce que si par eux-mêmes & sans moteur , ils errent dans un vuide immense , ils doivent , aussi-tôt qu'ils se touchent , se repousser de part & d'autre.

Mais cette réflexion des atomes dans le vuide est une chimère. Epicure ne l'a soutenue , que par une de ces méprises où l'ont jeté l'ignorance & la méthode de soumettre tout au rapport des sens : méthode indigne d'un Philosophe , & qui le précipite d'erreur en erreur. Une balle de paume qu'un bras vigoureux pousse avec une raquette bien tendue , est réfléchi par la muraille qu'elle frappe avec roideur , & se relève dès qu'elle a touché la terre. Pourquoi ? c'est que le mur & le pavé résistent , n'ayant reçu qu'une très-petite partie du mouvement ; qu'ils applatissent un peu la balle qu'un

LIVRE QUATRIÈME. 219

tissu flexible rend élastique, & la repoussent par la solidité de leur masse. Que cette balle tombe dans les filets, elle ne rebondira point, parce qu'ils absorbent le mouvement. Une balle de plomb ne rejaillit pas non plus lorsqu'elle frappe une pierre : elle s'applatit, parce qu'elle est trop molle ; & la force du coup, en ébranlant ses particules, en change la situation. Par la raison opposée une balle de fer se réfléchit à peine : elle est trop roide & trop dure. Ainsi pour qu'un corps éprouve cette répulsion qui le force à retourner sur ses pas, ou, si l'angle d'incidence est oblique, à rejaillir obliquement en sens contraire, il doit être en même-tems dur & flexible. C'est ce mélange dans sa composition, qui le rend propre à s'amollir un peu dans le choc.

De ces principes incontestables il résulte que vos corpuscules ne peuvent revenir sur eux-mêmes. En supposant avec vous que dans le vuide un atome pût atteindre & frapper l'atome qui le devance, comment celui-ci résisteroit-il à ce choc ? Il n'a sur le premier aucun avantage : leur force est égale, leur masse semblable, la route qu'ils suivent est la même. S'il étoit en repos, il céderoit sans résistance ; à plus forte raison, puisqu'il tombe déjà, n'en peut-il opposer aucune. Qu'arrivera-t-il donc suivant les loix du mouvement ? Ou ces deux atomes seront propres à se lier ensemble, & dès-lors ils ne feront plus qu'un même corps ; ou faute de pouvoir s'unir, ils continueront après le choc de tomber séparément. Telle on voit la grêle se précipiter du sein des nuages, & frapper les campagnes.

De plus, il n'est pas ici question de force élastique qui repousse un de ces atomes, & puisse en changer la direction. Vous leur donnez à tous une roideur inflexible, une parfaite dureté. Supposé donc qu'ils se touchent, ils seront incapables de se réfléchir. Mais dans l'hypothèse de Descartes la répulsion des corps & les autres effets de l'élasticité s'expliquent aisément. Un balon rebondit en touchant la terre : une branche d'arbre courbée par force se relève aussi-tôt qu'on la rend à elle-même : une lame d'acier que vous pliez en cercles concentriques, lutte contre cet état de contrainte, & dès qu'elle sera libre elle reprendra brusquement sa forme ordinaire. Lorsque le Sauvage Indien décoche une flèche, la corde se dépie, & l'arc, en se redressant, la force encore à s'étendre. Pour chasser une balle de l'arquebuse à vent, il faut comprimer l'air & lui permettre ensuite de se débander. Enfin la poudre, cette composition terrible & qui devoit toujours étonner les hommes, si les hommes sçavoient être étonnés de ce qui frappe communément leurs yeux, la poudre prend feu tout à coup ; & dès que l'étincelle a dégagé les particules d'air qu'elle renfermoit, ce mélange de charbon de nitre & de soufre, plus puissant que la foudre, brise les rochers, renverse les remparts. Quelle est la cause de tous ces Phénomènes ? L'action du fluide étheré sur les différens corps qui nous les offrent. Cette matiere dans laquelle ils nagent les pénètre dès qu'ils commencent à se dilater, entre dans leurs pores, agit leurs parties, & leur communique par cette agitation une

LIVRE QUATRIÈME. 221

prodigieuse rapidité. Mais vous n'admettez point de matiere subtile dans le vuide. Ainsi dans le vuide point de force élastique qui puisse obliger les atomes à retourner sur leurs pas.

En prouvant , comme j'ai fait , que sans la pesanteur vos corpuscules sont à jamais plongés dans un repos léthargique , & que même avec le secours de cette qualité ; qui leur manque , ils seroient incapables de rien produire , je crois avoir sappé les fondemens du système de Lucrece. Plus de mouvement essentiel à la matiere , plus de liaisons fortuites d'atomes : ces chimères sont détruites ; & votre Poëte se montre aussi peu Philosophe , lorsqu'il prétend mettre en jeu les principes des corps , que lorsqu'il entreprit de leur donner l'être. Qu'il se retire donc muet & confus , jusqu'à ce que je le rappelle au combat. Mais l'irréligion ne se croit pas vaincue par la défaite d'un de ses partisans. L'artificieuse volupté lui fait reprendre les armes sous les auspices d'un nouveau défenseur : chassée d'un fort , elle va se réfugier dans un autre ; comme un guerrier qui voit ses remparts détruits ; ses fossés comblés & l'ennemi dans l'intérieur des murailles , s'enferme dans la citadelle , en fortifie les dehors , & , de-là , porte aux assiégeans ses derniers coups. Mais quelqu'azile que choisisse l'ennemi de la Divinité , je l'y poursuivrai sans relâche , & je renverserai ses nouveaux retranchemens.

VI. XENOPHANES & Spinoza cherchent le principe du mouvement , non pas , comme Epicure , dans les

parties de la matiere séparées les unes des autres , mais dans la somme de ces parties , dans la masse que forme leur assemblage. Renoncer pour ce système à celui de votre maître , ce seroit , Quintius , changer d'erreur. Il est absurde , & tout concourt à le détruire. Je vous l'ai dit plusieurs fois ; le corps ne peut être mû que par l'impulsion : également propre à suivre toutes les directions imaginables , il ne peut par lui-même en choisir une seule. Concluez de-là que s'il n'est mis en mouvement par une cause quelconque , il doit rester immobile à jamais.

Je conviens , direz-vous , que chaque corps a besoin d'être poussé pour se mouvoir : mais peut-être faut-il supposer dans l'univers une propagation éternelle du mouvement. Transmis d'une portion de matiere à l'autre , il peut circuler dans ce vaste tout , & s'y perpétuer de façon , qu'il n'ait jamais commencé , que jamais il ne finisse. Avec quelle facilité , Quintius , vous dérobez-vous à la lumière ! avec quelle promptitude oubliez-vous mes principes ! Vous ne pouvez admettre ces impulsions successives & continuelles , sans concevoir que chaque corps a reçu le coup qu'il porte. Ainsi le mouvement doit par essence être transmis : il est produit par un moteur , comme un fils est issu d'un pere. Puis donc qu'il se trouve dans la matiere , il a dû lui être imprimé par quelque cause , & cette cause n'est pas un corps brut & grossier , parce qu'un corps brut & grossier ne peut faire de choix. Supposerez-vous une portion de matiere détachée de la masse , & qui supérieure aux autres ,

LIVRE QUATRIÈME. 223

puisse leur communiquer une impression qu'elle n'aura pas reçue ? Mais , je le répète , point de mouvement qui ne soit transmis , qui n'ait un auteur. Pourquoi celui que vous attribuez à cette partie de matiere n'en auroit-il pas ? De quelque attribut que vous la prétendiez revêtir , ce sera toujours un corps dénué de raison , semblable en tout à ceux qui de votre propre aven , ne peuvent se mouvoir par eux-mêmes. Toute partie de matiere est matiere ; donc aucune ne peut s'élever au-delà des forces d'une substance matérielle ; aucune n'a droit d'imprimer le mouvement , si elle ne l'a reçue de l'Etre qui peut seul le produire : Etre d'un ordre supérieur , incorporel & doué d'intelligence.

Nous voyons le soleil tourner sur son axe d'occident en orient : susceptible par sa nature de toute autre direction , est-ce par choix qu'il se détermine en faveur de celle-ci ? est-ce une loi de la matiere qui l'assujettit à la suivre ? Si vous croyez le soleil capable de choix , la superstition grecque se félicitera de trouver encore un partisan. Si vous alléguez une loi de la matiere , il faut en conséquence que tous les corps qui sont mus tendent toujours vers l'orient , jamais vers le nord ou le midi. Mais le mouvement , vous le voyez comme moi , se porte vers toutes les parties du monde. La matiere n'est donc pas en droit de lui prescrire une direction. Et comme il ne peut subsister sans en avoir une quelconque , concevez qu'il a pour véritable auteur l'être qui le modifie.

D'ailleurs , on ne doit regarder comme éternel aucun

composé de parties , qu'une production successive remplace les unes par les autres. La nature d'un tout ne diffère point de celle de ses portions : il n'en est en effet que le résultat. Ainsi pour que le mouvement fût éternel , comme vous le pensez , il faudroit que tout ce qui se meut dans l'univers , se mût de toute éternité. Mais combien de corps voyons-nous sortir du repos : chaque jour , chaque instant fait éclore une multitude de mouvemens passagers. Le Genre humain peut se renouveler sans cesse par une suite de générations : cependant vous croyez qu'il a commencé ; pourquoi ? c'est précisément parce qu'il a besoin d'être ainsi renouvelé ; que tout pere est fils d'un pere , reconnoît quelqu'un plus ancien que lui , & dès-lors n'a pas existé de tout tems. Les semences sont produites par les arbres ; les arbres , proviennent des semences : aucune espèce de végétaux n'est donc éternelle. Le jour & la nuit ont aussi commencé , puisqu'ils se succèdent. En effet , qui des deux auroit donné naissance à l'autre ? Enfin , ne regardez pas le tems comme éternel : c'est , j'en ai déjà fait la remarque , un amas de parties qui naissent & se détruisent. Le printems , l'été , l'automne , l'hyver se suivent dans un ordre invariable , & leur retour , en formant l'année , démontre que l'univers & le tems n'ont pas toujours été. Entre des parties qui se succèdent , il n'en est point qui ne vienne après une autre. Aucune saison n'est donc éternelle : il n'y en auroit point eu , si la volonté d'un Arbitre souverain n'avoit réglé le rang de ces différentes parties , dont aucune n'étoit nécessairement la première. Pourquoi ,

Pourquoi, me direz-vous, les corps n'autoient-ils pas reçu de la Nature le droit de se mouvoir ? Que le mouvement soit un de leurs attributs essentiels, dès-lors il n'en faut plus chercher la cause hors d'eux-mêmes ; ils n'ont plus besoin d'impulsion. Ce raisonnement, Quintius, vous l'avez déjà fait sur la figure de vos atomes : vous prétendiez que leur forme n'étoit pas l'ouvrage d'une intelligence ; vous voudriez à présent qu'ils pussent se passer d'un moteur. Ainsi ma réponse est la même : je n'emploierai contre une supposition déjà réfutée, que les armes qui l'ont détruite. Si l'on doit reconnoître un mouvement essentiel aux corps & propre à la matiere, je demande lequel c'est ; quelle en est la quantité, la direction ; s'il est lent, ou rapide ; si la ligne qu'il fait décrire au corps est droite, ou circulaire. Toutes les espèces de mouvemens ne peuvent en effet se trouver ensemble. Il faut choisir ; mais décider pour une espèce, c'est proscrire toutes les autres : car rien ne peut remplacer ce qui tient à la substance d'un être. Cependant il n'est aucune espèce de mouvement dont le corps ne soit susceptible. Pourquoi donc indifférent par lui-même à toutes, en aura-t-il par lui-même une plutôt que les autres ? D'ailleurs, si tel ou tel mouvement fait partie de son essence, il ne peut le varier : tout attribut est immuable. Or nous voyons le mouvement varier à l'infini : il n'est donc point essentiel à la matiere.

Je sçais ce que vous allez me répondre. De ce qu'un corps est toujours figuré, quoiqu'aucune figure en

Tome I.

P

particulier ne lui soit propre, vous conclurez sans doute que sans être fixé par sa nature à telle ou telle façon de se mouvoir, il a toujours un mouvement quelconque : mouvement que peuvent modifier des causes étrangères. Une roue tourne, direz-vous, en tout sens sur son axe, lorsqu'elle est libre ; mais quelquefois elle n'y peut tourner qu'en un certain sens ; lorsque, par exemple, elle est obligée de suivre le cours de l'eau. Vous ne voyez donc pas, Quintius, où conduit cette réponse. Si elle est juste, plus de repos pour les corps ; ils ne peuvent subsister sans mouvement, comme ils ne le peuvent sans figure. Paradoxe que vous n'oseriez soutenir. Un corps est nécessairement figuré, puisqu'il a des bornes : mais il ne se meut pas nécessairement ; il peut rester immobile, sans cesser d'être corps. Qu'il se meuve, ou qu'il soit en repos, c'est toujours la même portion de matière, c'est toujours un composé des mêmes parties. Ne pensiez-vous pas que vos atomes s'arrêteroient dans le centre où les précipitoit cette pesanteur dont Epicure faisoit un de leurs attributs ? Vous avez donc conçu qu'ils seroient alors en repos, que leur mouvement n'étoit pas éternel ; & néanmoins vous ne les croyez pas anéantis.

J'ajouterais que des corps également pressés de toutes parts ne peuvent se mouvoir. Si vous redoutiez le plein, c'est qu'une profonde léthargie devoit, selon vous, en être la suite ; mais cette immobilité n'entraînoit pas la destruction de la matière. Enfin, si deux corps, avec une masse & des forces égales se frappent,

en sens contraire, le repos succède de part & d'autre à leur choc. Puis donc que les corps se meuvent souvent, mais ne se meuvent pas toujours, concluons que ni le mouvement, ni le repos ne leur sont essentiels : & dès-lors regardons ces deux états, comme de simples modifications qui ne changent rien à la nature de l'être corporel. Un homme est toujours homme, soit qu'il repose couché sur le gazon, soit qu'il presse les flancs poudreux d'un coursier plus vite que les vents. Ce zéphyre dont le souffle agite à peine les feuilles, & cet aquilon qui ravage les forêts, qui couvre l'océan des débris de nos vaisseaux, font le même air plus ou moins agité. Suivez * l'Anio dans son cours. D'abord paisible, il coule avec lenteur depuis les montagnes des Sabins, jusqu'au pied du Château de ** Tibur. Là, tout-à-coup la terre se dérobe sous lui : son lit cesse de le soutenir ; il tombe avec un horrible fracas dans un abîme, d'où ses flots écumeux forment, en rejaillissant, un nuage peint des brillantes couleurs de l'Iris. Précipités dans de nouveaux gouffres, ils s'y brisent contre des rochers, roulent avec furie dans un labyrinthe tortueux de cavernes inaccessibles à la lumière, & font retentir le vallon de leurs mugissemens. Ce fleuve reparoit ensuite : on le voit sur le penchant d'une riante colline se diviser en cent ruisseaux. A peine a-t-il touché le vallon que ses eaux dispersées se rassemblent, & d'un pas tranquille reprennent leur cours à travers les campagnes du Latium. Ces mouvemens opposés ne le changent pas ; il

* Le Teverone. ** Tivoli.

est toujours le même , & quand il se précipite avec l'impétuosité d'un torrent , & quand il rejaillit : toujours le même lorsqu'il se perd dans les cavernes qui l'engloutissent ; lorsque ses eaux en sortent par différentes issues ; lorsqu'enfin elles coulent avec un doux murmure entre des bords plus paisibles. Un corps en repos conserve sa situation , il en change lorsqu'il se meut ; voilà toute la différence. Si ce changement est considérable en peu de tems , le mouvement sera prompt ; ce changement est-il petit en beaucoup de tems , le corps se meut avec lenteur. Sa marche reçoit encore d'autres qualifications , qui dépendent ou de la route qu'il prend , ou de la figure qu'il décrit en changeant de place. Ainsi une situation constamment la même , c'est le repos ; un changement continué de situation , c'est le mouvement.

Mais que cette situation varie , ou ne varie pas , elle est , comme la figure , un simple mode , une de ces qualités accidentelles que les corps peuvent acquérir & perdre tour à tour. Deux sortes de figures dont la matière est également susceptible. L'une est terminée par des lignes droites , l'autre par des courbes. De même deux sortes de positions , l'une fixe , l'autre changeante. Toutes deux conviennent également au corps. Incapable de se donner la première , à l'exclusion de la seconde , de modifier , ou de quitter celle des deux dans laquelle il se trouve , il y reste tant qu'il n'en est pas tiré par une force étrangère. Le corps ne peut subsister sans une figure déterminée ; mais il n'en exige aucune par préférence : il ne peut non plus se passer d'une situation

LIVRE QUATRIÈME. 229

quelconque ; mais qu'il la conserve , ou qu'il en change , c'est toujours le même corps. Puis donc que le mouvement est une des deux espèces de situations , & que comme tel il n'appartient point à l'essence des corps ; n'en cherchons pas en eux le principe. Il est étranger à la matière ; elle en seroit éternellement privée sans l'action d'un Être supérieur.

Fin du premier Tome.

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier , un Manuscrit qui a pour titre : *Traduction de l'Anti-Lucrece* , &c. Il y a peu d'ouvrages qui méritent autant de paroître en notre Langue , que le Poëme de M. le Cardinal de Polignac. Mais pour se charger de l'entreprise , & plus encore pour y réussir , il falloit avoir le courage & les talens du traducteur ; la traduction est élégante & fidèle , & je crois qu'elle répondra parfaitement à l'attente du Public. Le Discours préliminaire me paroît tout-à-fait digne d'être lu. Ce morceau fait honneur à l'esprit & aux sentimens de M. de Bougainville. A Paris , le 19 Novembre 1748.

FOUCHER.

PRIVILEGE DU ROI.

L OUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amez & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé HIPPOLYTE-LOUIS GUERIN, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre, *Anni-Lucretius*, & la *Traduction Française* par M. de Bougainville, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de douze années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi à tous Libraires & Imprimeurs, d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changemens ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. Qu'avant que de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & féal Chevalier le sieur Daguesseau Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique ; un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons

& enjoignons de faire jouir ledit Exposant ou ses ayant cause , pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Présentes , qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage , foi soit ajoutée comme à l'Original : Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires , sans demander autre permission ; & nonobstant clameur de Haro , Charte Normande , & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles , le treizième jour du mois de Mai , l'an de grace mil sept cent quarante-sept , & de notre Règne le trente-deuxième. Par le Roi en son Conseil.

S A I N S O N .

Registré sur le Registre XL. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris , N° 782. fol. 690. conformément aux anciens Règlements, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris , le 15 Mai 1747.

G. CAVELIER, Syndic.

FAUTES A CORRIGER.

Discours Préliminaire , page xxij. ligne 24. nécessaire, lisez nécessaire.

Tome I. pag. 153. ligne 17. rappelée des enfers l'irreligion , fiere , &c. lis. rappelée des enfers, l'irreligion fiere , &c.

Ibid. pag 106. lig. 23. forces, lisez force.

A01 1453.911











